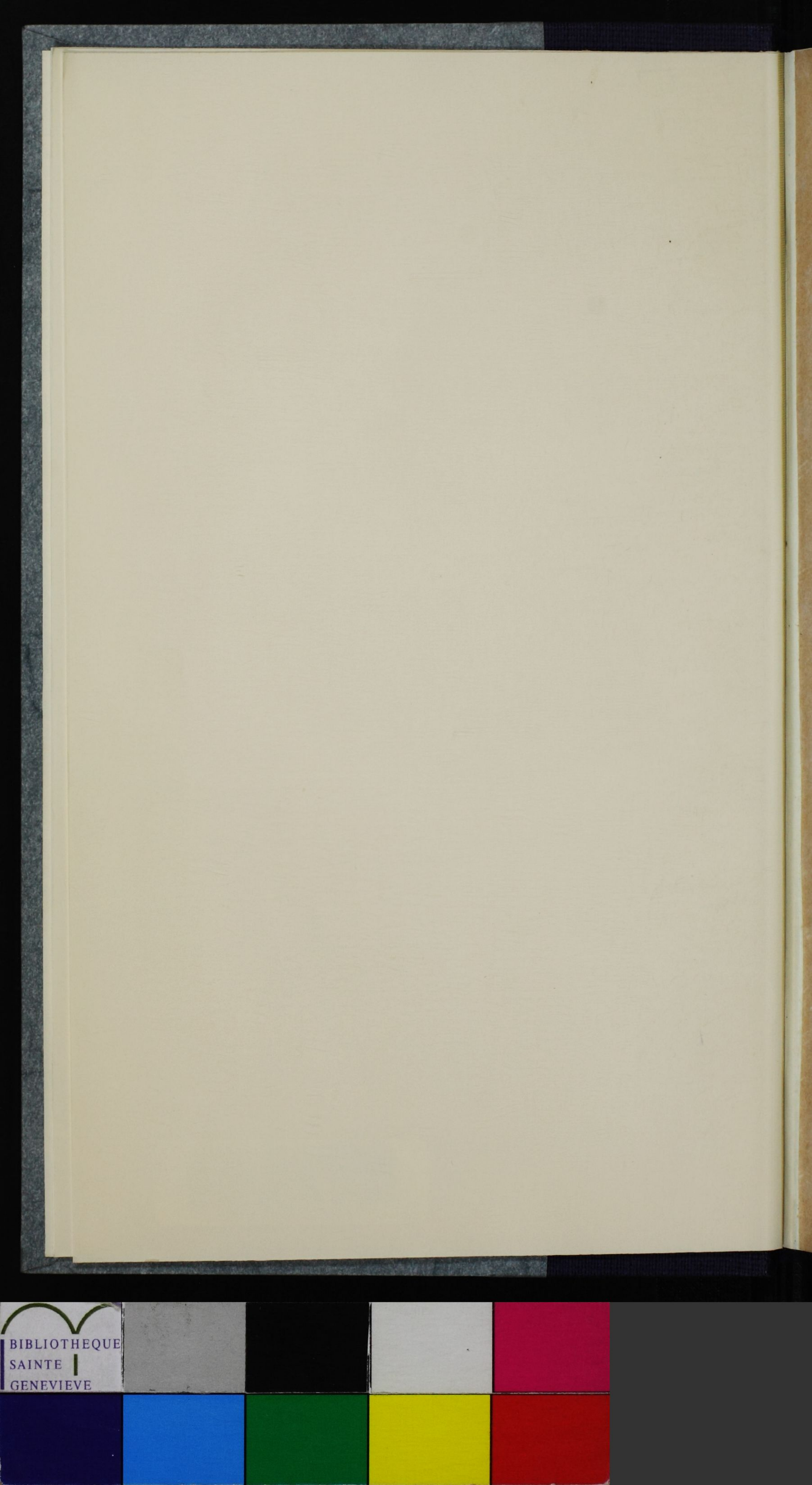
H. DURAND

LES BORDS DU RHIN



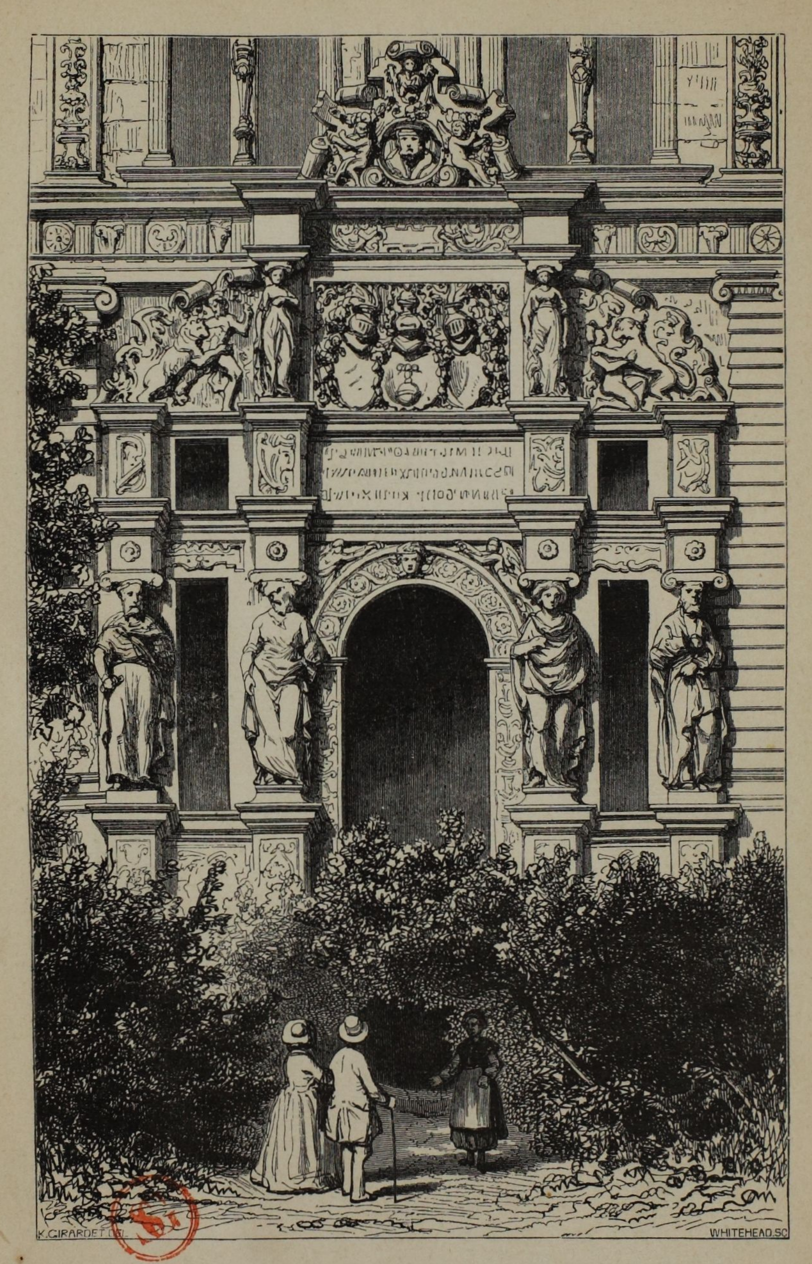



BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

LES

BORDS DU RHIN

DE MAYENCE A COLOGNE



PORTE DU PALAIS D'OTTO-HENRI A HEIDELBERG

LES BORDS DU RHIN

DE MAYENCE A COLOGNE

PAR

HIPPOLYTE DURAND

ILLUSTRATIONS PAR KARL GIRARDET



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXXXII

LES

BORDS DU RHIN

DE MAYENCE A COLOGNE

CHAPITRE I

Spire. — Sépultures impériales ; Rodolphe de Habsbourg. — Heidelberg. — Le château. — L'université. — Les étudiants.

Quand nous fîmes pour la première fois le voyage des bords du Rhin, les cruels événements de 1870 n'avaient pas encore passé sur la France; nous n'avions pas subi la dure loi de la défaite; nous n'avions pas perdu ces deux belles, ces deux chères provinces. Au touriste français, il était alors permis de s'attarder sur la route, de glaner entre Moselle et Rhin, entre France et Prusse, mille intéressants détails.

Aujourd'hui, ce qui était source de gaieté est devenu source de tristesse et de deuil. Le cœur nous saigne en relisant les pages tracées jadis d'une main joyeuse, au début d'un voyage en terre allemande, qui avait la Lorraine et l'Alsace pour prélude.

Qu'on nous laisse donc retrancher de notre livre tout ce qui réveille de douloureux souvenirs. Qu'on nous pardonne si, passant d'un bond par-dessus l'antique Lorraine, nous pénétrons d'emblée et sans tourner la tête en plein pays rhénan, au cœur même du Palatinat.

L'horloge d'une vieille tour féodale sonnait midi, lorsque j'entrai dans Spire. L'heure achevée, je n'entendis plus rien. Une vieille femme à qui je fis signe ne me répondit pas; un marmot que j'appelai s'enfuit à toutes jambes; un chien dont j'effleurai la queue ne daigna pas aboyer. Un mendiant couché au soleil fut le seul être vivant qui s'aperçut de ma présence : il entonna sa complainte, je le pris pour guide. Précaution superflue : on ne peut s'égarer dans Spire. En trois pas j'avais parcouru la ville; au quatrième, j'étais dehors.

Qu'est-ce donc qu'on y vient voir? La sépulture des empereurs, le Saint-Denis de l'Allemagne : dix siècles réduits en poussière dans des tombeaux. Le Dôme les renferme, mais non pas tous. La guerre étrangère a cruellement maltraité ces lieux. Le canon, la mine et l'incendie n'ont pas même épargné l'édifice. Ce temple, fondé et embelli par trois empereurs, au commencement du siècle n'était plus qu'une ruine. C'est le roi Louis de Bavière, qui, de concert avec les souverains d'Autriche et de Nassau, entreprit de le réédifier. L'œuvre est aujourd'hui terminée. Elle est belle, savante, bien conduite; mais ce n'est plus le vieux Dôme : nulle vénération ne s'attache à ces pierres si bien ciselées; aucune trace des ancêtres, point de passé, point d'histoire. Une chapelle délabrée, qu'on a laissée subsister par piété ou par oubli, touche bien autrement le cœur. Devant la Curie édifiée sur un plan superbe par ses contemporains, Cicéron regrettait la sombre masure du temps d'Hostilius, celle qui avait vu les Caton, les Scipion, les Paul-Émile. Pareil regret nous prend ici.

Le nouveau Dôme est de style roman, comme

son aïeul, mais modifié par le goût moderne. La façade est médiocrement belle. Elle manque d'élévation, de légèreté, d'ampleur. La surface, bariolée de couleurs diverses, forme une mosaïque d'un effet détestable.

L'entrée principale est précédée d'un porche appelé *Kaisersaal*, ou chambre impériale, à cause des huit statues d'empereurs qui la décorent. Ces images représentent les huit princes autrefois ensevelis dans le Dôme. Ils sont de marbre blanc, de grandeur naturelle, empreints d'une dignité souveraine. C'est Conrad II, Henri III, Henri IV, Henri V, Philippe de Souabe, Adolphe de Nassau, Albert d'Autriche, Rodolphe de Hapsbourg. Ces huit monarques, debout et revêtus des insignes de l'Empire, semblent dire au visiteur, par la voix de l'histoire : « Souviens-toi, et pense. » Un Christ couronné d'épines lui dit : « Agenouille-toi, et prie. » Plus loin, une fresque présente aux yeux une fort belle madone. Mais pourquoi le peintre, qui est un Bavarois, s'est-il placé lui-même aux pieds de la Vierge, en paletot noisette et en pantalon blanc? Quand les vieux maîtres se donnaient place dans leurs propres tableaux,

ils portaient un costume qui les sauvait du ridicule. Ces amples draperies, ces magnifiques étoffes leur donnaient une autre mine que nos vêtements étriqués et notre chapeau cylindrique.

L'intérieur est d'une architecture sérieuse, quoiqu'un peu chargée d'ornements. Des peintures d'un beau dessin, mais d'une médiocre couleur, l'encadrent dans de ravissantes arabesques. Quatre étoiles de marbre rouge, incrustées dans la dalle, marquent la place où se fit entendre saint Bernard, lorsqu'il prêcha la croisade devant l'empereur Conrad et toute sa cour. L'autel s'élève sous une coupole revêtue de peintures qu'inonde une éblouissante lumière. A l'entrée du chœur, qu'exhausse un escalier de marbre, deux statues sont agenouillées sur des tombeaux. C'est Adolphe de Nassau et Rodolphe de Hapsbourg, sculptés en marbre de Carrare par Schwanthaler. Le caveau impérial, objet d'une restauration pieuse, forme une immense crypte. On s'y dirige à tâtons, une torche fumeuse à la main; d'innombrables piliers d'une structure rude et grossière soutiennent une voûte surbaissée dont on heurte

du front les angles. Une longue suite d'arceaux s'entre-croisent dans l'ombre. Des lampes de terre cuite, de forme antique, pendent à des crochets de fer. Des tables de pierre, servant d'autels, sont posées sur deux colonnes brutes à peine ébauchées. L'esprit se souvient involontairement de ces lieux qui virent pour la première fois s'accomplir les mystères du Christ. Chaque année, dans la nuit de Noël, la crypte s'anime, les flambeaux s'allument, et l'évêque de Spire vient avec tout son clergé célébrer la naissance du divin Enfant.

Dans l'angle le plus obscur de ces catacombes repose le véritable tombeau de Rodolphe de Hapsbourg. Couronne en tête, le sceptre d'une main, le globe de l'autre, l'Empereur est couché sur sa pierre; le lion héraldique rugit à ses pieds; sur sa poitrine se détachent en relief les armes de la maison d'Autriche et de l'Empire. Ses cheveux déroulés encadrent sévèrement sa face amaigrie. Sur ses lèvres est resté, comme le dernier pli de la vie, un sourire d'une tristesse infinie. Si cette statue n'était un portrait, on croirait voir l'image de la Mélancolie sous la robe impériale. Si elle pouvait

parler, ce serait pour soupirer quelque lugubre élégie.

Elle ne fut pas gaie, en effet, l'existence de ce fondateur d'une dynastie impériale.

D'une naissance et d'une fortune médiocres, il est élu de mauvaise grâce en 1275, après deux ans de vacance du trône impérial, au lendemain presque du grand interrègne. Les princes, les grands vassaux s'accommodaient fort d'un état d'anarchie qui leur permettait toutes sortes d'usurpation. A quoi bon se donner un maître? Celui sur lequel se portèrent leurs suffrages, fut contre eux un rude jouteur. Il y a dans la destinée de Rodolphe de Hapsbourg, quelque chose de celle de Hugues Capet, mais elle se meut sur un théâtre bien plus vaste. « Qui t'a fait roi? » demandait-on insolemment à Hugues Capet. Ottocar, roi de Bohême, ne traitait pas Rodolphe, son suzerain, avec plus de révérence : « Que me veut-il? je lui ai payé ses gages d'écuyer, je ne lui dois rien. » Plus énergique et plus âpre que le capétien, Rodolphe lui fit chèrement payer cette bravade. Quelques années plus tard, Ottocar, vaincu et dépouillé, s'agenouillait devant son

rival, sous une tente dressée à Vienne, en vue de la ville entière.

Le jour du couronnement, les grands vassaux crurent faire un coup de maître en dérobant le sceptre de Charlemagne qui servait au nouvel empereur à donner l'investiture. Mais Rodolphe saisit la croix de l'autel et s'en servit au lieu de sceptre.

Par d'autres côtés, Rodolphe de Hapsbourg rappelle notre Béarnais. Plus d'une fois il eut, comme ce dernier, son pourpoint percé au coude et sa marmite renversée. C'est ainsi que la chronique le représente, chevauchant sur les grandes routes, à travers l'Allemagne, redressant les torts, châtiant les coupables, rasant les tours féodales : ce fut un rude et sanglant justicier. Rien qu'en Thuringe, soixante-dix châteaux furent abattus par lui, et vingt-neuf hommes nobles portèrent leur tête sur l'échafaud.

A sa mort (1291), toute sa famille était pourvue : plusieurs de ses filles étaient mariées à des princes électeurs; son fils Albert avait soldats et finances. Il n'en fut pas moins rejeté par les électeurs, jaloux de sa puissance. Mais

le fils de Rodolphe en appelle à l'épée, bat et tue son rival et se fait Empereur par droit de conquête.

C'est sous son règne que se signala le fameux Gessler, et qu'éclata cette héroïque révolte de la Suisse, immortalisée par les exploits de Guillaume Tell.

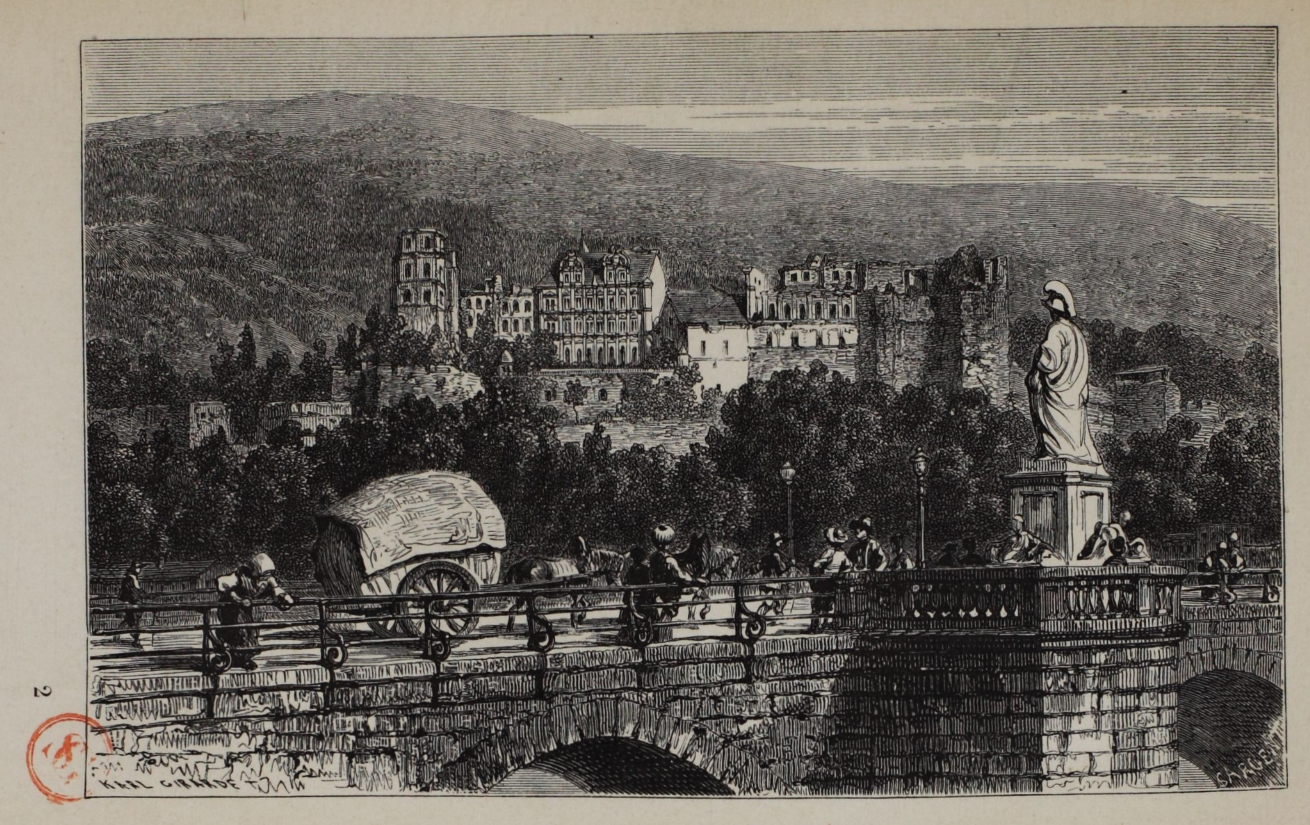
Après Albert, les Hapsbourg sont de nouveau écartés du trône impérial; mais leur heure devait de nouveau sonner, et la dynastie fondée par Rodolphe devait pendant plusieurs siècles fixer le sceptre de l'Empire entre ses mains.

Autour du Dôme, sous les grands arbres qui l'ombragent, subsistent quelques antiquités : il y a un caveau rempli de fragments romains découverts en creusant le sol; puis une chapelle du moyen âge qui rappelle un des traits les plus touchants de l'histoire de Spire. L'empereur Henri IV étant mort dans une détresse profonde et de plus excommunié, sa dépouille gisait privée de sépulture. Les Spirois, comblés de ses bienfaits, la recueillirent, la déposèrent dans ce lieu, et veillèrent pieusement sur elle, jusqu'au jour où le rappel de l'excommuni-

cation lui rouvrit les portes du caveau impérial. Enfin l'on voit une coupe gigantesque, en forme de bénitier, magnifique monolithe que le temps a verdi sans l'ébrécher. Lorsqu'un nouvel évêque prenait possession du diocèse de Spire, la coupe, placée devant le Dôme, était remplie jusqu'aux bords de vin du Rhin. L'évêque jurait d'observer les privilèges de la cité, puis il trempait ses lèvres dans le vin, et tout le peuple criait : *Vivat!* en se précipitant vers l'énorme gobelet de pierre.

Une tourelle en ruines et quelques blocs cyclopéens que la tradition attribue à Drusus marquent la place des fortifications féodales. Une rivière coule dans un lit chétif à leurs pieds; c'est la Speyer, qui a donné son nom à la ville. Elle ne coule guère au delà d'un kilomètre sans tomber dans le Rhin, qu'on voit, du haut de la tour de Drusus, cheminer presque inaperçu entre deux rideaux de peupliers immobiles.

Ce fleuve, à quelques lieues de Spire, est franchi par un pont de bateaux; Ludwigshafen et Manheim en occupent les deux bouts. Ce



PONT ET CHATEAU DE HEIDELBERG

sont de ces villes qu'il faut traverser vite : leurs rues droites, leurs constructions neuves, leurs palais rectilignes n'ont rien à nous apprendre. Elles sont riches, propres, symétriques : que voulez-vous de plus?

Sur la rive droite, à la hauteur de Manheim, une rivière se jette dans le Rhin, aussi verte que lui. C'est le riant Neckar. Remontons-en la rive gauche; elle nous conduira par des sites charmants dans une gorge sauvage, entre trois ou quatre mamelons de montagnes ; des clochers, des toits percent une épaisse verdure : c'est Heidelberg. Comment une ville s'est-elle placée là, tout ensemble si près et si loin de la grande voie de communication tracée par le Rhin? Il se peut que le hasard en ait décidé.

Les premiers qui habitèrent ces montagnes furent des bergers. Ils roulaient leurs cabanes sur ces hauteurs, parmi les myrtilles qui couvraient la contrée, et qui lui ont donné son nom[1]. Survinrent les Romains : possesseurs de la vallée du Rhin, ils voulurent s'emparer des

[1] *Heidel,* myrtilles ; *berg,* montagne.

vallées secondaires, chassèrent les pâtres et bâtirent un fort en pleine montagne, à trois cents pieds au-dessus du Neckar. Quand l'invasion germanique eut balayé les garnisons romaines, ces murailles servirent de refuge aux barbares. Quelque chef fatigué de courir le monde dut s'y établir avec les siens; on se partagea les terres voisines, maigres domaines où la hache fit de la place aux moissons. La vallée étant paisible et mise par sa pauvreté à l'abri des ambitions rivales, des habitations s'élevèrent autour du château fort. Le besoin d'eau, le défaut d'espace, les firent descendre jusqu'au bord du Neckar : Heidelberg fut fondé.

Un jour, c'était vers le milieu du XIIIe siècle, Conrad, comte palatin, visitant ses domaines, arriva dans ces lieux. Le site lui plut, le gibier abondait, la position était facile à défendre; il s'y fixa. Grâce à lui, à ses hommes d'armes, à ses trouvères, à ses veneurs, à toute sa cour, le hameau de Heidelberg devint un bourg, puis une ville, puis la capitale du palatinat du Rhin, habitée, embellie par l'un des sept électeurs et grands dignitaires de l'Empire. Au XVe siècle,

l'électeur Robert III commença la construction d'un château féodal sur la place même des vieilles murailles romaines. Dès ce moment, le goût des constructions royales se perpétua dans la famille palatine. L'ambition de chaque électeur fut de continuer, d'éclipser l'œuvre de ses ancêtres. Frédéric Ier, dit le Victorieux, Louis le Pacifique, Othon-Henri, Frédéric V se signalèrent par leur munificence, les deux derniers surtout. Venus en pleine Renaissance, ils ont, grâce au génie des plus habiles artistes, décoré la montagne de Heidelberg d'un monument merveilleux, comparable à Chambord et à Chenonceaux. Mais Chambord et Chenonceaux ont échappé aux injures des hommes et du temps : Heidelberg n'offre plus que des ruines et des débris. C'est une douloureuse histoire que celle de ce château tant de fois pillé, incendié, dévasté.

Les Bavarois commencent pendant la guerre de Trente ans, si funeste à la maison palatine.

Cinquante ans plus tard, Louvois reprend leur œuvre et la consomme, on sait avec quelle sauvage énergie. Passons sur cette lugubre his-

toire, effacée aujourd'hui, dans plusieurs de ses pages, par de sanglantes représailles. Que l'Allemagne cesse de nous reprocher Heidelberg : nous lui répondrions par Bazeilles, Saint-Cloud et autres lieux.

Au XVIIIe siècle, l'électeur Charles-Théodore voulut rentrer dans la demeure ruinée de ses ancêtres; mais une fatalité poursuivait le vieux château : le 23 juin 1764, les travaux étant terminés, la veille du jour où le maître devait en prendre possession, le feu du ciel tomba sur une tour, et consuma en peu d'heures les trois quarts de l'édifice. Depuis lors la main des hommes s'en est détournée comme d'une demeure maudite, et ces ruines, justement surnommées l'Alhambra de l'Allemagne, debout sur les pentes désertes de la montagne, apparaissent au voyageur semblables à ces couronnes antiques qui se conservent dans nos collections comme des reliques, non comme des signes de royauté.

Comme ruines, on ne peut rien souhaiter de plus beau. Après une rude escalade par le sentier des chèvres, le piéton parvient à une

poterne pratiquée dans une grosse tour carrée, en grès rouge, espèce de sentinelle farouche qui n'effraye plus personne. Aux flancs de la tour ressortent, taillées dans la pierre en proportions gigantesques, les armoiries des comtes palatins, accostées de deux hommes d'armes dont le temps a fait deux vénérables invalides. Une horloge en bois caduc fait lentement virer ses aiguilles, tandis qu'un timbre fêlé sonne mélancoliquement les heures. On entre de là dans la cour intérieure, qui est le sanctuaire. Rien de plus étrange, de plus saisissant à voir. C'est un mélange inexprimable de choses rares, de fragments précieux, de magnifiques débris. Si l'artiste ne peut goûter le suprême plaisir que donne un bel ensemble, il éprouve une jouissance infinie à recomposer le plan demi-détruit, à faire la part de chaque âge, à rendre à chaque ruine sa beauté propre. Ici trois arceaux brisés sont tout ce qui reste d'un cloître gothique; les colonnes qui les soutiennent sont un larcin fait au palais de Charlemagne. Elles étaient venues de Ravenne pour orner la résidence carlovingienne d'Ingelheim. Au XVe siècle un palatin en décora sa demeure.

En face, un escalier de pierre tord inutilement sa spirale brusquement interrompue : la tourelle qui l'enveloppait a péri, et sur ses degrés à demi usés mille plantes parasites ont jeté leurs racines. Plus loin, le regard se heurte contre une tour féodale qui dresse à l'improviste ses murs troués par la mitraille. Sur le sol gisent pêle-mêle des chapiteaux sculptés, une urne baptismale ébréchée, une table de pierre faite pour d'homériques festins, des colonnes renversées, mille débris qu'enlace une végétation touffue de lierres, de sureaux, d'acacias aux troncs tordus, au feuillage échevelé, sous l'ombre desquels une vieille cigogne, habitante taciturne des ruines, erre de pierre en pierre, ou demeure pendant de longues heures en faction sur une seule patte.

Mais dans ce pêle-mêle ressortent avec éclat les façades rectangulaires des deux palais d'Othon-Henri et de Frédéric V. Le premier et le plus somptueux est aussi le plus outragé. Ses murs calcinés ne supportent plus de toit; les baies de ses fenêtres sont ouvertes à tous les vents; des brèches interrompent violemment les lignes; ses statues ont cruellement

souffert; mais ce qui reste est charmant, et le dessin général se devine. L'œil accompagne avec amour ces colonnettes qui montent si légèrement recevoir le balcon qu'elles soutiennent. Il suit avec délices ces arabesques sans fin qui courent sous mille formes d'une corniche à l'autre, et réalisent dans la pierre tous les caprices d'une vivante végétation. Il regarde, sans pouvoir se lasser, quatre étages de statues dont les contours ne sont pas irréprochables, mais dont l'ensemble est d'une richesse infinie.

Trois pensées différentes ont dirigé l'artiste dans la décoration de la façade et l'invention des statues. Une pensée de plaisir et de galanterie : elle est rendue par une double rangée de dieux et de déesses, de nymphes et de bergers reconnaissables à leurs emblèmes. Des Amours portent de l'un à l'autre des devises en guise de commentaires. L'un d'eux, le plus charmant, a les bras rompus et les ailes brisées : *Lugete, Veneres Cupidinesque!*

Une pensée de gloire est éveillée par l'image de plusieurs empereurs romains, un peu raides dans leurs armures, mais non sans dignité.

Enfin, au portique principal, à celui où le maître a voulu qu'on gravât son nom :

OTTO-HEINRICH,

PAR LA GRACE DE DIEU, COMTE PALATIN,

ÉLECTEUR DU SAINT-EMPIRE ROMAIN,

ETC. ETC.

le sculpteur a exprimé une pensée religieuse : il a placé là quatre prophètes de grandeur naturelle, cariatides admirables dont les traits, l'attitude, l'expression, traduisent avec élo-quence la majesté biblique. Hormis un seul qui a la face tranchée comme d'un coup de hache, ils sont miraculeusement conservés. Enveloppés dans leurs draperies de marbre, les bras croisés, la face haute et sereine, vénérables par leurs grands cheveux et leur grande barbe, ils semblent les témoins impas-sibles de ce vaste écroulement. On songe en les voyant à certaines statues de Michel-Ange, et cette seule réminiscence est une gloire pour ces ruines[1].

1 Indiquons aux curieux une statuette d'Otto-Heinrich. Elle

La façade du palais de Frédéric est sur un plan plus uniforme et plus grave. Un demi-siècle à peine sépare la construction des deux édifices. Ce temps suffit pour faire sentir l'influence de la réforme et son progrès dans le domaine des arts.

Le palatin Frédéric a dédié la façade de son palais aux ancêtres; il en a fait une galerie d'aïeux. Les comtes électeurs sont figurés de grandeur naturelle, le corps bardé de fer, l'épée au poing, la droite chargée du globe du monde qu'ils portaient aux solemnités impériales : belle pensée, et dignement rendue, si l'artiste eût daigné tempérer de quelques traits gracieux la rigidité de son ciseau. On compte vingt et un de ces guerriers augustes; mais la bataille les a couverts de blessures. L'un n'offre plus qu'un tronc décapité; la tête a roulé plus loin. Un boulet a rompu celui-ci par le milieu du corps; sa statue chancelante s'appuie au

est au Louvre (collection Sauvageot); haute de quelques pouces, en albâtre. On l'attribue à Albert Dürer. Le prince est assis dans sa chaise électorale. Il est gros et laid. Il s'en faut que sa figure et sa personne portent la distinction et la grâce qui ornent son palais.

mur comme un blessé qui va choir. Un troisième a vu tomber une à une les pièces de son armure.

Le bas de la muraille est percé d'une porte, avec ces mots écrits en latin et en hébreu :

HÆC EST PORTA
JEHOVÆ,
JUSTI INTRABUNT PER EAM [1].

Tout cela, j'ai regret de le dire, est pour donner entrée dans une chapelle odieusement laide, fille légitime de ce genre nommé *rococo*, dont les architectes du XVIIIe siècle ont infesté les deux rives du Rhin.

L'autre face du palais de Frédéric est une magnifique terrasse, soutenue sur un abîme de verdure par d'énormes rochers taillés à pic, d'où la vue s'étend sans limites sur Heidelberg, sur le pont du Neckar, sur le cours sinueux du fleuve, sur les cimes boisées des montagnes.

L'intérieur du château, si l'on peut appeler

1 « Voici la porte de Jéhovah; les justes entreront par elle. »
Ps. CXVIII.

de ce nom des salles écroulées, des murs en brèches, des voûtes effondrées, n'offre pas grand intérêt. J'excepte les caves, qui demandent une visite.

Celui qui les fit songeait à Gargantua, s'il n'était Gargantua lui-même. Quelle hauteur de voûtes! quelle épaisseur de murs! quelle ampleur dans tous les sens! et surtout quels tonneaux! Les foudres de Heidelberg sont connus dans le monde entier. Ils ne sont que deux : mais ces robustes jumeaux obstruent l'immense souterrain. Le plus grand mesure huit mètres de diamètre sur onze mètres de long. Il peut contenir deux cent quatre-vingt-trois mille bouteilles, de quoi faire perdre la tête à tout un royaume. Le second est plus petit environ des deux tiers. On les voit côte à côte, comme un navire à l'ancre près d'une goélette. Ils sont en bois, et fort remarquablement façonnés. Tous les ans, les compagnons tonneliers achevant leur tour d'Allemagne viennent religieusement en admirer la structure. Un double escalier contourne les flancs du plus gros, et conduit sur la plate-forme qui le surmonte. Une trappe, qu'on soulève,

ne sert plus de passage qu'aux rats dont ce gouffre pullule. Elle servait jadis à verser le jus de la vendange. Il ne fallait guère moins de tout le raisin du Neckar pour gonfler cette outre énorme; aussi ne vit-on pareille liesse que trois fois, la dernière en 1769. Cette année-là, dit-on, l'électeur, couronné de pampre, dansa avec toute sa cour sur la plate-forme humide du vin nouveau : fête païenne à laquelle rien ne manquait, si ce n'est le bouc immolé à Bacchus et les chansons du vieux Thespis. Qu'est devenue, hélas ! la joyeuse vendange de 1769 ! La terre ne produira-t-elle plus de quoi remplir ces foudres ? Ne sentiront-ils plus fermenter le moût écumant? Vides, ces tonnes si bien ajustées inspirent une estime trop platonique. Corps sans âme, vénérables machines, valent-elles le moindre cep de vigne que le soleil d'août gonfle et mûrit sur le coteau voisin? Valent-elles les trois doigts de vin clairet qui pétillent en gouttes d'ambre dans notre verre?

Les caves ont un conservateur, gardien vigilant qui ne quitte jamais son poste, vu qu'il est en bois et fixé par un clou à la muraille.

C'est la statuette d'un singulier personnage, nommé Perkeo, de son vivant fou du comte palatin, et le plus grand ivrogne de tout le Palatinat. Quinze doubles bouteilles de vin du Rhin faisaient sa ration quotidienne; ce qui porte, si je calcule bien, à cinq mille quatre cent soixante-quinze litres le chiffre de sa consommation annuelle, — pour les années non bissextiles : d'où je conclus qu'en vingt-cinq ans ce gaillard convive eût trouvé le fond du grand foudre de Heidelberg. Le fac-simile du personnage s'accorde bien avec cette fabuleuse réputation. Qu'on se figure un petit homme haut d'un mètre, large d'autant, habillé d'une jaquette bleue à parements d'or, d'une culotte courte, de bas de soie, et d'un chapeau tricorne; son ventre, porté par deux jambes flasques qui mollissent sous le poids, a pris l'encolure et la capacité d'un muid; son visage enluminé fait songer au fruit de la treille, et sa bouche est indescriptible. Toute l'âme du personnage est passée dans cette bouche épaisse et sensuelle, dont les lèvres charnues font douter si les grandes coupes sont faites pour elle, ou bien elle pour les grandes coupes. Sa

main droite est armée d'un verre, qu'achète tous les mois un touriste monomane, et qu'on renouvelle tous les mois.

Cet ivrogne, comme Triboulet son confrère, avait, dit-on, de l'esprit. Il était adroit de ses mains. A côté de sa statuette on montre une petite horloge en bois, de son invention. Une chaînette terminée par un anneau pend hors de la boîte, et provoque le doigt à s'y poser. Tant pis pour qui s'y risque : la boîte s'ouvre, et une queue de renard, mue par un ressort, vous cingle le visage, en même temps qu'un carillon se moque bruyamment de vous.

Il y a peu de chose à dire de Heidelberg comme ville, sinon qu'elle s'est trompée de place ; pour espérer un avenir durable, elle devait naître aux lieux où s'élève aujourd'hui le florissant Manheim, au confluent du Neckar et du Rhin. Le commerce du premier est insuffisant pour alimenter une cité de quelque importance. C'est ce que comprit parfaitement l'électeur Charles-Philippe, qui, en 1720, transporta sur le Rhin le siège de l'électorat.

Réduit à lui-même, Heidelberg ne serait qu'un lieu de plaisance, une station d'été dans

la montagne, agréable aux voyageurs à cause de ses sites et de ses admirables ruines, abandonnée l'hiver à cause de ses frimas. Mais son université lui prête une vie particulière. Cette université est une des plus anciennes et des meilleures de l'Allemagne; elle remonte au XIVe siècle : le nombre de ses élèves varie de sept à neuf cents. Sa bibliothèque, pillée pendant la guerre de Trente ans par les Bavarois, transportée à Rome, puis rendue au Palatinat, contient encore cent cinquante mille volumes, sans compter de précieux manuscrits, au nombre de deux mille. L'enseignement des sciences naturelles et celui du droit y sont particulièrement estimés. Trois de ses professeurs jouissent d'une réputation européenne : ce sont MM. Kirchhof et Bunsen, bien connus pour leurs travaux sur l'analyse chimique du soleil, — et l'illustre Gervinus, le Villemain de l'Allemagne, qui lui doit un beau monument d'histoire littéraire.

Neuf cents étudiants sont assez à l'étroit dans une ville emprisonnée entre le fleuve et la montagne. Heidelberg n'a pu s'étendre que dans le sens de la longueur; mais il l'a fait

d'une façon démesurée. Aussi donne-t-il à celui qui parcourt sa grande rue quelques instants d'illusion. Les maisons ressemblent aux figurants de théâtre. Une ligne de soldats représente une armée. Une rangée de boutiques à droite et à gauche, pendant deux kilomètres, figure toute la ville : percez au travers, vous tombez dans le Neckar ou vous buttez contre le rocher.

Pas de vieux édifices : la guerre les a tous détruits. Un seul logis du XVI[e] siècle, mais il est charmant. C'est, dans toute la façade, une profusion de volutes et de balcons ciselés, de vitraux encadrés d'arabesques, de cariatides fantasques, de riches ferrures, de médaillons et de bustes qui s'envoient des sourires ou des baisers. Deux inscriptions sont gravées sur cette belle façade : l'une est un hommage à Vénus; l'autre un souvenir de la Bible. Voici la dernière :

SI JEHOVAH NON ÆDIFICAT DOMUM,
FRUSTRA LABORABUNT ÆDIFICANTES EAM.

« Si Jéhovah ne bâtit une demeure, on s'efforcera vainement de la bâtir. »

Inscriptions et logis sont l'œuvre d'un calviniste et d'un Français. Il s'appelait Charles Beslier, et se réfugia à Heidelberg l'année de la Saint-Barthélemy. Sa pieuse épigramme a protégé la maison contre la ruine, pas assez cependant, puisqu'elle sert maintenant d'auberge, à l'enseigne de *chevalier Georges*. Une seule rue dans ce style ferait de Heidelberg le joyau des bords du Rhin, la rivale de Nuremberg.

Revenons aux étudiants, qui sont la fortune et la gaieté d'Heidelberg.

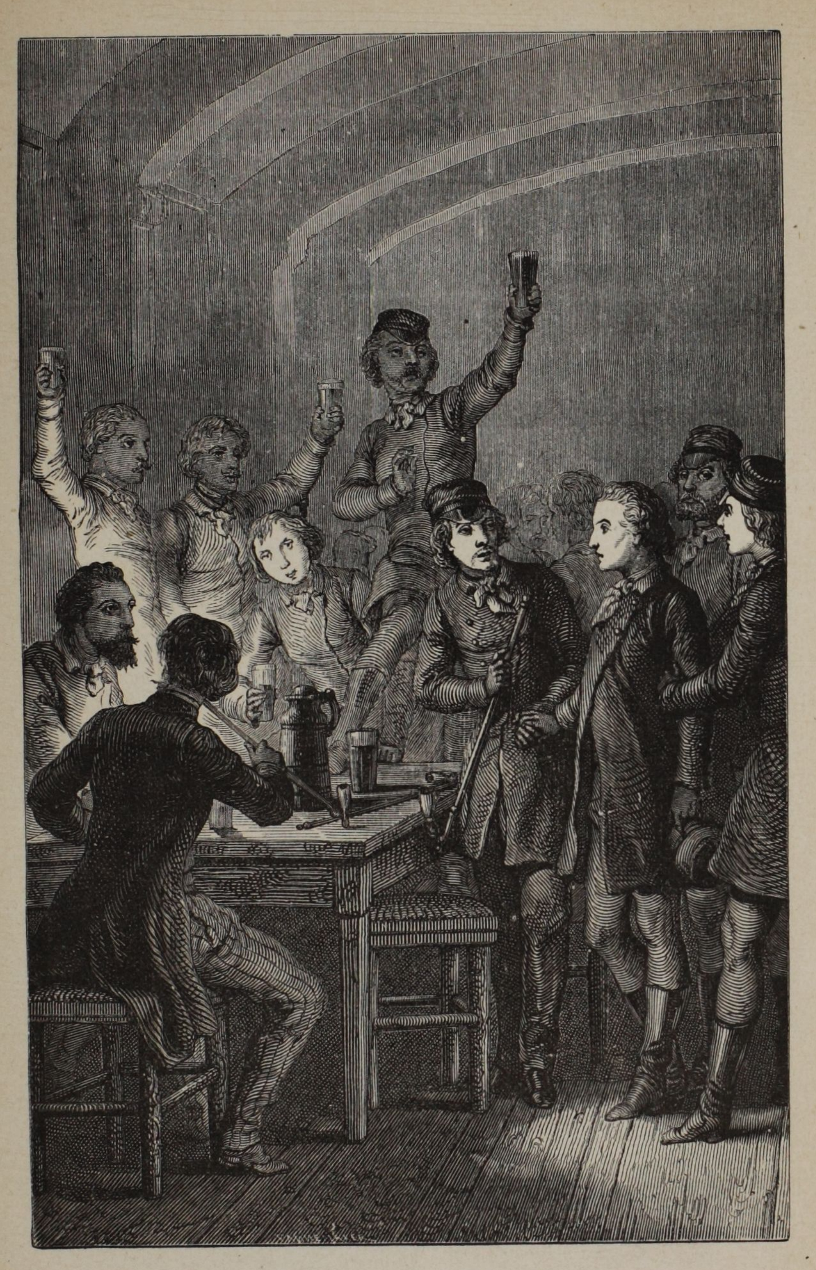
L'étudiant, tout frais émoulu du gymnase, n'est pas depuis huit jours à l'université qu'un changement radical s'opère dans toute sa personne. Le vêtement bourgeois lui fait honte. Il abandonne sa défroque, et revêt la *joppe* grise, à collet vert, ornée de brandebourgs et de boutons ciselés. Il boucle sa ceinture, ébouriffe avec art sa chevelure, jette au feu la coiffure des *philistins*, et pose sur le sommet de son crâne une toque de couleur, si menue, si légère, si extravagante, qu'il n'est pas étonnant de la voir, pour un rien, voler par-dessus les moulins. Le

bas de sa jambe s'enferme dans des bottes hérissées d'éperons; sur sa poitrine, comme le grand cordon d'un ordre, descend un ruban de couleur variée. Il frise sa moustache, caresse sa barbe, admire sa tenue, et, d'un pas conquérant, se dirige vers la brasserie. Ici l'attend une autre fête.

On a signalé l'arrivée du nouveau venu. « Le *renard!* le *renard!* » s'écrie-t-on. Le renard (*der Fuchs*) est le sobriquet dont on taquine l'étudiant novice. C'est le *béjaune* du temps de nos pères. Renard et béjaune n'ont rien à se reprocher.

A ce mot, on s'assemble, on se groupe, on reçoit gravement l'étranger; on l'introduit dans le cercle des buveurs, on lui donne un verre plein, une pipe allumée, et, avant qu'il soit revenu de sa surprise, on chante pour sa réception la fameuse chanson du *Renard,* spécimen de gaieté burlesque, dont voici, avec quelques adoucissements, la traduction :

« Qui vient là-bas de la montagne?
— C'est un postillon.
— Qu'apporte ce postillon?
— Il apporte un renard.



RÉCEPTION D'UN ÉTUDIANT

— Votre serviteur, Messieurs ; Messieurs, votre serviteur.

— Que fait monsieur votre papa?

— Il lit Cicéron.

— Que fait madame votre maman?

— Elle fait la chasse aux puces.

— Que fait mam'selle votre sœur?

— Elle tricote des bas pour papa.

— Fume-t-il du tabac, le Renard?

— Un peu, mes bons Messieurs.

— Allons, une pipe pour lui.

— Oh ! là, là ! j'ai mal au cœur.

— Eh bien ! qu'on se soulage.

— Ah ! me voilà remis.

— Voilà comme de renard on devient franc étudiant. »

L'étudiant porte le sobriquet de « renard » jusqu'à son premier duel. Il ne fait pas bon le regarder de travers, ni lui marcher sur le pied. Ce jeune renard ne demande que bataille. Il faut qu'aux vacances prochaines il puisse montrer dans la maison paternelle, et surtout aux yeux de certaine belle qui sera sa femme, la brèche faite à son sabre, et l'innocente égratignure dont il a le visage balafré.

Veut-on assister à l'innocente comédie d'un duel entre étudiants? Rien de plus simple. On

se réunit par groupes au lieu du rendez-vous. Un cercle à la craie est tracé sur le sol, les adversaires y sont placés : malheur à qui des deux le franchira ! Un vieil étudiant barbu, debout sur une chaise, dirige toute l'affaire. Deux seconds s'avancent, coiffés d'une casquette à longue visière rabattue en forme d'abat-jour, une longue rapière à la main. Leur rôle est de détourner les coups dangereux, et de ne laisser passer que les égratignures : heureux quand l'épée des combattants ne vient pas leur chatouiller les oreilles. Quant aux duellistes, leur accoutrement est bizarre. Un épais plastron de cuir leur couvre les flancs ; ils ont des brassards aux bras, le cou et la tête nus. Les gens d'ici ont, paraît-il, la tête plus dure que les côtes. Ils reçoivent deux épées, et, sitôt le signal donné, se mettent à ferrailler. A la première goutte de sang, les médecins s'avancent, les témoins se consultent, et neuf fois sur dix déclarent que l'honneur est satisfait.

On demandera quelles sont les occupations sérieuses de l'étudiant, à moins que le duel ne compte parmi ces dernières. A quoi je réponds qu'il faut distinguer entre la première année et

les suivantes. La première année se passe en festins, en jeux, en réunions de plaisir. L'étudiant nouvellement émancipé use et abuse de sa liberté.

Aimer, boire et chanter, telle est la vie humaine.

Ce vers d'un de nos poètes épicuriens était inscrit sur les murs d'une chambre d'étudiant à Bonn. On dirait qu'il leur sert à tous de devise, et que les trois points qu'il renferme soient trois articles de sagesse auxquels ils conforment leur vie.

Aimer? Laissons en blanc ce chapitre.

Boire? C'est une science dans les universités, une science hérissée de termes et de formules comme celles de Cujas et d'Hippocrate. L'étudiant doit savoir, sans s'y tromper, ce que c'est que boire des *évêques* ou des *docteurs; totalis* ou *partialis ; floricos* ou *hausticos ; sauf* ou bien *lauf*. Mais le plus souvent il boit par *mass* (pinte, mesure); d'où ce jeu de mots qu'en Allemagne on boit *mæssig* (par pinte, *ou* modérément). Luther connaissait bien ce faible de ses concitoyens pour la bouteille. « Nous autres Allemands, disait-il, nous sommes de véritables

4

panses à bière, compagnons joyeux, faisant goguette et ripaille, buvant, buvant toujours. » Et ailleurs : « Chaque pays a son démon : l'Italie a le sien; la France a le sien; l'Allemagne a le sien : c'est la bouteille. Nous boirons, j'en ai peur, jusqu'au jugement dernier. »

Chanter est pour l'Allemand un mode de son existence; pour l'étudiant, à plus forte raison. S'il y a une métempsycose, ces gens-là deviendront cigales, comme les mortels du bon Platon. L'université peut être définie : un lieu où l'on acquiert un peu de science et beaucoup de chansons. N'est-ce pas l'aveu que renferme le couplet suivant?

Qu'un tyran me dise : — Verse-moi à boire! — je verserais.
— N'aime plus! — avec douleur je cesserais d'aimer.
— Brise ta lyre! — Non! lui dirais-je résolument.
— Brise ta lyre, ou meurs! — en chantant j'expirerais [1].

[1] Si tyrannus jubeat : — Vinum dato! — darem.
— Non amato! — ægre non amarem.
— Frange lyram! — pertinax negarem.
— Lyram da, seu morere! — cantans expirarem.
(Couplet de chanson allemande.)

J'ai dans les mains, présent d'hospitalité, un *Commersbuch*, ou *livre de réunion*, comme on dit en Allemagne. Il contient plus de mille pièces, odes, cantates, chansons à boire, dont un grand nombre signées des noms les plus illustres. Bon nombre sont en latin. Le latin n'est pas une langue tout à fait morte en Allemagne : latin jovial comme celui d'Horace, et qui en a l'ardeur épicurienne, s'il n'en a pas l'élégance. Tel est ce couplet qui sonne comme les grelots d'un carnaval :

Edite,
Bibite,
Collegiales!
Post multa
Sæcula
Pocula
Nulla!

Tel, le fameux chant du *Gaudeamus :*

Gaudeamus igitur juvenes dum sumus.
Post jucundam juventutem,
Post molestam senectutem,
Nos habebit humus.

La *complainte du Lièvre* date de 1575.

Flevit lepus parvulus
Clamans altis vocibus :
Quid feci hominibus
Quod me sequuntur canibus?

Neque in horto fui,
Neque olus comedi.

Longas aures habeo,
Brevem caudam teneo.

Domus mea silva est,
Lectus meus durus est.

Dum in aulam venio,
Gaudet rex, et non ego, etc.

Il faut l'avouer ; il manque un grain de sel à ces gaietés-là. Les Gaulois nos pères tournaient autrement les mêmes pensées. Le rire de l'Allemand est lourd et gauche.

L'étudiant mauvais sujet et tapageur a fourni la matière d'un poème héroï-comique qui s'appelle, du nom de son héros, *la Jobsiade*[1].

[1] Le *Magasin pittoresque* (année 1845) donne un fragment considérable de *la Jobsiade*. Les passages suivants en sont extraits.

Job est le fils d'un digne conseiller de petite ville, bonhomme s'il en fut, crédule comme on ne l'est guère, et qui signe majestueusement : *Job père, pro tempore senator.*

Job fils est envoyé à l'université. D'abord il se laisse tromper, piller, bafouer comme Gil-Blas ; mais il prend vite et bien sa revanche. Au bout d'un an, il en sait plus long que ses maîtres, je veux dire ses maîtres en vie joyeuse : il est la terreur des philistins (bourgeois), des manichéens (créanciers) et des professeurs. De temps en temps son brave père reçoit des lettres comme la suivante :

Mes très chers Parents,

Je vous écris pour vous dire que j'ai besoin d'argent. Ayez la bonté de m'envoyer vingt à trente ducats. Logement, nourriture, linge, feu, lumière, tout est si cher ici, que je ne sais plus comment faire. Envoyez-moi donc trente ducats. Vous ne pouvez vous imaginer ce que coûtent les livres et les leçons des professeurs ! Mon Dieu ! si j'avais seulement mes trente ducats !

J'étudie chaque jour avec une ardeur incroyable. Je vous en prie, faites-moi remettre au plus vite ces trente ducats. Malgré la plus sévère économie, je dépense beaucoup pour mes souliers, mon linge, mes habits ;

pour le papier, l'encre, les plumes dont j'ai besoin. Envoyez-moi donc ces trente ducats. Je ferai, je vous assure, un bon emploi de cet argent... Je passe dix heures par jour à suivre les cours, et plusieurs heures encore à travailler seul. Mes professeurs sont très contents de moi, et m'engagent seulement à modérer mon zèle pour l'étude de la philosophie et de la théologie. A ce propos, n'oubliez pas les trente ducats.

Le bonhomme de père envoie les trente ducats si instamment demandés, mais ce n'est pas sans grommeler un peu.

Mon cher Fils,

J'ai reçu la lettre que tu m'as adressée. J'ai appris avec joie que tu te portais bien; mais je ne suis pas satisfait que tu demandes encore de l'argent. Il n'y a pas trois mois que tu as reçu cent cinquante thalers; je ne sais vraiment comment faire pour subvenir à tant de dépenses. Je suis heureux que tu étudies avec zèle et que tu te conduises bien; mais je regrette que tu demandes encore trente ducats. Il me semble, mon cher fils, que lorsqu'on vit avec économie à l'université, on n'a pas besoin de tant d'écus. Il est vrai qu'il faut que tu achètes des livres et que tu payes la rétribution de tes cours; mais pour de telles sommes, on peut acheter bien des livres, et assister à bien des cours.

Cependant arrive l'échéance des examens. Job est interrogé sur la théologie, et fait par son ignorance l'admiration universelle.

« Qu'est-ce qu'un *bischof* (évêque)? demande le docteur.

— C'est, répond Job avec assurance, un mélange agréable de vin, de sucre et de citron.

— Qu'est-ce que saint Augustin ?

— Je ne connais d'autre Augustin que l'huissier de l'université.

— Qu'est-ce qu'un ange?

— L'enseigne d'une excellente auberge.

— Qu'est-ce que la secte des manichéens ?

— Une très vilaine secte, qui vend l'argent bien cher. » (Manichéen, en langage d'étudiant, désigne l'usurier.)

Job est refusé; grande colère de son père. Il s'amende à la fin, étudie, se marie et fait souche d'honnête homme. C'est par où il fallait commencer.

CHAPITRE II

FRANCFORT-SUR-LE-MEIN

Déception. — Le vieux et le nouveau Francfort. — La rue des Juifs. — Maison Rothschild et Cie. — Le Dôme. — Le Rœmer. — La Bulle d'or. — Tableau d'une élection à l'Empire et d'un couronnement. — Gœthe enfant.

Francfort ! Quiconque a feuilleté les chroniques du moyen âge allemand, ou simplement les Mémoires de Gœthe, se représente à ce nom quelque sombre cité, aïeule vénérable de toutes les « bonnes villes impériales », aux murs crénelés, aux rues tortueuses, aux balcons ciselés, aux pignons aigus, aux mille boiseries ouvragées et fouillées comme un joujou de Nuremberg. Quittez cette illusion. Francfort avait tout cela jadis, et bien d'autres raretés ; mais

Francfort a, peu s'en faut, tout abattu, tout nivelé, tout reconstruit. Francfort a eu honte de ses guenilles, et les a changées contre une robe neuve. Plus de vieux logis fantasques, mais de riches hôtels ; plus de carrefours enfumés, mais des boulevards et des squares. A l'heure qu'il est, la cité des anciens Francs montre avec orgueil sa rue de Rivoli, son grand hôtel, sa Chaussée-d'Antin et même son pré Catelan. Mais adieu le cachet d'antiquité, la physionomie, le caractère. On avait une vieille pièce de monnaie usée, flétrie, mais curieuse ; vous nous donnez un louis d'or tout neuf et semblable à ses milliers de frères ; serviteur ! En vain nous dites-vous qu'il vaut plus ; le titre et la matière ne sont rien en pareil cas, et l'âge, la forme, la rareté comptent pour le tout. Exigence absurde, égoïsme de voyageur. Sans doute, le monde n'est pas un théâtre dont les villes sont le décor ; les sociétés humaines sont créées pour autre chose que pour orner d'un peu de pittoresque la scène de l'univers ; ce moyen âge tant pleuré étouffait sans pitié ses peuples dans des ruches trop étroites ; les vivants ont besoin d'air, de soleil et de lumière, comme la plus

humble fleur des champs ; et, pour toutes ces causes, le vieux monde, bâti sur un plan absurde, doit faire place au nouveau, plus logique, plus salubre, plus humain. C'est pourquoi le philosophe a raison de se réjouir ; mais le touriste, en se lamentant, n'a pas tort. Car avant un demi-siècle, si cela dure, le Parisien qui sera venu, en fumant son cigare, du perron de Tortoni à la cascade du bois de Boulogne aura du même coup accompli son tour d'Europe.

Passons donc vite dans le Francfort moderne. Qu'ont-ils à nous dire ces palais somptueux, où les banquiers et les marchands de la ville logent leur opulence princière ? On les connaît d'avance, et l'on serait tenté de croire qu'ils viennent tout faits de Paris, comme les rubans et les étoffes dont se parent ici les élégantes. Cherchons quelque chose de plus rare, entrons dans la rue des Juifs. Entre cette rue et ses voisines, il y a cinq cents ans et cinq cents lieues de distance. Je crois rêver, je me crois encore dans les boues du Ghetto de Prague. Je reconnais ces murs noirs de fumée, comme si l'incendie les avait calcinés; ces chancelantes masures aux nombreux étages, aux toits effilés et pointus



FRANCFORT-SUR-LE-MEIN

comme des pyramides ; ces fenêtres étroites ; ces vitres ternes, avares de lumière ; ces poutres en saillie, où les vers et les frimas ont fait office de sculpteurs ; ces guenilles qui achèvent de pourrir sur des cordes, et, dans des vases estropiés, ces pauvres fleurs qui ont peine à vivre et souffrent en ces lieux des mêmes maux que l'homme. Je revois, au milieu de la rue, ce ruisseau infect et fangeux près duquel joue, accroupie, une population grouillante d'enfants malsains et malpropres. Les boutiques, fermées partout ailleurs (car c'est dimanche), ici sont ouvertes. J'y vois un entassement d'objets sans nom, sans valeur et sans forme, desquels l'industrie des enfants de Jacob excelle à tirer de l'or. Tous les noms du calendrier juif s'étalent sur les murs. Autour de moi, j'entends Abraham saluer Aaron, et Sarah interpeller Rachel, tandis que le petit David se prend aux cheveux avec son cadet Samuel. Un gamin qui depuis une heure marche dans mon ombre, en quête d'un pourboire, et dont le nez busqué indique l'origine, me signale un logis plus décrépit que nos plus viles chaumières. C'est dans ce lieu, paraît-il, que sont nés les Rothschild. Ces mo-

narques de la finance ont eu peine, dit-on, à troquer leur cloaque pour une des plus belles habitations de Francfort, et leur mère a voulu y mourir.

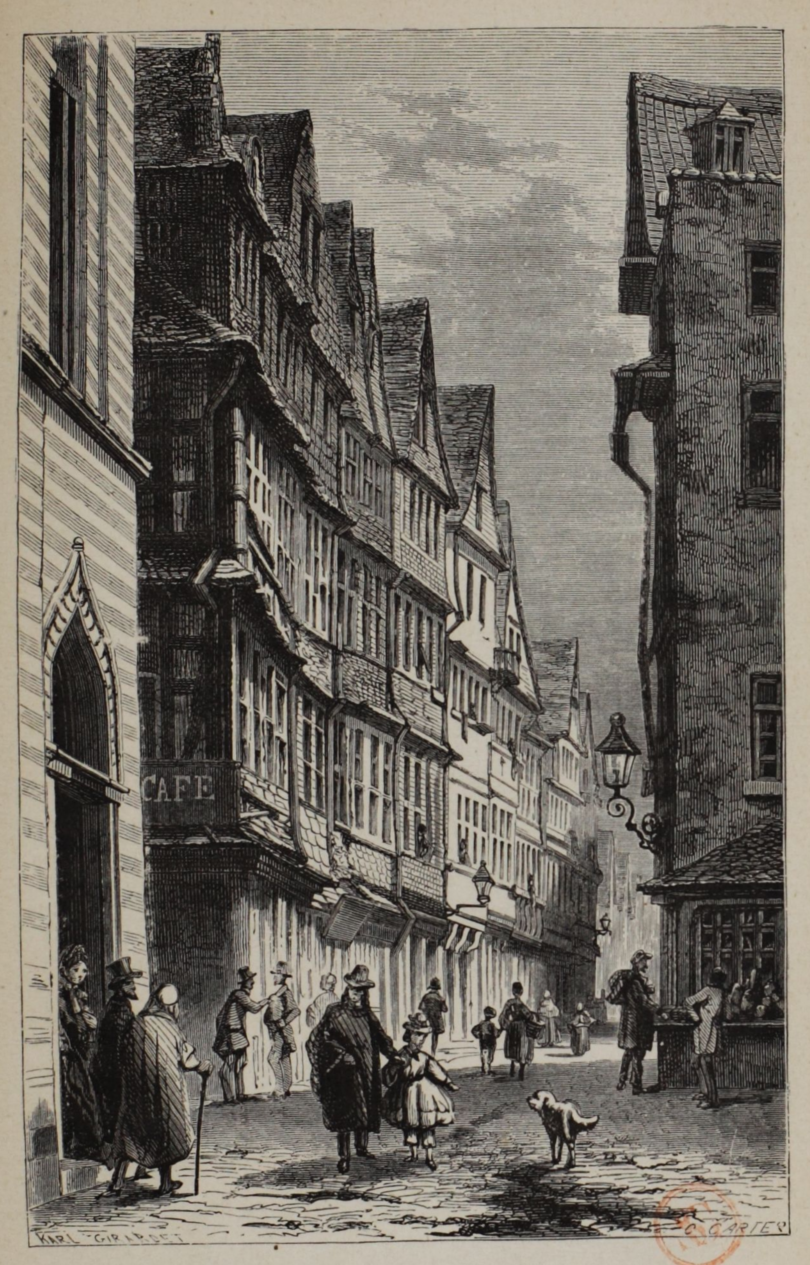
La rue des Juifs est sans contredit le plus curieux, le plus parlant débris de l'ancien Francfort; mais ce n'est plus qu'un tronçon du Ghetto, de cette cité dolente où, depuis le coucher jusqu'au lever du soleil, une loi cruelle tenait le Juif enfermé sous les verrous des chrétiens. Qu'on se hâte de l'aller voir; car chaque année le marteau des démolisseurs y fait de nouvelles brèches, et de cela comme du reste il n'y aura plus bientôt que le souvenir.

Si l'on va de la rue des Juifs au quai du Mein, on découvre un autre tableau du passé. Là sont encore debout de vieilles tours féodales aux murs carrés percés de meurtrières, aux flèches en faisceaux qui se découpent nettement sur le ciel. Un pont étroit et montueux joint les deux rives. Ses pierres en diraient long, si elles pouvaient parler; car elles datent de loin, et leur âge se compte par générations. Sur le bord se presse une flottille de chalands

et de péniches lourdement chargées, dont le vent tourmente la voile et fait grincer le mât. Quelques clochers d'église se haussent par-dessus les toits des maisons comme pour voir ce qui se passe. Le Dôme les domine du haut de ses lourds piliers, qui supportent une voûte arrondie en forme de calotte, dont la structure est des plus médiocres. Des ruelles étroites conduisent jusqu'au pied de l'édifice. Il faut quelque temps pour trouver la porte parmi les échoppes de revendeurs accroupies alentour. L'intérieur présente de belles ogives, des autels sculptés avec art, des peintures et des tombes antiques, dont les vieux caractères et les mornes statues ont quelque chose d'étrange. C'est là que Gœthe enfant aimait à rêver, et c'est en ces lieux que se forma dans son cœur le sentiment poétique du passé. Lui-même a conté ses extases et ses frémissements dans le caveau où fut enseveli ce Gonthier de Schwarzbourg, de tragique mémoire, qui fut élu Empereur par les bourgeois de Francfort contre Charles IV, et périt d'une mort sinistre sans avoir régné.

L'hôtel de ville excite aussi l'intérêt : c'est

un édifice gothique souvent remanié, restauré et reconstruit. On dit qu'il servait primitivement de bazar à des marchands lombards venus d'Italie pour les grandes foires de Francfort. De là le nom de Rœmer, qu'il porte encore. Sa façade a du caractère. Un vestibule du XVe siècle, puis un escalier avec une rampe de fer du XVIIe, conduisent au *Kaisersaal*, ou chambre impériale. C'est ici (ôtez votre chapeau) qu'on proclamait les empereurs d'Allemagne. Il est bon d'être prévenu ; car cette salle, aussi banale que n'importe quel salon municipal, porte le plus piteusement du monde ses magnifiques souvenirs. Les murs, fraîchement et bourgeoisement décorés, présentent une galerie d'empereurs enluminés dont quelques-uns seraient partout ailleurs d'amusantes caricatures. En pareil lieu, cette peinture d'enseigne offense et déconcerte. Vous figurez-vous l'effet d'un Charlemagne qui louche et d'un Charles-Quint menacé d'apoplexie? La même salle servait de lieu de réunion aux magistrats rendant la justice. Du temps de Gœthe on y lisait cette maxime pleine de sens : « Le dire de l'un n'est pas celui de l'autre ; il est juste



LA RUE DES JUIFS A FRANCFORT-SUR-LE-MEIN

d'entendre l'un et l'autre. » Voilà de bonne sagesse antique.

Dans le voisinage du Kaisersaal se trouve la chambre d'élection (*Wahlzimmer*). Des sièges rangés autour d'une table en maroquin jaune semblent attendre les électeurs du saint-empire ; leurs armes sculptées au mur marquent leur place. Mais une forte odeur de solitude et de moisissure remplit ce lieu. Le visiteur inattendu fait s'enfuir une légion de rats occupés sans vergogne à ronger les pieds de la table impériale. Un sourd murmure occupe l'oreille. C'est le bruit des vers qui râpent silencieusement le bois vermoulu des lambris et des meubles.

Une troisième salle aux murs épais de deux mètres garde dans son réduit, non pas un trésor, mais une relique, une relique politique, la fameuse *Bulle d'or,* rédigée par le jurisconsulte italien Barthole, promulguée partie à Francfort au mois de janvier 1356, partie à Metz le jour de Noël de la même année, « par Charles IV, empereur des Romains, toujours auguste, roi de Bohême, assisté de tous les princes électeurs du saint-empire, en présence du révérend père

en Dieu Théodore, évêque d'Albe, cardinal de la sainte Église romaine, et de Charles, fils aîné du roi de France, illustre duc de Normandie, et dauphin de Viennois. »

Cette pièce, dont l'apparition fut de son temps un immense événement, n'est après tout qu'un formulaire réglant, beaucoup moins au point de vue politique qu'au point de vue de l'étiquette et du cérémonial, les rapports réciproques des électeurs et du chef de l'Empire. Elle a suffi pourtant, dans ce siècle d'anarchie, à la gloire de son auteur et aux besoins de l'empire d'Allemagne. C'est en 1805 seulement qu'elle a disparu dans le naufrage de l'Autriche après Austerlitz. L'original se garde à Francfort avec un déploiement de précautions farouches qui fait sourire : qui veut du mal, bon Dieu! à cet innocent parchemin?

La Bulle d'or est écrite en latin, sur vingt feuillets environ, rattachés par des brins de soie jaune et noire, à l'extrémité desquels pend un sceau ou bulle d'or (de là son nom) un peu plus grande qu'un louis de France. D'un côté, l'empreinte représente l'Empereur sur son trône et ces mots pour légende :

CAROLVS QVARTVS,
DIVINA FAVENTE CLEMENTIA,
ROMANORVM IMPERATOR, SEMPER AVGVSTVS,
BOHEMIÆ REX.

De l'autre côté, on voit l'image assez confuse d'une ville sur la porte de laquelle sont écrits ces deux mots :

AVREA ROMA.

Pour légende, un vers dont l'auteur ne se piquait pas de poésie :

Roma, caput mundi, regit orbis frena rotundi.

ce qu'on peut traduire aussi platement :

Rome, tête du monde,
Dirige la machine ronde.

Le Dôme et le Rœmer contiennent toute la vie passée, toute l'histoire de Francfort. De cette histoire, le plus brillant et le plus curieux épisode est sans contredit celui des élections et des couronnements d'empereurs. C'est donc

avec beaucoup d'à-propos qu'on a suspendu dans les salles du Rœmer une série de vieilles estampes représentant cette solennité. Ces jours-là Francfort pouvait véritablement se croire la capitale de l'Allemagne. J'ai fait connaître au lecteur le lieu de la scène. Les chroniques et la Bulle d'or à la main, je vais sur ce théâtre faire paraître des acteurs et présenter en raccourci ce drame imposant qu'on appelait une élection à l'Empire et un couronnement.

Dans le mois qui suivait la vacance du trône impérial, l'archevêque de Mayence envoyait à ses coélecteurs, pour les appeler à Francfort, une lettre patente ainsi conçue :

A vous, illustre et magnifique prince, etc. etc... Notre coélecteur et très cher ami,

Nous vous intimons par ces présentes l'élection du roi des Romains qui pour cause raisonnable doit être faite incessamment, et vous appelons, selon le devoir de notre charge et la coutume, à ladite élection, afin que dans trois mois consécutifs à partir de tel jour, etc..., vous ayez à venir par vous-même ou par vos ambassadeurs ou procureurs, soit un ou plusieurs ayant charge ou mandement suffisant, au lieu dû, selon la forme des

lois sacrées sur ce faites, pour délibérer, traiter, convenir, avec les autres princes vos et nos coélecteurs, de l'élection d'un roi des Romains, qui, par la grâce de Dieu, sera après créé Empereur; et pour y demeurer jusqu'à la consommation de cette élection; et autrement faire et procéder comme il est exprimé dans les lois sacrées sur ce établies. A faute de quoi nous y procéderons finalement avec les autres princes vos et nos coélecteurs, suivant que l'ordonne l'autorité desdites lois, nonobstant votre absence ou celle des vôtres.

(Au chap. XVIII de la *Bulle d'or*.)

A défaut de lettres d'intimation, les électeurs étaient tenus de se rendre d'eux-mêmes à Francfort dans les trois mois qui suivaient la vacance.

Leur entrée, leur habitation, leur marche, étaient réglées par des lois précises, quoique souvent violées. Chacun d'eux ne pouvait avoir dans sa suite plus de deux cents chevaux et seulement cinquante cavaliers armés. La sûreté de leur personne était commise aux bourgeois de la ville, qu'un serment sur l'Évangile engageait à ce devoir sous peine d'être déchus de toutes grâces et privilèges. Les étrangers étaient tenus de quitter la ville avant l'entrée

des électeurs ; formalité tout à fait dérisoire, car les ambassadeurs des princes intéressés à l'élection en étaient quittes pour se loger dans la banlieue, et Francfort n'a jamais passé pour une de ces places fortes où ne pourrait entrer ce petit âne chargé d'or dont parlait le Macédonien.

Le lendemain de leur arrivée, le cortège des électeurs se transportait au Dôme, où se célébrait, au chant du *Veni creator,* la messe du Saint-Esprit. Puis ils prêtaient serment sur un exemplaire des Évangiles, ouvert à ces paroles de saint Jean : *In principio erat Verbum.* L'archevêque de Mayence, à qui revenait le premier rôle dans toute l'élection, prononçait à haute voix cette formule de serment :

Moi, archevêque de Mayence, archichancelier du saint-empire en Allemagne, et prince électeur, jure sur les saints Évangiles ici mis devant moi, par la foi avec laquelle je suis obligé à Dieu et au saint-empire romain, que, selon tout mon discernement et jugement, avec l'aide de Dieu, je veux élire un chef temporel au peuple chrétien, c'est-à-dire un roi des Romains futur Empereur, qui soit digne de l'être autant que par mon discernement et mon jugement je le pourrai connaître; et, sur

la même foi, je donnerai ma voix et mon suffrage dans ladite élection sans aucun pacte ni espérance d'intérêt, de récompense ou de promesse, ou d'aucune chose semblable, de quelque manière qu'elle puisse être appelée : ainsi Dieu m'aide et tous les saints.

Quand certains électeurs eurent embrassé la réforme, on substitua aux derniers mots ceux-ci : *Dieu me soit en aide et ses saints Évangiles*.

Tous ensemble prononçaient le serment, et un notaire impérial l'enregistrait.

Le travail de l'élection commençait alors. autour de la table de cuir, dans la salle du Rœmer. Aux termes des constitutions, l'élection devait être achevée dans les trois jours, sous peine, pour les électeurs, d'être mis au pain et à l'eau. Mais ce dernier article ne fut guère observé, et l'on vit une élection, celle de Léopold, durer, à peu de jours près, une année entière.

L'empereur était nommé à la majorité absolue de quatre voix, tant que le nombre des électeurs fut de sept. L'archevêque de Mayence y tenait la place de président avec voix pré-

pondérante. Témoin ces vers d'une chronique rimée :

> Ad proceres electio pertinet, in qua
> Præcipuam vocem præsul de more vetusto
> Maguntinus habet[1].

C'est lui qui recueillait les votes dans l'ordre suivant : 1° Trèves ; 2° Cologne ; 3° Bohême ; 4° Saxe; 5° Brandebourg; 6° Palatinat du Rhin; 7° Mayence.

L'élection terminée, une des fenêtres du Rœmer s'ouvrait, et l'archevêque de Mayence jetait à la foule le nom du nouvel Empereur. Puis on se rendait au Dôme, on faisait asseoir l'élu sur l'autel, on lui donnait lecture de l'acte électif, et, pour premier devoir, on lui faisait confirmer par serment les privilèges des électeurs. Pour ces derniers, c'était, sans aucun doute, l'affaire importante de l'élection, et le nouveau césar répétait le même serment à chaque prince en particulier[2].

1 « L'élection appartient aux princes. Un vieil usage donne le principal suffrage à l'électeur de Mayence. »

GUNTER LIGUNINUS.

2 Voyez plus loin, chapitre IV, le Kœnigsstuhl.

Bientôt après avaient lieu les fêtes du couronnement. Dans le principe, et d'après les textes de la Bulle d'or, c'est à Aix-la-Chapelle et près du tombeau de Charlemagne qu'on devait couronner l'Empereur. Mais, à partir du XVIe siècle, l'usage prévalut de le faire à Francfort. Ces fêtes étaient l'orgueil et le triomphe de la cité. Toute la chrétienté s'y faisait représenter par des princes et des ambassadeurs, avec assaut de luxe et de magnificence. Ce jour-là, toute la ville offrait un spectacle ; mais l'intérêt était surtout appelé sur le Rœmer et sur la place qui l'entoure. Là mille coutumes de l'âge féodal, scrupuleusement observées, même quand le sens en eut péri, excitaient la curiosité des uns, la cupidité des autres.

D'un côté s'élevait une fontaine jaillissante surmontée d'un aigle d'or à deux têtes, versant de ses deux becs du vin blanc et du vin rouge dans un double bassin doré. En face s'élevait un monceau d'avoine. D'un autre côté, une construction en planches servait de cuisine. Un seul mets y rôtissait, mais gigantesque : c'était le tronc fabuleux d'un bœuf tournant à une broche énorme devant un brasier homérique.

Des gardes placés tout autour avaient peine à contenir avec leurs hallebardes l'impatience et l'appétit de la foule.

Le cortège impérial sortait du Dôme pour rentrer au Rœmer. L'Empereur s'avançait à cheval au milieu des princes de l'Empire. L'archevêque de Trèves marchait seul en avant, comme le plus ancien électeur. Derrière lui venaient sur une seule ligne l'électeur de Brandebourg, portant le sceptre de Charlemagne ; le duc de Saxe, portant l'épée impériale ; le comte palatin, avec le globe du monde. Ensuite venait l'Empereur avec la couronne de Charlemagne, deux ou trois fois trop grande pour son front, et rembourrée comme un bourrelet d'enfant, burlesque coiffure, qui fit éclater de rire Marie-Thérèse au couronnement de son époux. A gauche de l'Empereur, l'archevêque de Cologne ; à droite, celui de Mayence. Enfin le roi de Bohême fermait le cortège.

L'Empereur descendait de cheval, et la porte du palais se refermait sur lui. Il apparaissait au balcon gothique du Rœmer pour saluer la foule. Aussitôt le duc de Saxe, comme maréchal

du palais, s'élançait à cheval, tenant d'une main un vase d'argent du poids de douze marcs, de l'autre une racloire. Il courait au tas d'avoine, y poussait son cheval à plein ventre, remplissait sa mesure, en faisait tomber le trop-plein au moyen de sa racloire, et rentrait : cela voulait dire que les écuries de l'Empereur étaient pourvues.

Alors venait le tour du comte palatin, comme écuyer tranchant. Il arrivait à cheval, un plat d'argent à la main du poids de douze marcs, courait vers la cuisine, coupait une tranche de bœuf, et revenait au palais : la table de l'Empereur était pourvue.

Le roi de Bohême, archiéchanson héréditaire, paraissait avec une coupe d'argent du poids de douze marcs, qu'il remplissait à la fontaine de la place : l'Empereur pouvait boire à volonté.

Le dernier personnage était (et pour cause) le plus attendu et le mieux reçu de la multitude. Deux vastes poches gonflées jusqu'au col pendaient aux côtés de la selle. « Vive monseigneur le trésorier impérial ! » s'écriaient les mille voix de la foule. Au même instant les sacs

s'ouvraient, et une pluie d'or et d'argent ruisselait sur la place, où des milliers de mains tendues essayaient de la recueillir. Plus d'un pouvait montrer le soir sur son front l'empreinte de la monnaie qu'il avait dans sa poche.

Le dernier écu distribué, l'Empereur disparaissait du balcon. C'était comme un signal. Les archers s'écartaient, le peuple se précipitait, le pillage de la place commençait. Le vin, l'avoine, l'aigle et le bassin doré appartenaient au public. C'était une confusion immense, une mêlée inouïe, un combat bouffon, quand il ne devenait pas tragique. Au lieu d'un sac d'avoine ou d'une outre de vin, celui-ci n'emportait plus qu'une toile vide et criblée de trous. Cet autre s'enfuyait avec une cruche pleine, et ne tenait, au bout de trois pas, qu'une anse brisée.

Mais le plus fort de la bataille était autour du bœuf rôti. C'était la pièce d'honneur. Deux corporations, en présence depuis la veille sur le champ de bataille, se le disputaient à armes peu courtoises. Les vainqueurs soupaient du fruit de leur victoire, et la dépouille de l'animal ornait la maison du plus brave.

Pendant ces scènes avait lieu, dans le Rœmer, le banquet impérial. Sur une table surélevée de deux mètres était l'Empereur; autour de lui, à sept tables différentes, les électeurs, « les sept étoiles de l'Empire, » comme dit Schiller, étaient groupés de la manière suivante :

EMPEREUR

MAYENCE. COLOGNE.

TRÈVES.

BOHÊME. SAXE.

PALATINAT. BRANDEBOURG.

Les trois archevêques bénissaient la table : le marquis de Brandebourg, archichambellan, s'approchait avec une aiguière et un bassin d'argent du poids de douze marcs, de l'eau et « une belle serviette » ; un genou en terre, il donnait à laver au roi des Romains.

Tous ces usages, prescrits et expliqués au chapitre XXVII de la Bulle d'or, s'observaient encore quatre siècles plus tard. Gœthe, qui assista dans son enfance au sacre de Joseph II comme roi des Romains, les raconte dans ses

Mémoires, et son récit s'éloigne à peine du cérémonial tracé par Charles IV. Rien ne l'étonna plus, déclare-t-il, que de voir des nobles et des princes, très fiers et très arrogants dans la vie commune, remplir ce jour-là l'office de marmitons et de porte-viandes dans les cuisines du Rœmer. Lui-même, ayant aperçu un ami de son père, officier dans la maison palatine, prit dans ses mains le plat d'argent qu'il portait, et se glissa, à la faveur de cet office, dans la salle du banquet. Quatre ou cinq électeurs, brouillés avec l'Empereur, manquaient à la fête. Leurs tables étaient néanmoins dressées, et tour à tour servies et desservies, comme pour des convives invisibles dans les festins des contes de fées.

Le nom de Gœthe est inséparable de Francfort. Le berceau du poète semble assez dépaysé au sein d'une ville qui cultive l'escompte plus que les muses. C'est dans cette ville pourtant, parmi ces comptoirs de banquiers et de marchands, que s'est éveillée, formée, développée une des plus riches imaginations d'artiste qui aient emprunté, pour s'exprimer, le langage des vers.

« Le 28 août 1749, au coup de midi, je vins au monde à Francfort-sur-le-Mein. La constellation était heureuse : le soleil était dans le signe de la Vierge, et à son point culminant pour ce jour-là. Jupiter et Vénus le regardaient amicalement, et Mercure sans hostilité; Saturne et Mars demeuraient indifférents. »

C'est sur ce ton enjoué que Gœthe annonce lui-même sa naissance dans ses Mémoires[1]. Il faut lire dans les pages suivantes toute l'histoire de son enfance et de sa première jeunesse jusqu'à l'âge d'homme. Je ne connais pas de récit plus intéressant, je n'en connais pas qui fasse entrer plus profondément dans le secret de son génie. Ce génie, on voit sous quelles influences il s'est formé, façonné, nourri. Quel amour de sa ville natale, et quel tableau animé du vieux Francfort! Quiconque aura lu les pages que j'indique peut se dispenser d'aller à Francfort; qu'il reste au coin de son feu, qu'il hante en esprit les lieux décrits avec verve et tendresse par le poète : cette ville détruite vaut mieux; elle est plus belle que celle qui subsiste sous le même nom.

1 Publiés sous le titre de *Poésie et Réalité*. Voir la belle traduction de M. J. Porchat. (Hachette, éditeur.)

La statue de Gœthe s'élève sur une promenade où on voudrait moins de poussière et plus d'ombrage; elle fait pendant au monument médiocre de Gutenberg, médiocre elle-même. Le poète y est représenté drapé à l'antique et couronné de lauriers. C'est une œuvre lourde, disgracieuse, sans dignité, sans éclat, quoique signée du nom illustre de Schwanthaler. Ce Gœthe en bronze ne rappelle guère celui dont notre David a modelé le masque puissant, et de qui sa propre mère s'écriait dans un élan d'orgueil maternel : « Il est beau comme un fils des dieux. »

Le sculpteur aurait pu concevoir autrement son sujet. Au lieu de l'apothéose du poète, mieux placée à Weimar, il aurait pu représenter l'adolescent rêveur qui s'est peint lui-même dans le premier livre des Mémoires. Voilà le Gœthe qui convient à Francfort, celui qui fit *Gœtz de Berlichingen, Werther,* les premières scènes de *Faust.* Otez-lui sa couronne, il ne l'a pas encore gagnée; mais rendez-lui la jeunesse, la beauté, et cet air d'aimer et d'être heureux qui est le don des natures richement douées comme la sienne. Rien de pareil dans la statue.

Par compensation, les bas-reliefs sont charmants, mais ce n'est pas encore de la manière la plus juste. On y voudrait voir, non pas un symbole des œuvres écrites pendant la maturité, mais plutôt des traits racontant l'enfance et l'adolescence. Gœthe assis sur la tombe de Gonthier de Schwarzbourg, évoquant ce sombre moyen âge dont il remplira plus tard son plus beau drame; Gœthe lisant Klopstock et déclamant avec transport, en compagnie de sa sœur, les beaux vers de la *Messiade*, ou bien encore feuilletant les estampes rapportées d'Italie par son père, ou captivant, enchantant par un récit qu'il invente les enfants de son âge, ne sont-ce pas là des sujets dignes de la statuaire? ne conviennent-ils pas particulièrement aux lieux où s'élève le monument du poète?

La maison où il est né a été conservée. Son grand-père, devançant la mode, l'avait, de son vivant, reconstruite dans le goût moderne. Une inscription la signale aux passants :

HIER WARD JOHANN WOLFGANG GŒTHE
AM 28 AUGUST 1749 GEBOREN[1].

[1] « Ici est né Jean Wolfgang Gœthe, le 28 août 1749. »

L'intérieur est un musée à la gloire de Gœthe. Malheureusement l'accès n'en est pas libre, et nous avons appris à nos dépens qu'il ne suffit pas pour le visiter d'être un fervent admirateur de Gœthe. Léger mécompte, en somme; quelques pages de Mémoires, lues à tête reposée, non loin du berceau du poète, offrent une ample compensation.

CHAPITRE III

MAYENCE ET LE RHIN

Tableau nocturne. — La citadelle et le tombeau de Drusus. — Mayence un jour de foire. — Gutenberg. — Le Dôme et les tombeaux des électeurs. — Le monument d'un vieux poète. — Le siège de Mayence en 1793.

Il était plus de minuit quand j'entrai à Mayence, venant de Francfort. La ville était profondément endormie; j'errai comme une ombre sur le quai désert. Le Rhin coulait à trois pas de moi sur la droite. Mais, sans le murmure qu'il fait entendre, je n'aurais pas même soupçonné sa présence. Le quai de Mayence est coupé dans toute sa longueur par une muraille haute et noire qui sépare les maisons du fleuve, et cela sous prétexte de fortifications. Notez qu'une batterie placée sur l'autre

rive aurait en un clin d'œil balayé ces murs de carton. Mais une routine, vieille comme la ville, les respecte : il en est de même dans beaucoup de villes arrosées par le Rhin.

Je coupai court à ma promenade nocturne en sonnant au premier hôtel venu. Les valets endormis se firent longtemps attendre. L'Allemand a le sommeil lourd ; il le doit à son repas du soir, trop copieusement arrosé de bière. Enfin un grand diable parut sur le seuil, une lanterne à la main, et me fit monter au quatrième étage, de quoi je murmurai ; j'avais tort. Les fenêtres de cet observatoire planaient sur le Rhin ; il n'y avait plus de murailles pour moi. La nuit était splendide : le ciel avait allumé toutes ses étoiles, et ces lampes mystérieuses, suspendues par millions dans l'éther, laissaient tomber sur l'eau de flottantes clartés. Des fanaux allumés sur les rives et sur les ponts projetaient des traînées lumineuses, et le fleuve, éclairé sur toute sa surface, glissait silencieusement entre ses bords noyés dans l'ombre.

Mon sommeil fut de courte durée ; je m'éveillai les yeux frappés d'une vive lueur qui perçait mes rideaux et embrasait mes vitres ;

c'était le soleil levant qui venait dans toute sa gloire visiter ma chambrette. Par delà le Rhin, derrière un rideau de peupliers, son disque s'élevait et se balançait lentement dans l'air. Peu à peu sa clarté s'accrut, ses feux s'avivèrent, les rayons de son foyer fondirent les brumes amoncelées sur le fleuve : on eût dit un voile qui s'écartait. Le fleuve apparut, tout ruisselant de la lumière du jour, déployant aux regards son immense cours et ses rives admirablement dessinées. « O Rhin, notre père ! » s'écriait jadis Beethoven devant un semblable spectacle.

Cependant la ville ne tarda pas à s'éveiller, lentement et à regret, comme toute cité populeuse et affairée, pour qui la journée précédente a été rude et le sommeil trop court en proportion des travaux. Deux pyroscaphes amarrés à la rive se mirent à chauffer leur chaudière avec un bruit infernal. Puis les portes s'ouvrirent, et les campagnards arrivèrent poussant leur âne ou leur bidet chargé de provisions. Survint un groupe de musiciens ambulants. Ils étaient huit à dix robustes gaillards qui soufflaient avec rage dans des trombones enroués. J'eus l'im-

prudence de leur jeter quelques kreutzers, et je crus que leur reconnaissance me rendrait sourd.

Je m'habillai au son de cette aubade. Je descendais l'escalier, quand je heurtai un garçon : c'était un certain Fritz, plus éveillé que la plupart de ses confrères. M. Fritz entreprit de me persuader que je ne pouvais sortir à Mayence sinon muni d'un déjeuner. Peut-être eût-il perdu son temps, s'il ne se fût avisé, en manière de péroraison, d'aller querir dans l'office une tranche de jambon, jambon de Mayence, s'il en fut, et des plus fins. Je me rendis à l'argument, et n'en eus pas regret.

Les villes allemandes ont cela de bon qu'en fait de produits friands elles tiennent exactement les promesses de leur titre. La bière de Bavière n'est pas un vain mot ; le vin du Rhin est un nectar ; et le plus chétif cabaret de Mayence sert à ses hôtes affamés des tranches du mets indigène qu'envierait la table d'un roi.

Ces détails, et l'importance qu'ils semblent occuper dans mon estime, feront sourire plus d'un lecteur. Ces lecteurs auront tort. C'est le

charme de la vie de voyage que l'esprit et le corps y trouvent, chacun de leur côté, pâture. Jamais ces deux frères ennemis ne se montrent si bons camarades que dans cette existence errante et décousue. Après que l'esprit a joui d'un bel édifice ou d'un beau site, permis au corps de jouir d'un bon repas. C'est justice. Qui n'a pas senti un secret plaisir de passer de l'un à l'autre, n'est pas fait pour courir le monde. « O chair ! » disait Descartes. « O idée ! » disait Gassendi, chacun en haussant les épaules de pitié. Le voyageur rapproche les deux termes, quoique opposés, dans la même formule. Il prend volontiers pour modèle cet illustre président de Brosses, le prince des touristes, qui passe sans vergogne de la description d'une galerie de peinture au menu de son dîner. Et de grâce, que faisait « le divin Ulysse », notre patron à tous? Homère le montre-t-il moins sensible aux mets de la table royale d'Alcinoüs qu'à l'excellente musique de ce prince?

Et Victor Hugo donc? est-ce qu'il se fait faute de descendre à la cuisine et de nous conter le fort et le faible des auberges rhénanes? La table est souvent mise dans son livre, et sa verve

se donne carrière en même temps que son estomac. Son appétit est toujours de bonne humeur, et je ne connais pas de convive mieux disposé [1].

Retournons à Mayence.

Vue à vol d'oiseau, Mayence figure un arc de

[1] Deux citations entre cent :

« Cependant la faim m'était venue. Il n'y avait pour toute auberge qu'une taverne à bière, et pour tout dîner qu'un gigot fort dur, dont un étudiant, lequel fumait sa pipe à la porte, essaya de me détourner en me disant qu'un Anglais affamé, arrivé une heure avant moi, n'avait pu l'entamer et s'y était rebuté. Je n'ai pas répondu fièrement, comme le maréchal de Créqui devant la forteresse génoise de Gavi : « Ce que Barbe- « rousse n'a pu prendre, Barbegrise le prendra, » mais j'ai mangé le gigot. » (*Le Rhin,* lettre xx[e].)

« Le soir, après avoir fait une de ces magnifiques courses qui ouvrent jusque dans leurs derniers cœcums les cavernes profondes de l'estomac, on rentre à Saint-Goar, et l'on trouve au bout d'une longue table, ornée de distance en distance de fumeurs silencieux, un de ces excellents et honnêtes soupers allemands où les perdreaux sont plus gros que les poulets. Là on se répare à merveille, surtout si l'on sait se plier, comme le voyageur Ulysse, aux mœurs des nations, et si l'on a le bon esprit de ne pas prendre en scandale certaines rencontres bizarres qui ont lieu quelquefois dans le même plat, par exemple, d'un canard rôti avec une marmelade de pommes, ou d'une hure de sanglier avec un pot de confitures. »

(*Le Rhin,* lettre xvii[e].)

cercle parfaitement dessiné, dont la courbe est formée par les fortifications et dont le fleuve est la corde. Chaque extrémité de la ligne fortifiée vient s'appuyer au fleuve, qui lui prête son formidable fossé. Un pont de bateaux et un pont de fer lient les deux rives. Mais une redoutable citadelle, fièrement attachée en amont au flanc de la ville, commande le passage et se tient prête à foudroyer l'assaillant. Sa gigantesque étoile fait front de quatre côtés, et ses quatre bastions, hérissés d'artillerie, portent ces noms héroïques ou sinistres : *Drusus*, *Germanicus*, *Tacite* et *Alarme*. Ce dernier, à demi engagé dans le faubourg de la ville, a la mine qui convient à son nom. C'est une farouche sentinelle qui de loin ou de près dit : Qui vive ! au passant.

La même enceinte renferme un monceau de pierres écroulées qu'une tradition assez constante désigne sous le nom de *Tombeau de Drusus*. C'est là que le gendre d'Auguste, que le fondateur de Mayence vint mourir de cette mort mystérieuse et funeste qui semble appartenir à la légende plus qu'à l'histoire. Vainqueur, il avait chassé devant lui les hordes germaines,

et, du Rhin, pénétré avec ses aigles jusqu'à l'Elbe. Les forêts de ce fleuve tombaient sous les haches romaines, et des chemins s'ouvraient aux légions à travers les chênes sacrés de Teutatès. Tout à coup une femme, une prêtresse, sortie des profondeurs de ses bois, les cheveux épars, l'œil ardent, amère et furieuse en son langage, s'élance à la bride de son cheval, le détourne avec une sauvage violence, et prononce contre le général de longues imprécations. Drusus revint à pas lents vers son camp, l'esprit frappé et le cœur ému d'un invincible effroi. Peu de jours après, une chute de cheval l'ayant gravement blessé, il fut rapporté mourant à Mayence, où il expira dans les murs du fort bâti par lui.

Comme toutes les villes populeuses que leur situation érige en ville militaire, Mayence étouffe dans ses murs. Ses rues sont étroites, autant que tortueuses et boueuses; ses maisons, hautes, sont dépourvues de beauté et de caractère. Une population nombreuse et affairée s'y coudoie. C'est justement l'époque de la foire. Les boutiquiers ont nettoyé leurs vitres, endossé leurs meilleurs habits, étalé leurs plus sé-

duisantes marchandises. Où le luxe va-t-il se nicher ? J'ai vu se balancer à un crochet des morues sèches dont chaque face était dorée ! J'ai vu, sur une place, un palais du siècle dernier, avec un blason, des devises et une pompeuse façade, servir de magasin à un débitant d'épiceries ! Auspice deo, dit une devise encore lisible sur la muraille. Admirable enseigne, s'il n'en est du maître comme de tant d'autres, chez qui l'acheteur se fait dépouiller sous les auspices de *la bonne foi.*

Un bruit de fanfares m'appelle sur une place. C'est la place Gutenberg. J'y retrouve mes musiciens ambulants, qui traînent sur leurs talons tous les gamins de la ville. Un air de valse qu'ils exécutent met aux fenêtres une moitié des servantes du voisinage. L'autre moitié accourt, sans plus de façon, le balai à la main. Les soins du ménage sont suspendus pour tout le temps qu'il plaira à l'orchestre. On dit que le ranz des vaches entendu dans le lointain fait déserter le drapeau au Suisse enrôlé comme soldat. Il n'y a pas de cuisinière allemande qui ne déserte deux ou trois fois le jour ses fourneaux pour courir après la ritournelle d'une

valse que jouent dans un carrefour trois Orphées en guenilles.

Aux joueurs de trombone succède un baladin, homme important et populaire, si j'en juge à l'accueil qu'il reçoit. Son théâtre est bientôt dressé : une pancarte au bout d'une perche fichée en terre, voilà tout l'appareil. La pancarte présente une série de scènes grossièrement enluminées, avec cette annonce en lettres plus que majuscules :

Venez voir, petits et grands,

LA VIE ET LA MORT

DU CÉLÈBRE CHEF DE BRIGANDS

CARLO

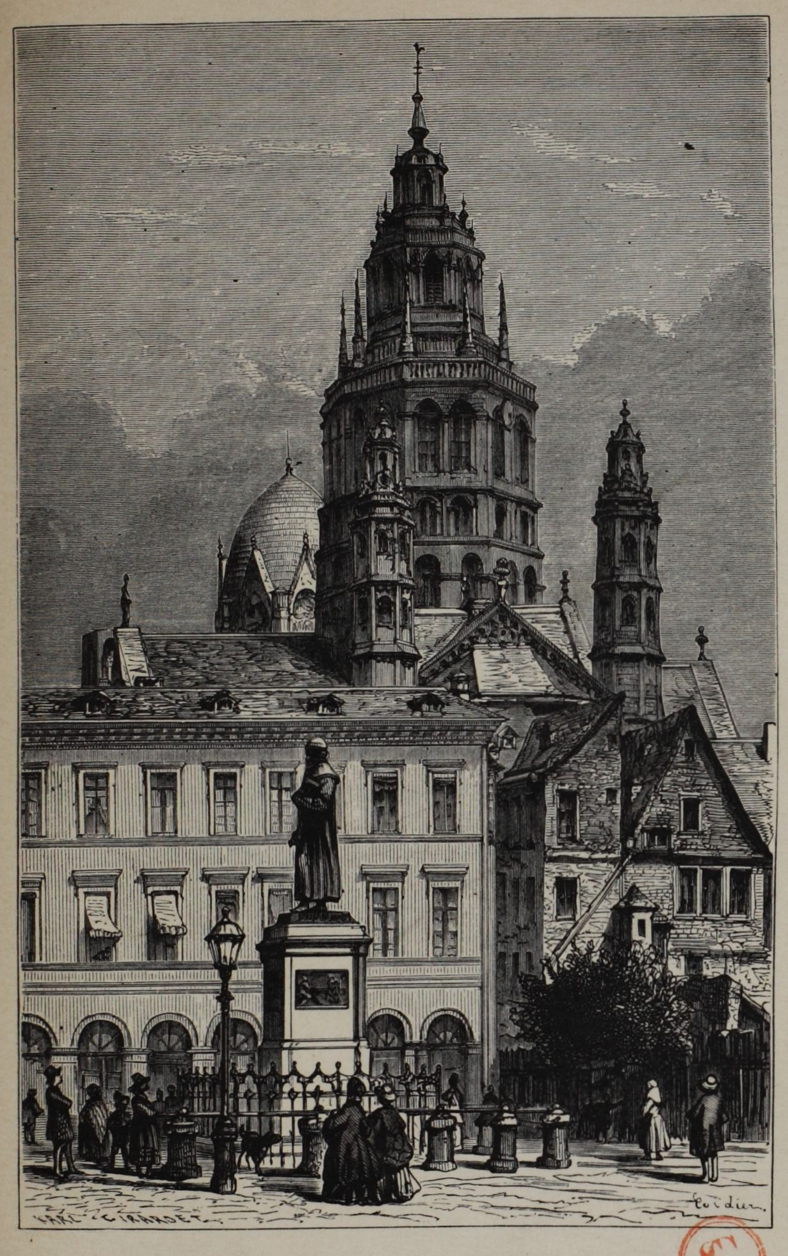
MEURTRIER DE CINQUANTE PERSONNES.

Les cinquante victimes sont là, sans qu'il en manque une seule, pourfendues et sanglantes, sous le couteau du féroce Carlo. Ce dernier apparaît à la fin, entre deux gendarmes, accompagné d'un prêtre qui le confesse et le convertit. C'est le dernier tableau, qui forme la moralité du drame. Pour prix de sa conversion,

Carlo se voit épargner l'ennui d'être pendu... en peinture.

Le baladin, homme flegmatique, sans même quitter le fragment de pipe qui pend à sa bouche, promène lentement sa baguette sur chaque compartiment de la pancarte, et bredouille quelques mots d'explication. C'est là toute l'action, tout le dialogue. Un acolyte, déplorablement enroué, entonne et nasille une complainte : c'est le chœur. Un gobelet d'étain circule dans le public et reçoit les gros sous : c'est le bureau de recette. On ne se figure pas le succès de ces exhibitions et l'importance de ces montreurs d'images. Il n'y a que des Allemands pour s'amuser de si peu. Et quelles recettes ! Il n'y a que des Allemands pour payer de si bon cœur leur plaisir. A Paris, que de saillies, de gaieté, d'invention, sont nécessaires à l'*impresario* populaire pour retenir devant son théâtre en plein vent un public dédaigneux, sceptique ou blasé ! La quête en met les trois quarts en déroute, et la sébile fait le tour d'une place dégarnie. A Mayence, je vis chaque spectateur payer avec la régularité d'un abonné.

La place Gutenberg, transformée ce jour-là en théâtre et en marché, doit son nom à la statue que la ville de Mayence fit élever par Thorwaldsen à l'illustre inventeur de l'imprimerie. L'œuvre manque de pensée et de caractère. Jamais ce gros garçon à l'air jovial et satisfait, ce bourgeois bonhomme en robe de chambre et en bonnet fourré n'eût inventé l'imprimerie. Il rappelle la statue de Descartes qui est à Tours : jamais ce Tourangeau de marbre n'a prononcé la fameuse parole gravée sur son piédestal : *Je pense, donc je suis!* Les bas-reliefs ne valent guère mieux que la statue. Thorwaldsen n'y envisage son sujet que par le côté vulgaire et matériel. Une presse en mouvement, des compositeurs au travail, des feuilles étendues sous le rouleau générateur; il s'agit bien de cela, vraiment. Allez à Strasbourg, gens de Mayence; vous y verrez le vrai Gutenberg, ressuscité par le génie de David d'Angers, et les bas-reliefs de sa statue vous raconteront ce que vous laissent ignorer ceux-ci : l'histoire morale de l'imprimerie, sa puissance, sa mission civilisatrice dans le monde.



LE DOME ET LA STATUE DE GUTENBERG A MAYENCE

A Mayence, une inscription en vers latins prétend suppléer au silence de la statue :

Artem quæ Græcos latuit latuitque Latinos,
Germani solers extudit ingenium.
Nunc quidquid veteres sapiunt sapiuntque recentes,
Non sibi, sed populis omnibus id sapiunt.

« Cet art inconnu des Grecs et des Romains, le génie inventif d'un Allemand l'a découvert. Aujourd'hui tout ce que savent les anciens, tout ce que savent les modernes n'est plus leur propriété ; c'est la propriété du monde entier. »

« Vos inscriptions sont trop longues, disait lord Byron, et elles sont inutiles : les noms suffisent. » Il avait raison. Surtout craignons les inscriptions en vers ; elles sont toujours ou plates ou ampoulées. Nos édiles devraient effacer sans pitié toutes celles qui font tenir à nos statues, à nos colonnes, à nos fontaines, le langage adulateur et fade des monuments tumulaires. Il leur faudrait, pour trouver grâce, ou une pointe de malice, comme dans ces mots gravés sur une fontaine publique à Francfort :

DIEU BÉNISSE NOTRE BOISSON !

LE VIN POUR MOI,
L'EAU POUR VOUS [1].

Ou bien un air d'antiquité et de naïveté, comme dans ces vers inscrits sur la façade de quelques vieux logis français :

Saint Pierre, saint Simon,
Gardez notre maison;
S'il y vient un pauvre,
Baillez-li l'aumône;
S'il y vient un pèlerin,
Baillez-li de notre vin;
Mais s'il y vient un larron,
Baillez-li du lourd bâton.

Mayence a une cathédrale, qui est son plus beau monument. Extérieurement, rien de plus bizarre. Pas de façade ; une porte basse, percée dans le flanc de l'édifice, sert d'entrée principale. Mais les battants de cette porte sont vieux de huit siècles, et sur leurs panneaux

1 Gesegnet soll der Trank
Uns sein.
Das Wasser Euch
Und mir der Wein.

de bronze sont encore lisibles les caractères de la charte octroyée par l'évêque Adalbert Ier aux bourgeois de Mayence, et gravée par son ordre à cette place.

Deux dômes, de proportions et de styles différents, couronnent l'édifice. On dirait, pour la forme et les ornements, deux tiares papales : l'une plus ancienne, par conséquent plus sévère et plus nue dans sa structure, plus imposante aussi ; l'autre plus riche, plus pompeuse, plaisant davantage au regard.

L'intérieur présente trois nefs romanes, dont la principale est remarquable par la hardiesse des arcs suspendus à une grande hauteur. Mais les fenêtres sont rares, étroites, placées trop haut. Le jour manque et tombe mal. C'est le vice capital de l'architecture romane. L'abondance et la diffusion de la lumière est, au contraire, le triomphe du gothique. Partout où il le peut, l'architecte gothique perce les murailles, et au lieu de moellons étale au soleil ses admirables verrières. Enfin le dôme de Mayence présente cette disposition, qui n'est pas très rare, d'un double chœur se faisant face à chaque extrémité du grand vaisseau,

et de deux absides qui semblent soudées l'une à l'autre.

C'était ici l'église cathédrale et le lieu de sépulture des archevêques-électeurs de Mayence, princes du saint-empire romain, etc. De là lui vient sa principale richesse, chaque électeur s'y étant fait ensevelir avec magnificence. Les chanoines et les prêtres ayant suivi leur exemple, le temple est devenu un vaste cimetière, une nécropole aux rangs pressés. Un peuple de statues, une collection d'urnes funèbres, de colonnes de marbre, de monuments fastueux, ont envahi les piliers des nefs, les chapelles, les murs, les caveaux. Ils sont de tous les temps et de tous les styles. Un connaisseur ferait là tout un cours d'histoire des arts à leurs différentes époques. L'art naïf du moyen âge a modelé de maigres figures sur des corps ascétiques enveloppés dans de raides draperies. La Renaissance s'est donné carrière en de fantasques imaginations, tordant, fouillant, contournant sous mille formes les images de la mythologie et celles du christianisme, mariées ensemble par un gracieux mensonge. Le XVIIe et le XVIIIe siècle inaugurent le genre

théâtral, et coiffent de la perruque de Louis XIV des guerriers vêtus de la tunique, de la cuirasse et du glaive romains.

Un tombeau nous présente l'évêque-électeur agenouillé, de grandeur naturelle, au pied d'un calvaire. L'archiprêtre Bernard de Gablentz a voulu qu'on le plaçât, en grand costume, au milieu de toute sa famille; en tout, douze personnages, hommes et femmes, avec les fraises empesées et le reste du costume du temps de la Ligue. Un troisième est censé voir, dans une pieuse extase, le ciel s'ouvrir à lui; et le sculpteur, pour rendre ce rêve sensible, a figuré Dieu le Père en costume de pape, qui lui envoie, du haut d'un nuage, une grande bénédiction.

La plupart des tombeaux sont chargés de blasons. Un seul en supporte dix-sept, qui attestent l'illustre origine et la brillante parenté du mort. Et puis, ce sont de fastueuses, verbeuses et creuses inscriptions attestant, jusque dans le néant, cette incurable vanité de l'homme. En veut-on un échantillon? Je copie et je traduis :

Albert, par la miséricorde divine et l'auto-

rité de la sainte Église romaine, prêtre de Saint-Pierre-ès-Liens, cardinal légat, archichancelier du saint-empire romain dans la province de Germanie, prince électeur, duc d'Alberstadt, marquis de Brandebourg, duc de Stettin, de Poméranie, de Slavie, burgrave de Nuremberg, etc. etc... Prince accompli et doué de toutes les vertus, etc...

Le reste est à l'avenant.

Une lame de marbre blanc, enchâssée dans le mur, est tout ce qui reste du tombeau élevé par Charlemagne à Fastrada, sa femme. L'inscription, en caractères byzantins, donne aux tombes voisines une leçon de simplicité et de modestie :

FASTRADANA PIA CAROLI

CONJUX VOCITATA, CHRISTO DILECTA JACET

HOC SUB MARMORE

ANNO SEPTINGENTESIMO NONAGESIMO QUARTO

Théodulf, évêque d'Orléans, fut chargé par Charlemagne de l'oraison funèbre de la défunte. Il l'a fait en six vers latins, dont voici la traduction :

« Ici repose la dépouille illustre de la reine Fastrade, que la froide mort a tranchée dans sa fleur. Fille de noble race et épouse ici-bas d'un roi puissant, le Ciel vient de l'appeler encore à un plus glorieux hyménée. La meilleure partie de son âme nous reste : c'est le roi Charles, à qui le Dieu clément accorde de longs jours[1] !... »

Un cloître attenant à la cathédrale est un second cimetière servant à recueillir les morts qui n'ont pas leur place dans le premier. Ici chaque dalle est une tombe ; chaque tombe porte, gravée en creux, l'image d'un prêtre à demi effacée par les pieds des passants, et c'est grand'pitié, si l'on songe que beaucoup ont une valeur artistique, presque toutes une valeur historique. La cour du cloître est jonchée de marbres et de statues, couchées, penchées, brisées, souillées par l'herbe et les ronces. Des ménagères, amies du bedeau, y font sécher leur lessive, et suspendent leurs guenilles à des reliques vénérables par plus de neuf cents ans d'antiquité.

Un poète a son monument parmi ces ancêtres du clergé de Mayence. Il s'appelait Henri de Meissen, et vivait au XIVe siècle. Il était en

[1] *Epitaphium Fastradæ reginæ,* ap. D. Bouquet, V, p. 146. — Traduit par Vétault (*Charlemagne,* p. 329).

même temps chanoine et Minnesænger, ou chantre d'amour. Mais ses chants, consacrés aux femmes, et surtout à la Vierge Marie, étaient d'une pureté sans tache. Son siècle lui donna le beau surnom de *Frauenlob,* ce qui veut dire *louangeur des femmes.* Une antique miniature le représente chantant sur un violon les louanges d'une dame en couronne d'or, figurée dans ses armoiries. Un chœur de musiciens demeurent attentifs et muets autour de lui. Deux pages étendent un tapis sous ses pieds[1].

Il servit d'arbitre dans un grand débat qu passionna longtemps les poètes d'outre-Rhin. Des deux mots allemands qui désignent la femme, *Weib* et *Frau,* il s'agissait de savoir lequel était le plus noble, le plus digne d'usage. Frauenlob prononça en faveur de *Frau* pour deux raisons : l'une, d'étymologie : *Frau,* dit-il, est tout près de *Freude,* qui veut dire *joie;* l'autre, d'archéologie et de sentiment : le premier homme qui parla allemand fut Mennor, fils d'Adam. S'étant marié, il fit rougir de plaisir sa jeune fiancée en l'appelant *Frau*[2]. Comment résister à cet argument?

1 Manuscrit dit de *Manesse,* n° 4232, fonds allemand. (Bibliothèque nationale.)

2 Oct. d'Assailly, *les Chevaliers poètes.*

Frauenlob mourut en 1317, et sa mort fut reçue dans Mayence comme un deuil public. Toutes les cloches de la ville sonnèrent ses funérailles. Les femmes de toute condition se réunirent pour escorter son cercueil. Huit des plus belles et des plus nobles le soutinrent sur leurs épaules. Des groupes de jeunes filles et d'enfants le précédaient, semant sur sa route des fleurs de lis et de roses. Le clergé tout entier le reçut sur le seuil du Dôme, honneur qu'on rendait aux seuls princes. L'archevêque bénit lui-même le sépulcre, et quand la dépouille y fut déposée, les dames l'inondèrent de parfums et d'essences. Puis elles chantèrent un des hymnes du poète à la Vierge Marie, celui-ci peut-être, qui est suave comme son objet :

Marie, la verdure de la plus fraîche prairie paraîtrait pâle, foulée par tes pieds éblouissants. Je m'incline devant ton ombre, je la suis et je l'adore. Tu es la fleur d'élection. Le Seigneur t'a honorée d'un regard, et soudain tu as tressailli comme le lis sous la rosée...

Dame Marie, vous qui sauvez, daignez vous attendrir en contemplant notre pauvre âme. Quand pourrons-nous vous voir, tenant votre beau fils sur vos genoux, serrant dans vos bras le Soleil des soleils [1]?...

[1] Oct. d'Assailly, *les Chevaliers poètes*.

Le monument de Frauenlob, brisé par des maçons maladroits au siècle dernier, a presque entièrement disparu. Les débris qu'on a pu recueillir ont été encadrés dans une pierre du cloître, où on les peut voir. Le principal est un fragment de la face du poète. En 1843, les dames de Mayence se cotisèrent pour élever un cénotaphe en son honneur. Il est dans le même cloître.

M. Schwanthaler, choisi pour l'exécution, n'a rien sculpté de plus pur ni de plus parfait. Il a représenté une femme, en habits du XIV[e] siècle, venant déposer une couronne sur un tombeau. C'est simple et c'est charmant; la noblesse de l'ensemble et la grâce infinie des détails rendraient notre Pradier jaloux. Le marbre le plus pur prête sa blancheur à cet admirable ouvrage. La dédicace porte ces mots :

AU PIEUX CHANTRE DE LA SAINTE VIERGE,
DE L'HONNEUR ET DE LA PIÉTÉ DES FEMMES,
MAITRE HENRI FRAUENLOB,
MAYENCE RECONNAISSANTE.

L'artiste a signé plus bas :

SCHWANTHALER FECIT
In honorem templi antiqui.

On sait que, Mayence étant tombé en 1793 au pouvoir des armées françaises, les Autrichiens et les Prussiens s'unirent pour le reprendre. De là un siège mémorable qui occupe une belle place dans les annales militaires de notre révolution.

Les Français n'avaient que vingt mille hommes contre les soixante mille de leurs ennemis; mais c'étaient les plus intrépides soldats de la république, commandés par deux braves, Dubayet et Kléber.

Le bombardement commença le 27 juin, et continua pendant les jours et les nuits suivants. C'était, dit un témoin oculaire, un étrange spectacle. Le ciel resplendissait d'étoiles; les bombes semblaient rivaliser avec elles [1]. Quelques jours auparavant, les Français avaient dû chasser de leurs murs les femmes, les enfants, les vieillards, les malades. Mais l'ennemi, usant de représailles, les repoussa vers la ville, et l'on vit pendant quelques heures ces infortunés errer avec désespoir entre les canons des Prussiens et ceux des Français.

Ces derniers avaient de tristes raisons d'en venir à ces extrémités. Étroitement bloqués

[1] Gœthe, *Siège de Mayence*.

depuis le commencement du siège, ils souffraient de la plus cruelle famine. La ration du soldat fut diminuée du quart, puis de moitié, puis il dut pourvoir lui-même à sa subsistance. Ils allaient, dans l'intervalle des factions, pêcher sur les bords du Rhin les animaux morts que le fleuve entraînait. La nuit, de grands filets tendus retenaient au passage ces tristes épaves. Le fourrage étant épuisé, on tua les chevaux pour en manger la chair. Il y en eut un marché dans la ville; elle se vendit jusqu'à quatre et cinq francs la livre. Une chasse assidue fut faite à tous les animaux domestiques. Les caves, les greniers, les gouttières furent dépeuplés de leurs habitants. Il faut avoir connu un de ces vétérans et avoir entendu ses récits pour se faire l'idée de ces scènes terribles et burlesques. Un jour Kléber invita son état-major à venir manger sa part d'un chat, accosté de douze souris, sur un fond d'avoine bouillie.

Les tortures de la faim n'étaient pas les plus rudes. Privés de toutes communications avec la France, nos soldats ignoraient ce qui s'y passait. Les Prussiens imaginèrent d'imprimer de faux *Moniteurs,* qu'ils jetèrent par-dessus les murs de la place : on y annonçait la chute

de la Convention, l'abolition de la république, le rétablissement de la royauté.

Cependant la garnison ne parlait pas de se rendre. Ces fiers soldats s'étaient juré entre eux de s'ensevelir vivants sous les murs de Mayence. Quand Kléber et Dubayet, cédant à la nécessité, eurent signé les honorables conditions de la retraite, ils eurent plus de peine à les faire accepter de leurs troupes qu'ils n'en avaient eu à les obtenir des Prussiens. Il était stipulé pourtant que l'armée se retirerait avec les honneurs de la guerre, mousquets sur l'épaule, enseignes déployées. Gœthe, qui assista à ce défilé, en a laissé une narration animée :

Des cavaliers prussiens ouvraient la marche, la garnison française suivait. Une colonne de Marseillais, petits, noirs, bariolés, déguenillés, s'avançait à petits pas. Ensuite venaient les troupes régulières, sérieuses et mécontentes, mais nullement abattues ni humiliées. L'apparition la plus frappante fut celle des chasseurs à cheval. Ils s'étaient avancés jusqu'à nous dans un complet silence : tout à coup leur musique fit entendre la Marseillaise. Ce *Te Deum* révolutionnaire a quelque chose de triste et de menaçant, même lorsqu'il est vivement exécuté. L'effet fut saisissant et terrible, et le coup d'œil imposant, quand les cavaliers, qui étaient tous de grande taille, maigres et d'un certain âge, et dont la mine s'accordait avec ces accents, passèrent devant

nous. Une troupe particulière attira l'attention : c'était celle des commissaires. Merlin de Thionville, en habit de hussard, remarquable par sa longue barbe et son regard sauvage, avait auprès de lui un autre personnage habillé comme lui. Le peuple voulait se jeter sur lui. Merlin s'arrêta, fit valoir sa dignité de représentant du peuple français, la vengeance qui suivrait toute insulte. Il conseilla la modération ; « car ce n'est pas la dernière fois, dit-il, que vous me voyez ici. » La foule demeura interdite, pas un ne bougea [1]. »

[1] Gœthe, *Siège de Mayence*.

CHAPITRE IV

LE RHIN DE MAYENCE A COBLENTZ

Le Rheingau. — Le Johannisberg. — Le vin du Rhin. — Chansons à boire. — Tableaux du passé. — La tour des Souris. — L'échelle du Diable. — Baccharach. — Oberwesel et son bourgmestre. — Lorely, la fée des eaux. — Ballade. — Histoire d'une Ondine. — Le Chat et la Souris. — Le Kœnigsstuhl. — Le Stolzenfels. — Arrivée à Coblentz.

La navigation du Rhin, ouverte dès avant Manheim aux bateaux du commerce, ne commence, pour le touriste, qu'au pont de Mayence et s'arrête à celui de Cologne. Le chemin de fer a dépossédé le fleuve dans toute la partie supérieure et inférieure de son cours. On ne visite plus, et l'on fait bien, que la région intermédiaire. Quinze à vingt bateaux spacieux et de bonne apparence, appartenant à deux compagnies opulentes, sillonnent le Rhin dans tous les sens, et transportent chaque année

plus d'un million de voyageurs[1]. Si l'on songe que presque tout ce mouvement s'opère pendant la durée du semestre d'été, c'est un chiffre de cent cinquante mille personnes au moins qu'il faut compter pour un mois. Cela fait, on l'imagine sans peine, une énorme et gênante cohue. C'est le côté fâcheux du voyage. Pour jouir de la nature et des arts, pour se souvenir et pour rêver, il faut un recueillement, une possession de soi-même qu'exclut inévitablement la présence d'une trop grande multitude. La vraie manière de visiter le Rhin est celle des étudiants allemands. Ils vont, le bâton à la main, le sac au dos, pratiquant à petites journées les sentiers de la rive. Paraît-il un chariot chargé d'herbes pour le marché, ou bien une barque que dirige au fil de l'eau un marinier complaisant, ils y montent, et de là goûtent en paix la douceur du ciel, la beauté des rives, l'infinie variété des couleurs et des formes. Que de fois ai-je envié leur libre allure, et soupiré de ne pouvoir les suivre!

Les bateaux du Rhin me faisaient songer à ceux du Danube; mais j'assignais aux premiers un rang bien inférieur. On ne s'y trouve pas

[1] Le chiffre officiel pour 1861 était de 1,195,236.

assez dépaysé; la société en est trop uniforme. Le Parisien y retrouve Paris, l'Anglais Londres. Point de nouveauté piquante, rien d'imprévu, ni dans le costume, ni dans les mœurs, ni presque dans le langage.

Ajoutez qu'on est pressé par une foule envahissante. Il faût y disputer sa part d'espace et de lumière. C'est une lutte à outrance contre les fâcheux, les importuns, les badauds, les bavards, sans compter l'insupportable troupeau des dévorants. Ces derniers transforment en réfectoire tout le pont du bateau; leur voyage est une longue ripaille. L'ancre à peine levée, vite une table, une nappe sale, des verres, beaucoup de verres, et, dans une vaisselle équivoque, un entassement d'objets sans nom, mais non pas sans odeur. En vain change-t-on dix fois de place : de la poupe à la proue, ce n'est plus qu'une vaste cuisine. Le chef des marmitons est visiblement le personnage important de l'équipage. Il existe un pays dans les contes de fées où l'on navigue dans des nacelles de biscuit sur des fleuves de sauce : qui croirait que le vieux Rhin m'en a fait souvenir? J'étais venu pour entendre la chanson de Lorely, la fée des eaux, et j'entends celle d'un tourne-broche!

A peine Mayence a-t-il caché dans le lointain ses dômes, d'un rose étincelant, comme ceux d'une ville orientale, que le fleuve entre dans la fertile contrée du Rheingau. On appelle ainsi une région, moitié plaines et moitié montagnes, abritée des vents du nord et de l'est derrière les masses épaisses du Taunus et du Niederwald, tandis qu'elle présente au midi ses coteaux que le Rhin contourne. C'est le verger de l'Allemagne. Nous verrons des lieux plus poétiques; nous n'en verrons pas de plus prospères, de plus florissants. Les villages se succèdent à de courts intervalles; leur site, leur structure, l'éclat de leurs façades blanchies à la chaux, tout en eux est réjouissant. La plupart s'avancent jusqu'au bord de l'eau, dont un mince sentier les sépare. En hiver, l'inondation chasse l'habitant de sa demeure. Mais ici, comme sur notre Loire, l'inondation est un mal périodique qui n'étonne personne. On s'arrange pour vivre en paix avec cet hôte incommode; et, plutôt que de s'éloigner du fleuve paternel, on se résigne à lui céder une fois par an sa chambre et son lit. Dans les soixante premières années de ce siècle, on ne compte pas moins de trente-trois débordements, quel-

ques-uns terribles[1]. Des églises plus ou moins antiques, de forme agréable, modestes comme il sied à des clochers de village, se présentent au centre du hameau. Alentour se presse, sans beaucoup d'ordre, un groupe de maisonnettes tapissées de vignes, couvertes en briques, avec des cordons de granit bleu aux portes et aux fenêtres.

Rarement une auberge manque à l'appel en ce pays sillonné de voyageurs, et rarement sur son enseigne manquent l'*Ancre d'or* ou le *Cygne* traditionnels. L'aubergiste, épanoui sur le seuil, se montre, doucement ému, au bruit de la cloche qui signale notre passage ; il suppute en espérance le gain de la journée. Tout le village accourt au même signal, ayant même intérêt. L'étranger qui met pied à terre n'est-il pas un oiseau de passage dont chacun se promet une plume? Enfin les marmots de l'endroit se jettent dans les barques amarrées sur le bord, afin de danser avec elles dans le remous du bateau.

Ces barques forment une flottille respectable,

[1] C'est dans la chronique d'Éginhard, à la date de 815, que l'on trouve la première trace historique des débordements du Rhin. Napoléon avait créé des *magistrats du Rhin*, spécialement chargés de prévenir le retour de ces fléaux.

qui est la *marine* des bords du Rhin. De petits chantiers de construction en montrent d'autres qui sont inachevées. De grands filets sèchent au soleil sur les pierres. La pêche nourrit ici de nombreuses familles. C'est une tâche lucrative quand le pêcheur prend dans sa nasse quelqu'une de ces carpes si prisées des gourmets, ou quelque saumon qui s'est aventuré plus loin que ses confrères.

Un autre genre de pêche est celle de l'or. Le Rhin en roule une très faible quantité, que ramassent à grand'peine quelques malheureux orpailleurs. On dit qu'on les voit, aux eaux basses, fouiller les bancs de sable laissés à découvert par le fleuve : labeur ingrat et piteuse ressource, s'il est vrai que pour réunir une masse d'or du poids d'un kilogramme il ne faut pas remuer moins de sept millions de kilogrammes de sable. On a calculé que ce travail de pionnier, exercé par une personne active pendant une année, rapportait de cent à cent vingt-cinq francs. L'or ainsi recueilli sert à frapper une monnaie, naturellement assez rare, et qu'on nomme ducats du Rhin.

Mais la vraie, l'immense richesse du Rheingau, après l'exploitation du voyageur, est celle de la vigne. Un vieux poète raconte que, deux

seigneurs se disputant un trésor, le roi, pour les accorder, fit jeter toute la masse d'or dans le Rhin. C'est cet or qui, filtrant dans les veines de la terre, colore, dit-il, le jus des vignes qui bordent le fleuve. N'en déplaise au vieux conteur, je croirais plutôt que tout l'or du pays vient de ses vendanges. Il n'y a pas dans tout le pays rhénan de région plus propice au raisin. Aussi cette culture a-t-elle tout envahi. Des pointes de rochers, des pentes et des précipices où c'est un travail de se tenir debout, ont été fouillés, bêchés, fertilisés. A défaut de sol végétal, on a émietté, pulvérisé la roche friable. Les ceps étendent à perte de vue leurs lignes régulières, et tous les contours de la montagne en sont hérissés. De cette nappe de verdure se détachent, par intervalles, de grandes villas à l'italienne, aux toits plats, aux murs carrés, ou bien des castels néo-gothiques, avec des tourelles garnies de créneaux. Ce sont les maisons de plaisance des riches négociants en vins de Mayence ou de Francfort, construites en pleins vignobles, dans le propre élément de leur richesse. Des banderoles bariolées aux couleurs nationales flottent au sommet, et signalent, comme dans un palais princier, la présence du maître. Point ou

presque pas de jardins alentour. Le terrain est trop rare, le produit trop précieux, pour laisser l'agréable usurper la place de l'utile. Un chêne, un mélèze, ne donnent que de l'ombre : ici, à l'automne, chaque pied de vigne se couvre de pièces d'or. Au pied de la terrasse se balance une nacelle élégamment pavoisée. Avoir pignon sur le Rheingau et nacelle sur le Rhin, sont les deux termes de la félicité humaine dans ce pays.

De tous les vignobles que nous côtoyons, le Johannisberg est le plus fameux. Chapeau bas devant le roi des vins du Rhin. Chacun lui doit un hommage. Pourquoi faut-il se contenter d'un hommage platonique! Trois doigts de vin de Johannisberg versés à ce moment ne nuiraient pas au paysage. La colline qui le produit s'élève à cent vingt mètres au-dessus du Rhin. Elle est revêtue des pieds à la tête d'un superbe manteau de vignes, qui se nuance, aux approches des vendanges, des plus riches couleurs de l'automne. Heureux princes de Metternich, à qui ce domaine appartient! Il n'embrasse guère plus de soixante-dix arpents, produisant de vingt-cinq à trente tonnes. Mais le revenu annuel est de cent mille francs. La charge d'archiéchanson impérial existe encore

pour les maîtres du Johannisberg, s'il est vrai qu'en faisant ce cadeau à son ministre, en 1815, l'empereur d'Autriche se soit réservé un dixième de la récolte. Le reste est disputé à prix d'or par les gourmets couronnés ou millionnaires. On parle encore d'un tonneau acheté au prix de dix-huit mille florins par les souverains coalisés de Prusse, de Russie et d'Angleterre.

Les premières vignes plantées sur le Johannisberg datent du XI[e] siècle, et l'honneur en revient à l'archevêque de Mayence, Ruthard. Elles furent tout de suite en réputation. Un monastère s'élevait alors à la place où se voit le lourd et déplaisant castel des Metternich. Les moines commis à la garde de la récolte passaient pour en apprécier suffisamment le mérite. Le moyen âge exerce sa malice à leurs dépens. Un fabliau les représente pendant une visite de l'évêque. « Des bouteilles et des verres, dit l'évêque; goûtons le vin de cette année. Mais d'abord une pieuse oraison; vos bréviaires, mes frères. » Les moines fouillent vainement sous leurs robes; pas un seul bréviaire. « Buvons, néanmoins, reprend l'indulgent prélat; nous prierons de mémoire. Un tire-bouchon! Qu'on m'apporte un tire-bouchon pour ouvrir cette fiole! » Aussitôt dix, vingt, cinquante tire-

bouchons se présentent à l'appel. Ils étaient plus nombreux que les bouteilles.

Sur tous les bords du Rhin les vendanges sont le signal de fêtes rustiques. On promène la première grappe sur un char, escorté de vignerons en goguette. Au Johannisberg, la vendange a lieu quinze jours plus tard que partout ailleurs. On attend que les grappes commencent à pourrir pour les porter au pressoir. L'usage était jadis de ne vendanger que sur un ordre écrit et signé de la main du maître. Une année, celui-ci perdit la mémoire, et laissa passer l'automne sans expédier l'ordre nécessaire. Novembre venu, il visita ses vignes. Le raisin y pendait encore intact. On le cueille à la hâte, on le jette dans la cuve. Le vin se trouva surpasser celui des années précédentes. On érigea en pratique cette découverte du hasard.

L'Anglais Forster, qui me prête tous ces détails, homme compétent dans la matière, dont il paraît posséder mieux que la théorie, exige du vin du Rhin les quatre qualités suivantes :

1° Qu'il soit clair;

2° Qu'il ait un goût agréable;

3° Qu'il fasse entendre, en tombant dans le verre, un petit murmure;

4° Qu'il forme une mousse légère.

Voilà du raffinement. Pour mon compte, je tiendrai quitte du « petit murmure » et de la « mousse légère », si j'ai le « goût agréable » et la « couleur claire ». Ce dernier point n'est pas indifférent. C'est un des attraits de ce nectar, de resplendir en topazes ou en rubis limpides dans le verre. La vue en est réjouie, et cette allégresse prépare celle du cœur.

C'est l'opinion des Allemands, dont il est la liqueur préférée. Ils ont pour leur vin national un amour où il entre autant de poésie que de sensualité. Ils le fêtent par des chansons d'un ton vraiment élevé, et bien au-dessus de nos couplets bachiques. L'Allemand traite volontiers toute chose avec gravité. Ses chansons à boire sont sérieuses, autant que les nôtres sont goguenardes, et pour peu de chose on voit le verre trembler dans la main du chanteur. Mais s'il s'agit du fleuve national et du jus de ses vignes, tout buveur devient poète, toute chanson se fait hymne.

Couronnez de fleurs le gobelet rempli jusqu'aux bords, et qu'on le vide avec gaieté. Est-il, amis buveurs, est-il au monde un pareil vin?...

Aux bords du Rhin, aux bords du Rhin! C'est là que mûrissent nos vignes! Béni soit le Rhin! c'est sur ses

rives qu'elles se dorent et nous versent cette liqueur sacrée [1].

En quittant le Rheingau, le Rhin pénètre dans une contrée plus sévère.

De Bingen jusqu'à Coblentz, le lit du fleuve est profondément encaissé dans les montagnes. A droite le Taunus, à gauche le Hundsrück se rapprochent et tendent à se rejoindre. Quelque horrible déchirement a dû se faire, aux temps antédiluviens, dans les entrailles de ces énormes masses. Le Rhin occupe le fond d'un précipice : des murailles de rocher se dressent à pic sur chaque rive; une aride végétation de sapins et de ronces couvre ses bords, et leur sombre verdure communique à ses eaux la couleur du bronze. Çà et là quelque avide et hardi vigneron a défriché le sol ingrat, et des vignes y tordent leurs troncs nerveux. La roche vive, blessée par le pic du mineur, rongée par l'eau, mordue par la bise et les frimas, déchiquetée de mille manières, offre des veines sanglantes ou bleuâtres. Le jour et la nuit se rencontrent sans se mêler dans les cavités de leurs flancs. Ici un gouffre d'ombre, là une surface inondée de lumière.

1 Mathias Claudius. — Voir aussi Schenkendorf, *Chanson des fleuves allemands*.

La pointe d'un écueil à fleur d'eau arrache au fleuve des murmures de colère et des cascades d'écume. Ailleurs il s'épand à flots calmes et s'endort dans un vaste bassin, clos et arrondi comme un lac. Nulle issue apparente : comment est-il entré? comment va-t-il sortir? Les montagnes semblent soudées par la base; on dirait qu'elles ont refermé leurs gigantesques écluses. Illusion pleine de charme et de mélancolie. Mettez de la neige sur ces hauteurs, vous croirez être retourné avec le fleuve vers la Suisse, son berceau, et voguer sur les grands lacs des régions alpestres.

Tel est le Rhin dans sa sauvage et morne beauté. Plus de villages, plus d'habitations humaines, plus de cultures. Le silence et la solitude prêtent à ce tableau leur accablante grandeur. L'effet s'en fait sentir à la pensée. Le spectateur, remontant en arrière et supprimant les siècles, évoque facilement l'image du monde primitif, et devine à travers les âges les destinées successives du fleuve.

C'est d'abord l'époque antéhumaine. L'industrie de l'homme ou les convulsions de la nature n'ont pas encore brisé les blocs qui ferment la route des eaux; le fleuve s'y heurte comme un torrent et s'y brise en cataractes

mugissantes. Des forêts, vierges comme le sol qui les nourrit, projettent dans l'eau leurs puissantes racines. La terre vomit la lave par tous les cratères du Taunus. Les sommets des montagnes flambloient comme des fournaises, et le bitume et le soufre, roulant sur les pentes, viennent s'éteindre en fumant dans le fleuve. Des animaux de forme étrange et de proportions démesurées se montrent par troupeaux et s'abreuvent sur ses rives.

L'homme paraît. D'où vient-il ? Quelle route a-t-il suivie pour venir d'Orient aux rives du Rhin ? On l'ignore. Quoi qu'il en soit, sa stature est haute, ses cheveux roux, son teint coloré, ses yeux bleus. Cette nature qui l'environne le frappe de vénération. Il l'adore, il la fait Dieu. Il choisit un arbre pour objet de son culte; c'est le plus robuste de la forêt, le chêne, être sacré et mystérieux, qu'adorent les peuples répandus des bords du Rhin aux bords de l'Océan armoricain. Le druide rassemble sous son ombre la tribu dont il est le chef. La prêtresse coupe le gui mystique. Au tronc de l'arbre les guerriers suspendent leur armure, les jeunes filles leur collier. Le chant des bardes remplit la profondeur des bois; puis des rites barbares s'accomplissent.

Sur des rocs façonnés en coupes gigantesques, sur des autels taillés et dressés comme les bornes d'un champ de géants, les victimes humaines montent en chantant elles-mêmes leur trépas. Le sang coule et rougit la face de l'eau.

Mais voici que s'avance d'une autre extrémité du monde une armée de soldats. Sur leurs enseignes une aigle étend ses ailes, et dans leur camp on voit, sur des autels, l'image d'une louve allaitant deux jumeaux. Leur chef est grand et chauve ; il se nomme César ; leur patrie s'appelle Rome. Les Germains sont vaincus, et le Rhin avec eux ; le pied des légions lui écrase la tête ; un pont enchaîne son cours. Mais presque aussitôt Rome lui ouvre son Panthéon, et l'image chevelue, barbue, du vieux Rhin est placée entre celles du Tibre et de l'Éridan.

Cependant l'heure du Christ approche, le règne de l'Évangile va venir. Des signes mystérieux l'annoncent à ces contrées barbares, et la nature en fait naître le pressentiment. On dit qu'alors des voix coururent sur le fleuve en prononçant des mots inconnus ; qu'un druide, le bras levé sur la victime, jeta le couteau en s'écriant : « Jésus ! ayez pitié de moi ! » C'était

le jour où le sang d'un Dieu coulait en Palestine. Il allait bientôt sanctifier cette terre trempée d'un sang moins pur. Rome, vaincue par les barbares, mais devenue chrétienne ; Rome, qui n'a plus de légions pour conquérir, mais qui a des apôtres pour convertir ; Rome envoie ses prêtres aux quatre coins du monde. Les dieux farouches de la Germanie reculent dans les forêts des Saxons et des Borusses. Deux grands hommes, Charlemagne et saint Boniface, y pénètrent pour se mesurer avec eux : lutte pénible et lentement terminée. Il y a des régions où la nature enracine plus profondément la superstition dans le cœur des peuples. Les bords du Rhin sont de ce nombre, soit que la forme étrange des lieux nourrisse ce penchant, soit que de longs siècles d'ignorance rendent plus difficile et plus précaire la conquête de la vérité. Tout chrétien qu'il est, et quoique cent églises reflètent leurs clochers dans ses eaux, le Rhin engendre encore mille fables païennes, mille fantômes dont il est le royaume et le berceau. Sylphes, follets, elfes, gnomes, nixes, ondines naissent par milliers sur ses bords, hantent ses rochers, glissent sur ses eaux, habitent ses cavernes, disputent l'empire au prêtre qui les combat. Le diable se met de la partie ; le diable,

qui assiège obstinément l'imagination des peuples du moyen âge, défraye à lui seul une bonne moitié de l'histoire légendaire du Rhin. Ici, pas d'ermitage dont il ne vienne taquiner l'ermite, pas de monastère auquel il ne joue de méchants tours, pas de cathédrale qu'il ne condamne à demeurer éternellement inachevée. Nous verrons en leur lieu des traits de sa malice.

En même temps que la vie religieuse, la vie féodale s'emparait de ces contrées et les marquait à son empreinte. C'est pour obéir aux mœurs farouches de ce temps que s'élevèrent ces innombrables *burgs,* ou forteresses, qui, de Bingen à Cologne, forment sur le Rhin une ceinture de tours et de créneaux. Chaque cime, chaque rocher, chaque gorge de montagne eut son maître. Retranchés derrière des murs de six pieds d'épaisseur, séparés du commerce des hommes par des herses, des ponts-levis, des précipices, ces soudards ne quittaient leur nid de faucon que pour fondre sur une proie ou s'attaquer les uns les autres. Ce fut une ère de violence inouïe. Nulle part le moyen âge ne suscita plus de discordes, de meurtres et de rapines. Nulle part aussi l'image de ces temps ne s'est conservée plus vivante et plus farouche. Ces donjons, ces plates-formes, ces murs bala-

frés et mitraillés, qui ont si vaillamment porté le poids du temps sur le roc qui leur sert d'assise, tout cela, c'est le passé, c'est la féodalité, c'est l'histoire. On dirait un théâtre resté debout avec le décor presque intact du drame qui s'y jouait naguère. Mais où sont les acteurs? où est le mouvement, le bruit, l'accent de la parole humaine? Tout vit dans le passé, tout est mort dans le présent. Chaque burg, demi-ruiné, demande qu'on lui applique ce joli poème de Gœthe :

Là-haut sur cette montagne s'élève un vieux château, où, derrière portes et poternes, veillaient jadis chevaliers et palefroi.

Poternes et portes sont brûlées, et partout règne le silence; aux vieilles murailles ruinées je grimpe comme je veux.

Là près, était une cave pleine d'excellent vin; aujourd'hui la joyeuse sommelière avec des cruches n'y descend plus.

On ne la voit plus dans la salle distribuer aux convives les coupes à la ronde. On ne la voit plus remplir, pour la cène, le flacon du capucin.

Elle ne verse plus dans le corridor un coup de vin à l'écuyer altéré, et, pour la faveur de passage, ne reçoit plus au passage un merci.

Car toutes les poutres et les toitures sont dès long-

temps consumées. Escaliers, corridors, chapelle, en décombres, en ruines sont changés [1].

N'importe! un charme infini accompagne le voyageur dans ces lieux. Il n'est pas besoin d'être Allemand pour en sentir la tristesse, la beauté, la mélancolique grandeur; mais on conçoit facilement l'amour passionné que suscitent dans un cœur germanique ces rives du pays natal. On conçoit que l'Allemand s'y attache avec une énergique tendresse en les voyant si belles; en les peuplant, par la pensée, des ombres de ses aïeux, des monuments de son histoire; en y retrouvant tous les sites, tous les souvenirs, tous les fantômes dont la poésie l'entretient, tout enfant, dans son berceau. Toute l'Allemagne est venue rêver, chanter, pleurer sur ces bords. Tout ce qu'elle a enfanté de poètes et d'artistes sont venus s'abreuver à ces eaux, source profonde de l'orgueil et du génie national.

« O Rhin! disait un minnesænger, tes montagnes élancent leurs cimes jusqu'au ciel, de concert avec les aspirations du cœur. »

« Oh! viens, disait à Gœthe Bettina, son amie, viens revoir une fois encore ce jardin de ta patrie, ces lieux si beaux, qu'ils remplacent

[1] Gœthe, *le Château sur la montagne.*

pour l'étranger son pays natal ; cette contrée où la nature se montre si gracieuse et si grande. Vois comme elle redonne la vie aux ruines, comme elle revêt le désert d'une charmante végétation qui monte et redescend le long des murs sombres ! Comme elle y plante bien l'églantier et le merisier sur les vieilles tours où ils semblent sourire ! »

Et un troisième : « Salut à toi, large fleuve, vert et doré tour à tour ; salut à vous, châteaux et villages, villes et dômes ; salut à vous, moissons vermeilles dans les vallées fécondes ; collines dont les pampres étincellent au soleil ; forêts, ravines, rochers revêtus de mousse ! Où que je sois, où que j'aille, mon cœur est au Rhin[1]. »

Et moi aussi je t'aime, quoique né loin de tes rives, ô vieux fleuve ! je t'aime pour le mystère qui m'a tout jeune attiré vers toi ; je t'aime pour le sang de nos pères tant de fois mêlé à tes eaux ; je t'aime pour avoir été français pendant quelques heures de ta longue existence, pour l'espérance cachée dans mon cœur que tu le redeviendras un jour !

. . . .

1 Wolfgang Muller, *Lied du Rhin*.

Un peu au-dessous de Bingen, sur un rocher à fleur d'eau, se dresse une tour encore farouche dans ses ruines : c'est la *tour des Souris* (Mæusethurm). Voici ce qu'en dit la chronique. L'évêque Hatto, maître et seigneur de Mayence, était un homme aussi cupide qu'endurci. Possesseur de presque tout le blé de la contrée, il en abusa cruellement dans une disette pour affamer le peuple et remplir ses coffres. Ce bon peuple se lassa : trois à quatre cents paysans armés de faux, réunis à ceux de la ville, cernèrent le palais épiscopal. Hatto lâcha ses archers, qui dissipèrent à coups de pique « cette canaille ». Un bon nombre, serré de près, se réfugia dans une grange et s'y barricada. Les soldats firent le guet tout le jour, et, la nuit étant venue, abrégèrent leur faction en mettant le feu au bâtiment. Ce fut une horrible destruction : pas un seul n'échappa. L'évêque prit en riant la chose : « Ne me doit-on pas des actions de grâces ? s'écria-t-il : j'ai délivré la contrée des souris qui dévoraient tout son blé. » Le dieu bizarre qui, dans le monde des légendes, préside au bien et au mal, fut plus irrité de cette parole que de l'acte barbare qu'elle commentait. Il frappa l'évêque d'un fléau : une nuée de souris, vraie plaie d'Égypte, s'abattit sur son palais.

Elles sortaient du sol, des charpentes, des murailles. Chaque trou, chaque fente, chaque jointure les vomissaient par légions. Hatto s'enfuit et courut s'enfermer dans cette tour bâtie à fleur d'eau sur le Rhin ; mais le fléau vengeur l'y poursuivit, et, malgré les murailles, les portes de fer et les grilles, on trouva son cadavre affreusement dévoré.

En descendant le fleuve jusqu'au village de Lorch, on aperçoit une roche escarpée qui figure grossièrement les degrés d'une échelle. Un château écroulé couronne la cime. On nomme ce lieu l'*Échelle du diable,* à cause d'une histoire où le diable est mêlé.

Une nuit, comme il faisait un grand orage, tout dormait dans le château du sire de Lorch, si bien que le guetteur niché dans sa tourelle fit comme tout le monde, et s'endormit au bruit du vent. Le son du cor le réveilla ; c'était celui d'un passant, arrêté devant les fossés.

« Holà ! qui êtes-vous ?

— Un pauvre nain bien fatigué.

— D'où venez-vous ?

— De Mayence.

— Que faites-vous ?

— Je sers monseigneur l'électeur.

— Que voulez-vous ?

— Un gîte pour la nuit.

— Il est trop tard.

— Comment serait-il trop tard ? le jour entre à peine dans sa deuxième heure. »

En effet, comme si elle eût été d'accord avec l'étranger, l'horloge du château sonna dans le même instant deux heures. Cette repartie légèrement sophistique embarrassa le guetteur : il réveilla son sergent, qui réveilla son capitaine, qui réveilla son seigneur. Ce dernier achevait de cuver le vin dont il avait bu si largement la veille, qu'il s'était endormi entre deux flambeaux à demi consumés ; sa tête avait roulé sur son ventre, et son ventre sous la table. « Qu'on le pende ! » s'écria-t-il au premier mot des archers. Mieux informé, il s'adoucit : « Au diable le mendiant ! qu'on le chasse à coups de pique.

— Grand merci ! répondit une voix perçante à travers la muraille. Seigneur de Lorch, grand merci ! » Au même instant, un bruit de vitres brisées, un cri déchirant, rompirent le silence de la nuit ; une lueur passa, rapide comme l'éclair, et ce fut tout.

Le lendemain, l'ivrogne étant tout à fait réveillé, un majordome vint lui dire en tremblant qu'un grand désordre régnait dans la chambre

de sa fille, et qu'on n'avait pu retrouver la jeune comtesse. Aussitôt tout le monde est en mouvement ; mais le premier qui mit le pied hors du château revint en courant annoncer que la jeune fille était de l'autre côté du Rhin, retenue sur la pointe d'un rocher par des chaînes de fer. Le nain, ou plutôt le diable (car qui peut refuser de voir ici le doigt du diable), avait ainsi châtié le maître inhospitalier du château.

Le rocher était à pic, et, de plus, enchanté. Nul moyen d'y grimper. Les câbles rompaient comme du chaume. Les crampons retournaient leur pointe de fer. L'imprudent qui osait saisir, pour s'aider, les touffes de genêts plantés alentour, retombait en hurlant de douleur : l'arbuste maudit avait brûlé la chair de ses doigts jusqu'à l'os. Un ermite, s'étant avancé pour chasser le démon, fut renversé la face contre terre par un vent violent. Bref, tout échoua.

La captive serait morte de faim et de misère, si l'amour n'eût veillé sur elle. Un page de la suite de son père ne quittait pas le pied de la roche. De ses flèches il perçait les oiseaux carnassiers qui volaient autour d'elle, flairant déjà leur proie. Les mêmes flèches servirent à lui faire passer quelques faibles aliments. Le septième jour, à genoux sur une pierre toute lavée

de ses larmes, il priait avec ferveur pour la délivrance de sa bien-aimée : songeant à l'origine du mal, il venait de faire serment dans son cœur de ne jamais fermer sa porte au suppliant. Au même moment, il entend un léger bruit, lève la tête et voit, avec quelle surprise ! la jeune fille descendre d'un pas tranquille cent degrés de marbre creusés par enchantement dans le rocher. Elle saute à terre, et tous deux remercient dans la même prière le Dieu qui prit en pitié leur peine.

Baccharach, sur la rive gauche, est un nom de joyeux augure ; il place la ville qui le porte sous les auspices du dieu du vin. Autel de Bacchus (*Bacchi ara*), dit l'étymologie ; et celle-ci est d'accord avec la nature, qui a doué Baccharach de vignes florissantes au vin renommé. Un pape (c'était Sylvius Æneas, connu sous le nom de Pie II) n'en voulait pas d'autre, et le sommelier du saint-père encourut sa disgrâce pour avoir omis de renouveler sa provision. Une ville impériale révoltée contre l'Empereur, puis reconquise, se racheta moyennant une redevance annuelle de quatre tonneaux de vin de Baccharach, pris sur le meilleur de la récolte. La ville était Nuremberg, et l'empereur, Wenceslas. N'est-ce pas celui à qui l'histoire a infligé le

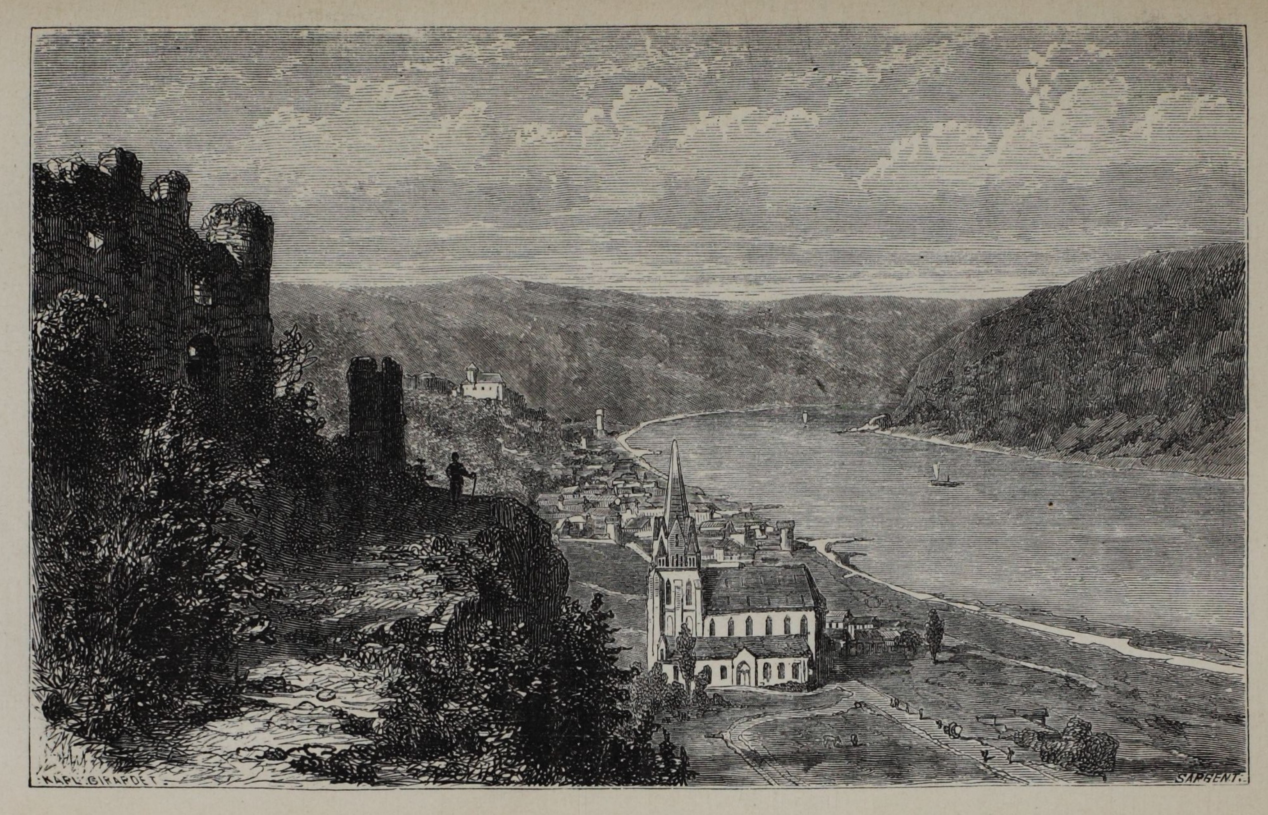
surnom d'Ivrogne? On le voudrait pour la beauté du conte.

Victor Hugo compare le site de Baccharach à l'étagère d'un géant qui se serait fait marchand de bric-à-brac, et aurait voulu prendre boutique sur le Rhin, et le poète, avec son imagination merveilleuse, se donne carrière à décrire « le tas de curiosités énormes » amoncelées dans ce lieu.

Caub est un nom de sinistre mémoire. C'est dans ce lieu, le 1er janvier 1814, pendant la nuit, à la faveur d'un froid rigoureux, que les ennemis franchirent le Rhin et commencèrent l'invasion de la France.

En face, sur un banc de rochers couverts d'écume, le Pfalz élève ses toits aigus groupés autour d'un dôme central ventru comme un oignon. C'est ici, au bruit de l'eau et des vents, que devaient naître les héritiers des princes palatins. L'enfant et la mère faisaient leur première promenade en bateau.

Oberwesel, qui vient ensuite, soutient avec majesté sa décrépitude. Vous croiriez voir une miniature très effacée, mais encore agréable, de Nuremberg. Ses rues s'insurgent contre la ligne droite, ses logis protestent contre les pauvretés de l'architecture moderne. Drapée



OBERWESEL

dans sa robe sombre et en lambeaux, ceinte de murailles trouées, et coiffée de clochers en ogive, elle semble un de ces vieux survivants du passé qui assistent, sans y rien comprendre, sans y rien sacrifier, aux mœurs des temps nouveaux.

Auprès d'Oberwesel est un écho, le plus folâtre et le plus goguenard des échos. Demandez-lui dans la langue indigène : « Quel est le bourgmestre d'Oberwesel : *Wer ist Bürgermeister im Oberwesel?*

L'écho répond : « *Esel* (un âne), » et les rochers de la rive répètent sept fois de suite la plaisanterie.

Nous voici dans la contrée la plus fabuleuse des bords du Rhin. L'imagination d'un peuple poétique s'est plu à prêter une âme, un langage à ces lieux. Chaque pierre sur la rive, chaque écueil dans le fleuve, portent un nom et racontent une histoire. Si nous en croyons les légendes, un être vit et respire sous la forme immobile du rocher. Je ne pense pas que depuis l'âge d'or de la poésie grecque pareil enfantement de fables et de symboles se soit produit. Beaucoup de ces fables sont dépourvues de la grâce dont les Grecs paraient leurs mythes. Beaucoup sont des copies et des réminiscences.

Plus d'une sont charmantes : celle de Lorely, par exemple.

Lorely est la fée des eaux du Rhin vert et profond. Un rocher porte son nom. Sa crête rugueuse surgit dans un site solitaire et sauvage. C'est dans ses flancs de marbre qu'habite la jeune déesse. Elle vient pendant les nuits tremper ses pieds dans le flot calme qui les effleure. Le voyageur, à ce nom, se rappelle et murmure la ballade de Henri Heine, douce comme le chant de la sirène :

Je ne sais pas quelle tristesse
Me gagne aux approches du soir.
— D'un vieux conte de ma jeunesse,
Je me souviens sans le vouloir.

Le nuit s'étend sur la campagne,
Le Rhin s'endort, et sur les eaux
Le souffle frais de la montagne
Fait soupirer les verts roseaux.

C'est l'heure où de sa grotte obscure
Lorely paraît sur le bord,
Belle, et tordant sa chevelure
Éblouissante comme l'or.

Sa voix sur un rythme magique
Module un chant plein de douceur :
Étrange et suave musique
Qui charme et déchire le cœur :

Le nautonier bercé par elle
Abandonne au flot son esquif;
Il écoute, et la barque frêle
Va se briser contre un récif.

Et l'on dit que personne au monde
N'a vu le nocher revenir.
Lorely, la sirène blonde,
A des chansons qui font mourir[1].

Du mariage de Lorely avec le fleuve naquirent ces milliers d'êtres fantastiques dont les plus célèbres furent les nixes et les ondines. Dangereuse et séduisante famille! Aux veillées d'hiver, dans les cabanes des bords du Rhin, on raconte encore la tragique histoire de « l'Ondine au pied blanc et à la main blanche ».

Le comte Hermann de Filsen, possesseur du château de Braubach, voisin des lieux où nous sommes, allait se marier avec la fille du comte de Rhense, sur l'autre rive. Une barque le transportait au château de sa fiancée; un violent orage agitait le Rhin. Soudain le comte pousse un cri : il a vu une forme pâle monter sur la proue et le menacer. C'est une ondine qu'il a méprisée. La barque touche à terre, et le fantôme s'évanouit. Le mariage est célébré, et de

[1] Imité d'Henri Heine.

la chapelle du manoir les deux époux passent à la salle du banquet. Le comte ne se souvenait plus de l'apparition du matin et se livrait à la joie la plus pure, lorsqu'on le voit se lever et pâlir. « Regardez ! regardez ! » s'écrie-t-il, et du doigt il désigne les lambris splendidement éclairés. Un pied de femme, « blanc et menu, » visible pour lui seul, se dessinait sur le plafond. Glacé d'effroi, il s'enfuit dans une autre salle suivi de tous les conviés. Mais là une draperie se soulève, et, toujours visible pour lui seul, une main de femme, « blanche et menue, » lui apparaît et lui fait signe. Il se souvient alors d'avoir ouï dire que ces apparitions précédaient de peu d'instants la mort. Il appelle l'évêque qui a béni son union, il lui révèle tout, et tombant à genoux : « Absolvez-moi, mon père, car je vais bientôt mourir.

— Chimère et vision ! » s'écrie l'évêque.

Mais, avant la fin du jour, le comte Hermann tombait, aux yeux des siens, frappé par une main invisible d'une mystérieuse blessure[1].

Saint-Goar, petite ville de deux mille habitants, compte, à l'heure qu'il est, douze siècles

[1] Busching, cité par X. Saintine, *Mythologie du Rhin*. — Le même récit figure sous d'autres noms dans K. Simroch.

révolus d'existence : âge respectable et très visiblement écrit sur ses maisons décrépites. Elle a, de plus, le triste honneur d'avoir vu le premier péage s'établir sur le Rhin. L'invention en revient (l'histoire a conservé le nom de cet honnête forban) au sire Dietrich de Katzenellenbogen. Son idée eut des imitateurs, plus qu'il n'eût fallu pour la prospérité du commerce rhénan. Point de ville, point de burg, siège d'une comté ou d'une seigneurie, qui ne s'arrogeât le droit de barrer le fleuve et de rançonner sans pitié les barques marchandes. A Rheinstein, il y avait un péage établi seulement sur les Juifs. De peur de fraude, des chiens étaient, dit-on, dressés à les découvrir parmi les passants. « Que ces Allemands sont fous ! » s'écriait dès lors un Anglais, partisan précoce du libre échange. *O miram Germanorum insaniam!* Fous, en effet, de supporter de pareilles entraves. Longtemps après l'ère féodale, en 1789, de Mayence à Andernach, sur un espace de vingt lieues environ, les marchandises avaient encore dix douanes à franchir, dix visites à supporter. Le Zollverein a demandé du temps pour s'établir.

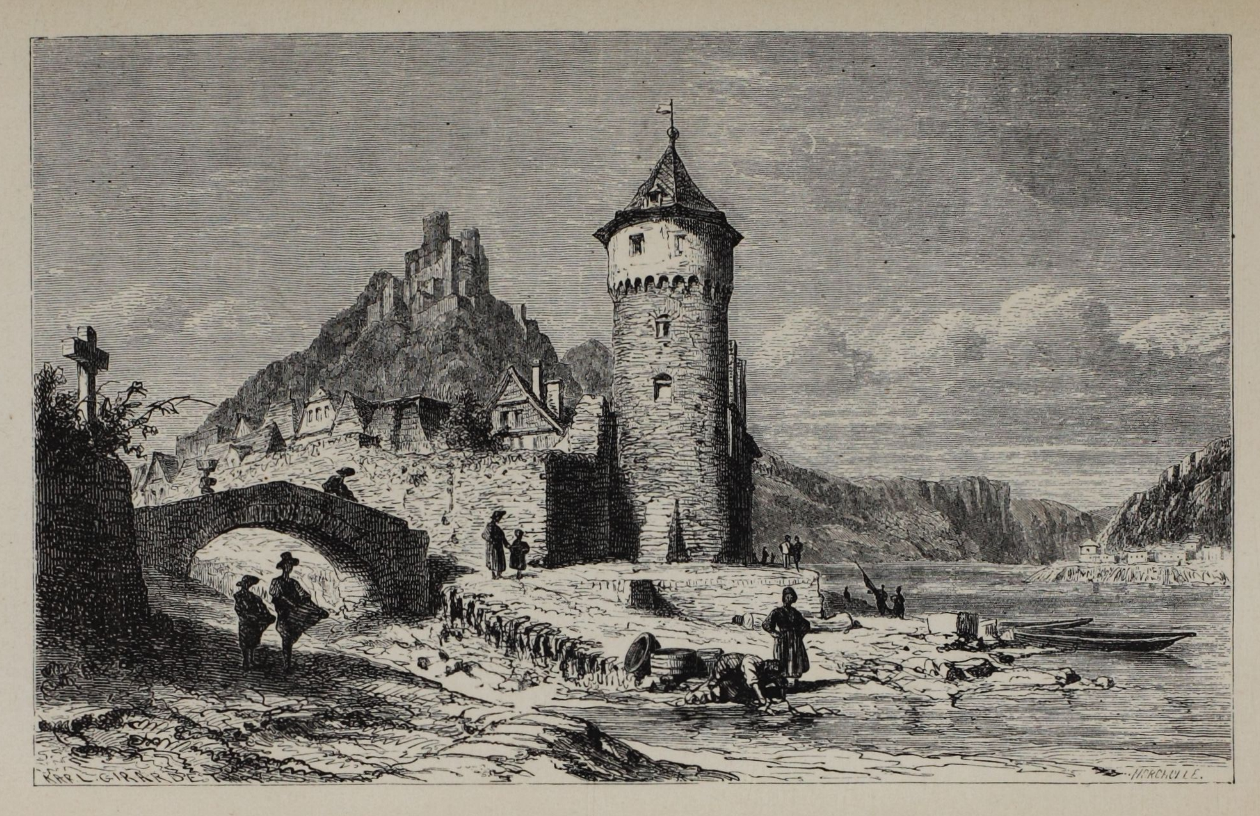
La forteresse du sire Dietrich de Katzenellenbogen s'élevait en face de Saint-Goar. Elle était

formidable. On l'appelait le *Chat,* moins par analogie avec le nom du maître [1] que parce qu'elle guettait les barques marchandes comme le chat fait la souris. Les villes confédérées du Rhin l'assiégèrent inutilement pendant quatorze mois consécutifs. En 1363, le comte Kuno de Falkenstein fut assez puissant pour bâtir presque en face une forteresse plus redoutable, et, par bravade, il l'appela la *Souris.* « Cette fois, dit-il, c'est la souris qui fera peur au chat. » Les deux ruines, debout sur les bords d'une étroite vallée, semblent se quereller encore.

La ville de Rhense, distante de quelques lieues, conserve dans son voisinage l'un des plus augustes souvenirs des temps féodaux : c'est le Kœnigsstuhl (siège royal). Bien avant le temps où l'usage transporta dans la salle du Rœmer à Francfort le siège de l'élection impériale, cette élection se débattait ici entre les électeurs.

Dans un verger ombragé de noyers séculaires, au nombre de sept, s'élevait une plate-forme de pierre, taillée à plans octogones. Quatorze degrés, d'un pied de haut chacun, conduisaient au sommet. Sept trônes de marbre, rangés en

1 *Katze* en allemand signifie *chat.*



LE CHAT ET LA SOURIS

cercle, attendaient les sept électeurs, dont le blason était sculpté sur le dossier du siège. Ils s'y rendaient en habits magnifiques. L'archevêque de Mayence disait à haute voix : « Le saint-empire romain est vacant ! » L'élection accomplie, le même archevêque proclamait le nom de l'Empereur. Aussitôt quatre hérauts, tournés aux quatre vents, le transmettaient à la foule, et, sonnant de la trompette, semblaient vouloir le transmettre au monde. La bannière impériale était plantée sur le Kœnigsstuhl, et le peuple se séparait en criant : *Vivat!* aux princes, et *Largesse!* aux trésoriers.

Le Kœnigsstuhl primitif n'existe plus. Celui qui attire aujourd'hui les curieux est un facsimilé érigé en 1843 par le roi de Prusse. On veut qu'il soit en partie formé des débris pieusement conservés de l'ancien; on soupçonne les aubergistes de Rhense d'avoir accrédité une fable qui fait vivre leurs cuisines durant six mois de l'année.

Je rase, sans y faire long séjour, les sombres bases du Stolzenfels. C'est un château gothique, magnifiquement situé sur une pyramide de rochers, et réparé à grands frais. Ses tours carrées penchent sur un abîme, et l'ombre de ses créneaux couvre le Rhin dans la moitié de son

lit. Une grande fresque appelle le regard sur la façade extérieure. Misérable sort de la peinture murale dans nos climats : celle-ci est déjà effacée. L'intérieur, richement décoré, satisfait la curiosité plus que le goût. Une salle des Chevaliers renferme une précieuse panoplie : des épées de Tilly, de Blücher, de Kosciusko, de Murat et de Napoléon y sont suspendues. Une série de peintures représente les vertus de la chevalerie. Ce ne sont pas de froides allégories : l'artiste les a fort heureusement caractérisées au moyen de quelques traits tirés de l'histoire d'Allemagne. Le roi de Bohême Jean l'Aveugle, tué à Crécy, symbolise la Bravoure ; Rodolphe de Habsbourg, la Justice ; Frédéric II et sa fiancée Isabelle, l'Amour ; Godefroi de Bouillon, la Piété ; Philippe de Souabe, entouré de ses ménestrels, sur une barque qui descend le Rhin, figure le goût des arts. Cette dernière image s'appliquerait facilement à l'Allemagne elle-même, je ne dis pas à cette Allemagne violente et batailleuse qui est sortie des derniers événements, je parle de l'ancienne Allemagne, dont les poétiques générations descendaient ces rives et saluaient en chantant les traces de leurs aïeux ?

Nous voici devant le port de Coblentz.

CHAPITRE V

LE RHIN DE COBLENTZ A COLOGNE

Coblentz. — Rhin et Moselle. — Ehrenbreitstein. — Moralité tirée d'une fontaine. — Le tombeau de Marceau. — Hoche. — Le pont de César. — Neuwied. — Rolandseck. — Drachenfels. — Le vieux musicien. — Bonn. — Une fête nationale. — Beethoven; son histoire. — Souvenirs du cardinal Mazarin à Bruhl.

A moins d'un mille du Stolzenfels, sur le même côté, la Moselle, large et profonde comme un grand fleuve, se jette à angle droit dans le Rhin. Coblentz s'étale entre les deux rives. Elle a son quai du Rhin et son quai de la Moselle. Le premier est spacieux, entretenu, splendide. Le second est étroit, malsain, sordide : c'est le vieux quartier. Une population pauvre et laborieuse s'y entasse dans des rues tortueuses et sales. Un pont de pierre, très beau

dans sa vieillesse, franchit la Moselle, et réunit la ville aux faubourgs. Pour le mouvement, pour l'activité, on se croirait sur le Pont-Neuf. C'est la grande artère de Coblentz. Il en est tout autrement du quartier neuf : quittez le quai du Rhin et ses magnifiques hôtels, vous ne trouvez plus que solitude. Deux inconnus qui se rencontrent se sourient et se saluent, heureux de voir un passant. Je fais exception pour les pelotons d'infanterie, qui s'y croisent à toute heure, car c'est le quartier militaire.

Coblentz remplit deux rôles : assise sur deux fleuves, anneau central de la vaste chaîne dont Cologne et Mayence tiennent les deux bouts, elle sert d'entrepôt au commerce de la contrée. Son pont de bateaux sur le Rhin s'ouvre sans cesse pour livrer passage aux remorqueurs, traînant après eux de longs convois de marchandises.

Ils s'arrêtent tous à Coblentz, et y laissent ou y prennent de leur cargaison. Les chiffres suivants, recueillis sur les documents officiels, donneront une idée de l'importance de cette navigation.

Dans l'année 1860 la marine marchande avait effectué quatre-vingt-onze mille cent trente-cinq voyages, et transporté un poids de cent deux millions quatre-vingt-onze mille quatre

cent deux quintaux métriques, répartis de la manière suivante :

Pour la marine à vapeur. . .	52,092,337
Pour la marine à voile. . . .	49,999,065
Total général. . . .	102,091,402

La part de la Prusse dans ce chiffre est de cinquante millions cinq cent soixante-un mille six cent cinquante-sept quintaux, transportés en quarante-quatre mille neuf cent cinq voyages; c'est presque la moitié du mouvement général. La part de la France est, au contraire, des plus chétives : notre pavillon compte quarante-cinq voyages, ayant transporté cinquante-sept mille neuf cent trois quintaux[1].

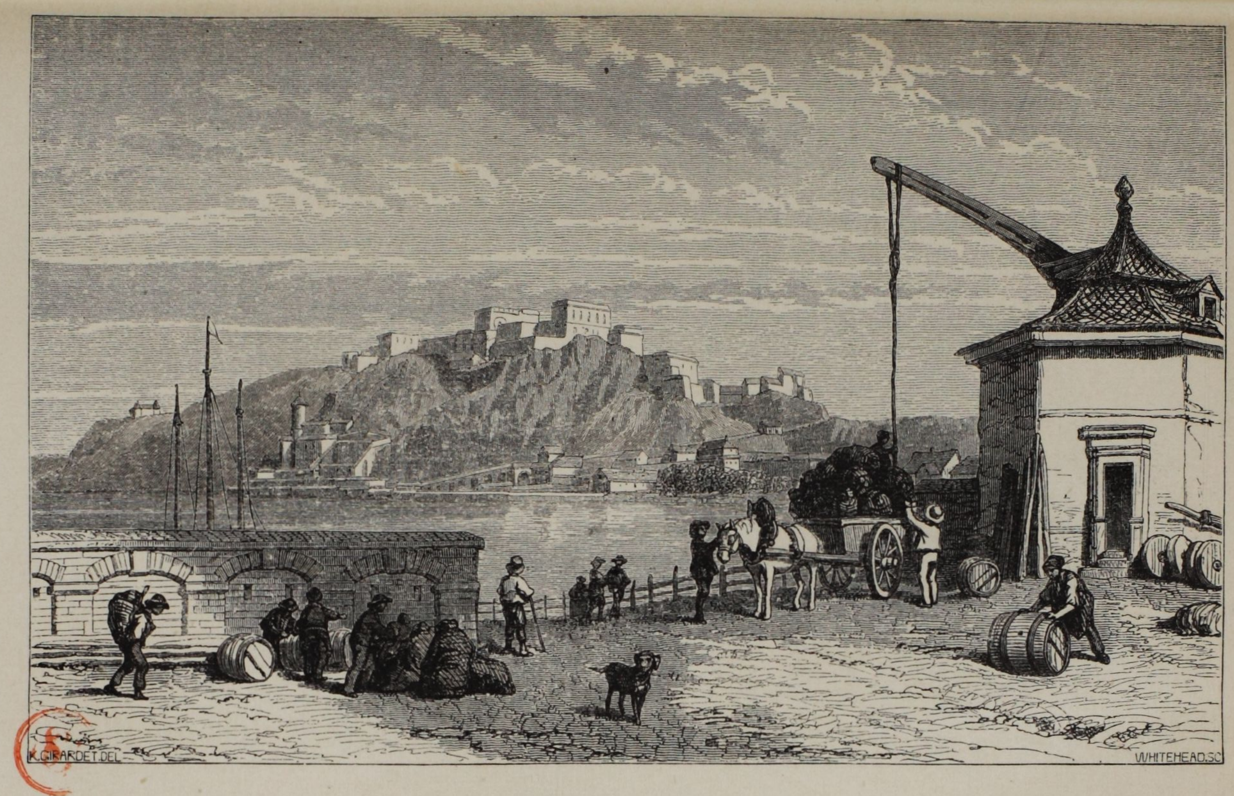
Rappelons-nous que la même année a vu transporter un million cent quatre-vingt-quinze mille deux cent trente-six voyageurs, dont l'immense majorité fait séjour à Coblentz; ajoutons à ces chiffres des chiffres bien inférieurs, mais encore respectables, provenant du transit de la Moselle, et nous aurons facilement l'idée de l'énorme dîme que prélève, grâce à son admirable situation, la ville de Coblentz.

La même situation qui fait sa prospérité

1 *Annales du commerce extérieur.*

commerciale la condamne au rôle de cité militaire. Placée sur la rive du Rhin qui confine à la France, à l'embouchure d'une rivière qui nous appartient dans une notable partie de son cours, capitale d'une région que nous avons possédée, Coblentz s'est vu emprisonner et resserrer dans une triple ligne de forts et de bastions. Elle est flanquée de trois forteresses qui balayent de leur artillerie les routes de Trèves, de Mayence et de Cologne. Son pont de la Moselle est crénelé comme une bastille, et des piquets de troupes le gardent l'arme au bras, comme dans une ville en état de siège. Enfin, immédiatement en face de la ville, au delà du Rhin, une montagne de basalte porte une citadelle élevée de quatre cents pieds au-dessus de l'eau, et campée dans une assiette vraiment formidable. Elle s'appelle Ehrenbreitstein, en français, *la large pierre de l'honneur*[1], un beau nom pour une forteresse, et qui ordonne à ceux qui l'occupent de verser tout leur sang. Les chemins qui y conduisent, creusés comme une brèche dans le rocher à pic, portent trace de la poudre qui fit sauter leurs blocs. C'est, sans rien exagérer, un travail de géants. On n'ose

[1] *Stein,* pierre; *breit,* large; *Ehren,* honneur.



EHRENBREITSTEIN

calculer ce qu'a coûté de sueurs et d'argent cette construction babylonienne. Qu'on songe que depuis le Mérovingien Dagobert, tous les possesseurs de Coblentz pendant quatorze siècles ont rivalisé de zèle pour augmenter la fortification, hérisser la montagne et creuser plus profondément le précipice. La Prusse, maîtresse d'Ehrenbreitstein depuis 1816, y a jeté pour sa part cent millions de sa monnaie. C'est payer un peu cher le logement de ses canons. Quel magnifique hôpital on bâtirait et on doterait avec le quart de cette somme !

De la face méridionale d'Ehrenbreitstein, l'œil jouit d'un des plus beaux panoramas du monde. La contrée que nous venons de parcourir se dessine en relief dans un cadre magnifique. D'un côté, le cours sinueux du Rhin à travers les rocs, les forêts et les montagnes ; de l'autre, la vue de la Moselle, qui s'égare dans de vastes prairies auxquelles succèdent, à l'horizon, plusieurs étages de coteaux hérissés de vignes. Ce tableau est d'une grandeur, d'un éclat et d'une variété inexprimables ; je ne pouvais m'en lasser ; j'aurais pris racine sur ce bastion, si un coup de tambour n'eût annoncé l'heure de la retraite. Un fantassin, coiffé d'un casque à la romaine surmonté d'une pointe en cuivre doré,

me mit poliment dehors, et je redescendis vers la ville.

Quoique je l'eusse déjà bien parcourue, je fus bien aise d'y revoir un petit monument qui date de l'empire français, et dont j'avais beaucoup ouï parler. C'est une fontaine, de mince apparence, élevée sur une place, en face d'une église dédiée, je ne sais pourquoi, à Castor. Une colonne de pierre qui surmonte la fontaine porte ces mots, écrits en français et très imparfaitement gravés :

AN MDCCCXII
MÉMORABLE PAR LA CAMPAGNE
CONTRE LES RUSSES,
SOUS LE PRÉFECTURA DE JULES DOAZAN.

« Prefectura » est dans le texte ; au-dessous une autre main a écrit :

VU ET APPROUVÉ PAR NOUS,
COMMANDANT RUSSE DE LA VILLE
DE COBLENTZ,
LE 1er JANVIER 1814.

L'épigramme peut être fine. Tout le monde voudrait l'avoir faite, excepté un Français. Or, j'ai honte de le dire, c'est un Français qui en

est l'auteur. En écrivant cette phrase, le comte de Saint-Priest n'a pas osé la signer de son nom. On devrait, pour son châtiment, réparer cette omission.

N'importe, l'inscription est d'une moralité instructive. Si jamais la fortune remet Coblentz entre nos mains, loin de renverser cette fontaine, on devrait la restaurer et planter une belle grille alentour. Elle rappellerait aux successeurs de Jules Doazan, tentés de l'imiter, cette maxime d'un sage : « Qu'il ne faut appeler heureux ni un homme avant sa mort, ni une entreprise avant sa fin. »

A quelques minutes de Coblentz, sur les bords de la Moselle, une pyramide en pierre de taille, entourée de végétation, s'élève à la mémoire de Marceau, de Marceau blessé à mort près de ces lieux, et, comme autrefois Turenne, enseveli dans sa victoire. Les quatre faces du monument portent ces mots[1] :

Ici repose Marceau, né à Chartres, d'Eure-et-Loir, soldat à seize ans, général à vingt-deux. Il mourut en combattant pour sa patrie,

[1] Voyez dans Gœpp (*les Hommes de guerre*, t. I) la description du monument et les inscriptions des quatre faces.

le dernier jour de l'an IV de la république française.

Qui que tu sois, ami ou ennemi de ce jeune héros, respecte sa cendre.

On lit sur l'urne funéraire :

HIC CINERES, UBIQUE NOMEN [1].

Lord Byron, qui a conduit son Childe Harold sur ces rives, a fait du guerrier français un bel et juste éloge :

Honneur à toi, Marceau ! — ta jeunesse guerrière
Fut trop vite arrêtée en sa noble carrière ;
Tu n'avais pas rempli ton destin tout entier
Quand le trépas jaloux t'étouffa sans pitié.

Immortel combattant d'une cause immortelle,
La Liberté t'aimait, te sachant grand comme elle ;
Car pour la soutenir et pour fonder ses droits,
Tu ne sortis jamais de la borne des lois.
En des jours de colère et de haine farouche,
Tu conservas sans tache et ton cœur et ta bouche ;
Belle âme immaculée, ô soldat sans remord,
Ceux qui t'ont survécu t'envièrent ta mort.

1 « Ses cendres sont ici, son nom partout. »

O deuil! ô perte amère! ô destin des batailles!
On dit que l'ennemi, le jour des funérailles,
Ne songeant qu'à sa gloire et non à son drapeau,
Vint, près de nos soldats, pleurer sur son tombeau.

Ah! que le voyageur, visitant ces contrées,
Vienne s'asseoir un jour sur ses cendres sacrées;
Pensif et recueilli, qu'il médite longtemps
Les tragiques vertus des hommes de ce temps,
Et sente dans son cœur je ne sais quelle gloire
Qui s'exhale toujours d'une grande mémoire[1].

Remontons en bateau et continuons au gré de l'eau notre voyage jusqu'à Cologne.

Les rives du Rhin au-dessous de Coblentz, quoique fort agréables à voir, manquent d'un grand attrait : la nouveauté. La nature, ou se répète, ou s'amoindrit. Il n'y a pas un crescendo de beauté. C'est un malheur. La ressem-

[1] « Près de Coblentz, sur une riante colline, est une pyramide simple et modeste, couronnant le sommet d'un monticule verdoyant : sous sa base repose un héros... Rapide et triomphant fut son jeune essor. Tous l'ont pleuré, amis et ennemis, et l'étranger qui s'arrête ici pour méditer peut, à bon droit, prier pour le repos de son esprit généreux, car il fut le meilleur champion de la liberté. Il fut de ceux, trop peu nombreux, hélas! qui n'ont point franchi les justes bornes qu'elle assigne aux guerriers qu'elle arme de son glaive. Son âme demeura sans tache; c'est pourquoi les hommes ont pleuré sur lui. »

(Lord BYRON, *Childe Harold,* ch. III, stances 56 et 57).

blance des sites qui se succèdent engendre nécessairement la monotonie. La multitude des ruines gothiques, trop prodiguées sur le bord, achève de lasser le regard. Le Danube, qui a plus de grandeur, plus de solitude, une distribution plus sobre et plus discrète de monuments anciens, échappe davantage à ce défaut. Pour occuper dans l'estime des Allemands le rang qu'ils décernent au Rhin, il ne lui manque que d'être plus décrit et mieux chanté.

Engers, sur la rive droite, Weissenthurm, sur la rive gauche, sont deux villages rivaux, presque ennemis, à cause d'un débat qui les divise. Chacun revendique la possession du fameux pont de César, si longuement décrit dans les *Commentaires*. Engers fait valoir des débris de fondations romaines dans le lit du fleuve. L'autre invoque la tradition locale. Aucun ne manque de ruses ingénieuses pour accommoder à ses prétentions le texte de César. Qui videra ce grave procès? C'est un de ces mille problèmes que l'antiquité nous a légués, et qui attendent encore leur solution.

Près de Weissenthurm s'élève le monument du général Hoche, érigé par son armée après sa dernière victoire sur les Autrichiens. L'inscription est d'une simplicité antique :

L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE
A SON GÉNÉRAL EN CHEF
HOCHE.

Le corps de Hoche repose à Coblentz, sous une lame de marbre noir, dans le réduit d'un fort, à côté de la dépouille de Marceau. La France a semé partout des débris de sa gloire, et le Français qui voyage a le bonheur de les voir respectés et honorés de l'étranger.

Hoche et Marceau sont, dans l'ordre militaire, les deux gloires les plus pures de la France. Nous n'avons pas revu leurs tombes, si voisines l'une de l'autre, depuis les funestes événements de 1870. Il nous semble que le Français qui vient les visiter aujourd'hui sentira s'éveiller en son âme, du fond même de sa tristesse, je ne sais quelle patriotique espérance.

. . . .

Hoche n'eut pas le bonheur de mourir, comme Marceau, sur le champ de bataille. Arrêté dans sa marche victorieuse par les préliminaires de paix signés par Bonaparte à Leoben, le commandant de l'armée de Sambre-et-Meuse avait bien quelque droit de regretter le cours imprévu subitement imprimé aux

événements. Sa grande âme s'en abstint. On cite de lui ces lignes, touchantes de simplicité et de bonhomie, écrites dans ce temps même à sa femme : « La paix est faite, ma bonne amie. Ton mari vainqueur se porte bien et t'embrasse : prends bien soin de notre petit enfant. »

Sa pensée ardente et toujours en mouvement se porta dès lors sur la grande ennemie de la France et de la révolution, sur l'Angleterre : avant Bonaparte, il médita de conduire contre elle une expédition; l'Irlande était le point de débarquement et le champ de bataille choisi. Mais la mort arrêta le héros dans ses projets. Atteint depuis quelque temps déjà d'un mal secret et mystérieux, il mourut le 19 septembre 1797, non loin des lieux que nous venons de décrire et que ses victoires ont illustrés. Un biographe raconte ainsi ses derniers moments, ses funérailles, les honneurs qui lui furent rendus :

« Il lut son arrêt dans les yeux de Poussielgue, son médecin, se vit mourir et accepta doucement son sort. Il voulut revoir une dernière fois ses amis, ses compagnons d'armes, et les reçut d'un air serein, tandis qu'au pied de son lit sa jeune femme étouffait ses sanglots. Il s'entretint une heure avec eux, les remerciant

de leur affection, et s'efforçant même de sourire...

« Ce dernier effort l'avait épuisé ; il congédia ses lieutenants, et vers le soir il s'endormit. Après quelques heures de repos, il s'éveilla en suffoquant. Il ne parlait plus : il eut une crise terrible et expira doucement entre les bras de sa femme et du général Debelle, son beau-frère.

« Hoche avait à peine vingt-neuf ans, et sa renommée, comme celle de son jeune et brillant rival, le vainqueur d'Arcole et de Rivoli, remplissait l'Europe. Qui pourra dire la désolation de ses compagnons d'armes, le désespoir de ses soldats ! L'armée entière fit à son chef de magnifiques et touchantes funérailles. On décida qu'il serait enseveli à Pétersberg, dans le camp retranché de Coblentz.

« Le convoi funèbre quitta Wetzlar le 21 septembre et se dirigea vers Coblentz. Les aides de camp de Hoche, les généraux et tout l'état-major escortèrent le char, devant lequel étaient portés les étendards et les drapeaux en deuil. Le cortège s'avança ainsi au son lugubre des tambours voilés et au glas funèbre des cloches mises en branle par les habitants des bourgs et des villes qu'il traversait. Les paysans des environs accoururent en foule et firent cortège

aussi au général, dont ils avaient reçu des témoignages de commisération, et qui avait allégé pour eux les charges de la guerre.

« Le corps fut reçu avec honneur à Braunfels par le prince souverain, qui l'attendait sur la place publique à la tête de toute sa maison. Lorsqu'il passa au pied des remparts fameux de la citadelle d'Ehrenbreitstein, gardée par les Autrichiens, il fut salué par toutes les batteries de la place, et par le feu de la garnison rangée en bataille sur le glacis. Le gouverneur s'avança au delà des portes pour le recevoir et conduisit le corps jusqu'aux bords du Rhin, entre une double haie formée par les soldats de France et d'Autriche. Le convoi traversa ensuite Coblentz, puis se dirigea sur les hauteurs de Pétersberg, où une partie de l'armée était sous les armes pour le recevoir. Là un simple monument renfermait les restes de Marceau. Cette tombe modeste, pour laquelle Hoche avait souscrit quelques jours avant sa mort, réunit les deux héros. Le corps de Hoche y fut descendu après avoir reçu les adieux de ses compagnons : Lefebvre, Championnet, Grenier rendirent hommage à leur général dans un langage militaire, simple et vrai; après eux un grenadier s'avança, présenta l'arme devant le cercueil, y déposa une

couronne de chêne, disant : « Hoche, au nom de l'armée, reçois cette couronne, » et il pleura. Ses larmes exprimaient mieux qu'une parole les sentiments de tous[1]. »

Neuwied est une jolie petite ville sur le bord du Rhin, entre Bonn et Mayence, sur la rive droite. La situation en est heureuse, l'air très sain, et la contrée fertile. C'est une assez grande plaine, terminée par des collines en amphithéâtre et qui présentent à l'œil une riante variété de champs, de prairies, de vignes, de vergers très bien cultivés.

Qui parle ainsi ? Le *Guide du voyageur en Allemagne ?* Non. Un prospectus du siècle dernier, signé d'une main presque royale. Neuwied appartenait alors à la principauté de Wied. Au XVIIIe siècle, le prince régnant de cette maison eut une heureuse idée : il voulut faire de sa capitale un lieu de refuge pour toutes les victimes des dissensions civiles ou religieuses. Le 22 mars 1762, les gazettes répandirent par toute l'Europe un manifeste dont quelques points pourraient être médités par la génération présente. Le prince y fait appel « aux veuves de qualité, aux familles nobles, aux étrangers de tout

[1] *Biographie de Lazare Hoche,* par de Bonnechose. — Voyez aussi, sur Hoche et Marceau, Gœpp, *les Hommes de guerre,* t. I.

ordre, pourvu que leur réputation soit bonne, et qu'ils ne soient pas d'un caractère à troubler la paix du lieu ». Pour ce qui est de la liberté des cultes, il déclare « que les trois religions autorisées en Allemagne jouissent à Neuwied de toute la protection des lois, qu'on y tolère aussi les séparatistes, quels qu'ils soient, et que les Juifs y ont une synagogue ». Puis, comme il faut bien vivre, il met en lumière d'autres avantages, destinés principalement à gagner les ménagères et les épicuriens. « Les eaux y sont bonnes, le blé excellent, toutes les viandes de bonne qualité, aussi bien que les légumes, les fruits, le poisson, la volaille et toute sorte de gibier. » Voici pour les ivrognes et les gourmands : « La bière de Neuwied, aussi bien que le genièvre et toutes sortes d'eaux-de-vie, sont en réputation dans les environs. Il n'y a pas jusqu'au pain d'épice qui n'y soit estimé et recherché. »

Enfin toutes les félicités promises dans l'Éden des bords du Rhin étaient solennellement placées « sous la garantie et protection de la maison régnante, qui se fait un plaisir et une loi de les procurer et de les augmenter autant que cela dépend d'elle et que ceux qui les recherchent paraissent en être dignes ».

Quel fut le succès de cette tentative? Je l'ignore. Mais un membre de la colonie, Français d'origine et disciple de Rousseau, au moins par le style, s'écriait, dans un transport d'enthousiasme et de reconnaisssance, en 1791 :

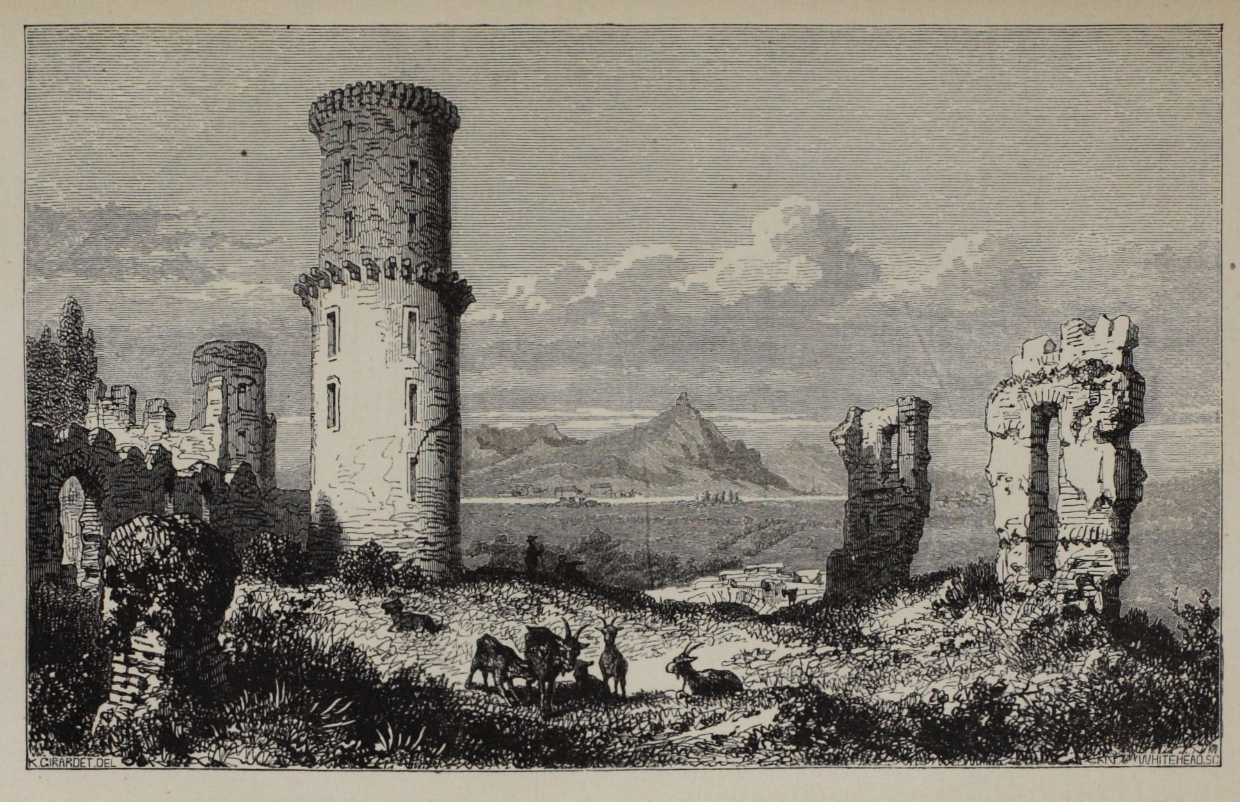
« Philosophes de toutes les nations, hommes de lettres, amis de l'humanité, citoyens paisibles, commerçants éclairés, artistes ingénieux, ouvriers laborieux, vous qui fuyez également le despotisme des rois, la cruauté des ministres, l'intolérance des hommes, les fureurs des peuples, venez sur les rives tranquilles de Neuwied. Son souverain est un philosophe aimable et sensible; son gouvernement est juste; son peuple est doux : le réformé, le luthérien, le catholique, le juif, l'anabaptiste, le morave y demeurent sous le même toit, et ce toit est silencieux[1]. »

Ce dernier phénomène existe encore à Neuwied. Toutes les religions de l'Europe (la turque exceptée) se sont donné rendez-vous dans cette petite ville de huit mille habitants. Dans ses fabriques, qu'alimente une active industrie, le morave et le quaker travaillent côte à côte, reconnaissables seulement à la couleur différente de leurs vêtements.

1 *Relation* (anonyme) *d'un voyage sur le Rhin en 1791*

Je laisse s'enfuir derrière moi Andernach, l'*Antonacum* des Romains, toute remplie de ruines, de tombes et d'armes romaines [1]; — Rheineck, avec son magnifique château moderne; — Lintz, bâtie en pierres volcaniques; — Remagen, Honnef, le Godesberg et ses cimes sauvages aimées des pâtres et des chèvres, le groupe trop vanté des Sept-Montagnes, et je ne m'arrête qu'à Rolandseck, en mémoire du neveu de Charlemagne. Le rocher dédié à Roland est une aiguille de basalte, haute, droite et pointue comme un glaive planté en terre. Cela pyramide d'une façon effrayante à plus de cent mètres en l'air. D'épaisses touffes d'arbustes sauvages accrochés aux crevasses recèlent des volées d'oiseaux de proie et de hiboux, que les enfants, avec leur fronde, s'amusent à chasser de leur retraite. Un millionnaire généreux a fait bâtir sur la pointe une tour gothique qui ajoute encore à l'élévation, et permet d'embrasser un plus grand cercle d'horizon. C'est un charme qui se présente à chaque pas dans ce beau pays, de planer sur l'immense vallée du Rhin, de jouir dans un seul tableau de vingt

1 On y a découvert un cimetière militaire, celui des 22e et 23e légions.



LE GODESBERG

tableaux, montagnes, forêts, coteaux, villes, clochers, manoirs; et, parmi ces objets, le plus ancien et le plus nouveau, le plus semblable et le plus divers, le fleuve, tantôt sombre, tantôt étincelant, tantôt rougi par le couchant, tantôt blanchi par un rayon de lune, toujours large, rapide et cent fois replié sur lui-même.

La légende de Rolandseck présente un Roland sentimental et mystique, très différent de celui que nos vieux poèmes nous font connaître. En prenant le personnage, l'Allemagne l'a accommodé à son humeur.

S'étant trouvé dans une bataille aux bords du Rhin, Roland tomba grièvement blessé, et le bruit de sa mort se répandit. Sa fiancée, Hildegonde (les preux de ce temps avaient une fiancée dans tous les pays), prit le voile dans un monastère. Guéri de sa blessure, le chevalier apprend cette nouvelle, et, par douleur ou par émulation, il se fait ermite. Une robe de bure jetée sur sa cuirasse, les reins ceints d'une corde, il monte au Rolandseck. Est-ce pour être plus voisin du ciel? Non; c'est pour voir les murs du couvent qui renferme Hildegonde. Sa vie s'écoule dans la contemplation et la prière. Un jour les murailles du couvent se tendent de noir, le glas résonne; au bord d'une fosse nou-

vellement creusée une troupe de femmes déposent un cercueil ; la morte y est couchée la face découverte, selon l'usage. Roland reconnaît sa bien-aimée. Il tombe à genoux, il suit d'un œil morne la triste cérémonie, voit le rameau verser l'eau sainte, entend les cordes crier sous le poids de la bière, la tombe gémir, chaque pelletée de terre lentement et sourdement retentir : à la dernière, lui-même tombait expirant sur le sol.

Ce fabliau, tudesque et lugubre, me suggère une observation que j'ai plus d'une fois faite dans cette partie du voyage : à mesure qu'on approche de Cologne, les légendes prennent une couleur religieuse très marquée, et les traditions miraculeuses du christianisme se multiplient. Sans aucun doute il faut l'attribuer au voisinage de Cologne, de cette grande capitale de l'Allemagne du Nord, foyer d'une vie religieuse si intense, et qui comptait au moyen âge tant de reliques et d'églises. Je couvrirais plusieurs pages de celles que j'ai recueillies, tant sur la route que dans les livres. J'ai compté assez de sortilèges et de diableries pour ne pas craindre d'en donner une : je la choisis parmi les plus simples et les plus touchantes.

LE VIEUX MUSICIEN

Un vieux musicien, pauvre et seul sur la terre,
Cheminait à pas lents sur la rive du Rhin.
Ses habits en lambeaux annonçaient sa misère;
Chaque pli de sa face, hélas! criait : J'ai faim.

Il marchait près du bord, l'œil baissé, le cœur triste,
Son violon muet pendait dessous son bras,
Vieil ami de trente ans que le fidèle artiste
N'eût pas voulu céder contre mille ducats.

N'avait-il pas cent fois sur sa corde sonore
Aimé, pleuré, chanté, raconté tout son cœur?
Et de ses flancs poudreux tirait-il pas encore
Des chants d'une admirable et mortelle douceur?

A quoi bon? son air morne et sa voix chevrotante
Faisaient fuir le passant au lieu de l'arrêter :
Nous sommes ainsi faits, le deuil nous épouvante;
Il nous faut des douleurs sachant rire et chanter.

« Bonhomme, une autre fois j'écouterai ta plainte :
Ton air est lamentable, et ta voix chante faux. »
Et le pauvre vieillard abrégeant sa complainte,
Sans étouffer sa faim, étouffait ses sanglots.

Il suivait donc un jour un chemin sur la rive,
Tournant un chapelet entre ses doigts calleux.
A l'heure où l'angélus va tinter, il arrive
Dans un hameau baigné par le Rhin aux flots bleus.

Sur le bord s'élevait un antique ermitage,
Avec une Madone aux superbes habits :

L'argent, la pourpre et l'or paraient la sainte image,
Et des perles sans prix se mêlaient aux rubis.

Le vieux musicien, à genoux sur la pierre,
Contre les pavés froids colle son front brûlant,
Puis, à cette Madone adressant sa prière,
Avec son violon s'accompagne en tremblant.

Jamais concert plus pur, plus touchante harmonie
Ne firent résonner les voûtes du saint lieu;
Plus d'un musicien, fameux par son génie,
N'est pas monté si près de l'oreille de Dieu.

Tout à coup la Madone, à la lueur des cierges,
Se baisse et devant lui jette son soulier d'or.
Il ramasse le don de la Reine des vierges,
Et contre un peu de pain va changer son trésor.

Mais on a reconnu la pieuse relique.
Il jure, vain serment; il lutte, vain effort.
On le livre aux archers, et la haine publique
Le suit jusqu'au gibet pour jouir de sa mort.

Le cortège passait près du vieil ermitage;
Avant que de mourir il veut prier encor :
On l'observe, et voici que la divine image
Lui jette en souriant son second soulier d'or.

Alors chacun s'empresse et veut briser sa chaîne,
On s'embrasse en disant : « Voilà le doigt de Dieu. »
Et des chants d'allégresse, au lieu des cris de haine,
Retentissent longtemps sur le Rhin au flot bleu[1].

[1] Karl Simrock, *Rheinsagen*. — J'indique ce livre comme l'un des plus intéressants recueils de légendes et de ballades

Le Drachenfels, l'une des roches qui forment le groupe des Sept-Montagnes, offre dans sa légende la fable et le christianisme luttant ensemble. Il a été chanté en beaux vers par l'auteur de *Childe-Harold*. Aussi est-ce un des sites les plus chers aux touristes anglais. Voici ces strophes, si harmonieuses dans l'original, et dont la traduction d'un maître a conservé l'accent intime et pénétrant :

> Le roc de Drachenfels, surmonté d'un château, s'élève sur le Rhin large et sinueux, dont les flots se gonflent entre ses rives couvertes de vignes, les collines revêtues d'arbres en fleur, les champs où l'on récolte le blé, et les villes disséminées de côté et d'autre et dont on voit de loin les blanches murailles. Et c'est là un tableau que je contemplerais avec une double joie, si tu étais avec moi.
>
> Les jeunes paysannes aux yeux bleus, portant des fleurs entre leurs mains, des fleurs printanières, errent en souriant dans ce paradis. Au haut du vallon, paré de guirlandes de pampre, sont les rocs à la pointe abrupte, les nobles arceaux en ruine, les manoirs féodaux avec leurs murailles grises parsemées de plantes vertes. Mais ce qui me manque sur ces bords du Rhin, c'est ta douce main à serrer dans la mienne.

glanées sur les bords du Rhin. Les noms de tous les poètes allemands s'y trouvent, depuis Gœthe jusqu'à Uhland.

Le fleuve écume et coule, et à tout instant, à ses nombreux détours sur ce sol enchanté, on découvre quelque nouvelle beauté. L'homme le plus ambitieux pourrait borner ses vœux à passer ici sa vie entière, et pas un lieu sur la terre ne me paraîtrait si favorisé par la nature et ne me serait si cher, si ton regard, en suivant mon regard, répandait son charme sur ces rives du Rhin[1].

Nous voici parvenus à Bonn.

La situation de cette ville est des plus heureuses ; bâties en étages sur les pentes d'une colline, ses dernières maisons sont battues par l'eau, ses plus hautes dominent une magnifique perspective. Mais, pour aller de la base au faîte, il faut gravir de pénibles échelles. Il y a des rues si escarpées, qu'au premier faux pas on doit rouler du haut en bas, sans espoir de s'arrêter. Les voitures n'accomplissent pareille escalade que par un miracle d'équilibre.

Le jour de mon arrivée, Bonn était en fête : portes, maisons, fenêtres, tout y était pavoisé, jusqu'aux chapeaux des étudiants, qui traînaient après eux des comètes de ruban. Des mâts vénitiens coloriés en spirale comme des mirlitons, des arcs de triomphe de verdure décoraient les

1 Strophes traduites par M. Marmier.

places et les avenues. On y lisait ces mots de bon augure :

SEYD WILLKOMMEN !

« Soyez les bienvenus ! » Je m'appliquai le sens de l'inscription, et j'entrai résolument dans un jardin où se pressait la foule. Je n'y avais pas fait trois pas, qu'une fusillade bien nourrie me partit dans les oreilles et fit sauter, moi d'un côté, mon chapeau de l'autre. J'étais tombé, sans le savoir, au beau milieu d'un tir national, sur le terrain même des opérations. La première émotion passée, le coup d'œil fut assez divertissant. Une trentaine de grands gaillards, qui se disputaient toutes les nuances du blond, se livraient avec entrain à la poursuite des cibles. Leur chapeau de feutre vert à la tyrolienne, leur panache de plumes de coq, leur veste de velours aux boutons ciselés, leur ceinture en cuir de daim, dont la plus modeste ne portait qu'un poignard et un pistolet, leur culotte fauve et leurs grandes bottes éperonnées, remplissaient d'une satisfaction visible les héros de la fête. J'aurais pu me croire en plein Tyrol, si deux ou trois boutiques de fripiers établies dans un coin ne m'eussent ôté toute illusion sur l'origine de cette couleur locale. De bons bourgeois

que j'y vis entrer en habit vert-pomme, reparurent bouclés et sanglés dans le costume de Robin des bois.

Dans un pavillon construit pour cet usage étaient exposés les prix destinés aux vainqueurs. J'en fis l'inspection, et je fus conduit à penser que l'intérêt n'entrait pour rien dans l'émulation des tireurs. Tout le contenu du pavillon ne valait pas mille écus. Un panier de vin de Champagne était, je crois, le prix d'honneur. L'accessit avait droit à un paquet de cigares.

La fusillade résonna toute la journée et une bonne partie de la nuit. Il fallait bien célébrer les vainqueurs. Les girouettes et les cheminées de la ville firent les frais de cette petite guerre. Dans cent ans, quand on montrera ces cicatrices innocentes, noircies par le temps, quelque bourgeois farouche dira en tordant sa moustache : « Voyez-vous ces trous-là ? Morbleu ! c'est la mitraille des ennemis. »

En fête ou non, avec ou sans artillerie, Bonn est un agréable séjour. Non pas que cette petite ville de vingt mille âmes soit d'une gaieté folle, ni qu'elle offre rien de bien curieux. Ses monuments sont médiocre ; mais ses promenades sont ravissantes, ses environs enchanteurs. La vie y est facile, l'habitant de bonne humeur et de bon

accueil. L'esprit et le corps s'y plaisent par je ne sais quoi d'engageant et d'inexprimable, qui est dans l'air, dans l'aspect, dans les habitudes de la contrée. Enfin son université, qui est la seconde de l'Allemagne, en fait une demeure attachante et studieuse. Aussi les Anglais, qui s'y connaissent, viennent-ils en grand nombre passer la belle saison à Bonn. Ils s'y établissent en famille. Un certain nombre de jeunes Anglais y séjournent toute l'année et suivent, comme étudiants, les cours de l'université. Ils apprennent sans effort cette difficile langue allemande, qui paye de tant de jouissances les peines qu'elle a coûtées.

Quand donc suivrons-nous cet exemple? Nous sommes, pour ce qui est des langues vivantes, déplorablement en arrière sur tous les peuples de l'Europe. Nous nous croyons encore au temps où le français était la langue universelle des savants et des lettrés. C'est une illusion. Non, le français ne suffit plus ni pour le négoce, ni pour l'industrie, ni pour la pratique de la vie, ni pour le progrès des études libérales. Les calculs de fortune passent, à tort ou à raison, pour tenir quelque place dans les plans des pères de famille. Quand donc comprendront-ils quel merveilleux instrument de

richesse la possession des langues vivantes met aux mains des enfants? Nous avons une école française en Grèce qui a beaucoup fait pour le progrès de l'archéologie. Pourquoi n'aurions-nous pas des écoles en Angleterre et en Allemagne pour l'étude approfondie de l'anglais et de l'allemand? A ne considérer que ce dernier, Bonn serait pour une telle école un lieu parfaitement choisi. Son site, son université, sa proximité avec la France, tout semble la destiner au rôle que j'indique.

Une chose fait plaisir à Bonn, c'est le soin des habitants pour honorer la mémoire des hommes célèbres qui ont habité leurs murs. On voit ici, plus qu'en nulle autre ville, des plaques de marbre, des inscriptions signalant à la vénération publique les traces de savants et d'artistes, hôtes ou enfants de la cité. C'est avec une certaine émotion qu'un amateur de musique lit ces mots sur une muraille :

ICI EST NÉ BEETHOVEN

On a retrouvé et publié l'acte de naissance du grand artiste, qui est ainsi conçu :

Anno millesimo septingentesimo septuagesimo, die decima septima decembris, baptizatus

est Ludovicus, domini Johannis van Beethoven et Helenæ Keverichs, conjugum, filius legitimus; patrini : Dominus Ludovicus van Beethoven et Gertrudis Mullers dicta Baums.

Des fragments de correspondance, des notices écrites par d'intimes amis de Beethoven, permettent aujourd'hui de connaître pleinement le caractère de l'homme dont le génie s'est révélé avec tant d'éclat par ses œuvres [1]. Mais il s'en faut qu'on sente en les lisant le charme et la sympathie qui se dégagent des lettres de Mozart. Vous vous rappelez l'aimable simplicité, la candeur infinie du jeune homme de Salzbourg. Que Beethoven est différent! Nulle douceur, nulle confiance, nul abandon; un caractère farouche, inquiet, je n'ose dire atrabilaire; il le fut pourtant. Il y avait en lui, quoiqu'il s'en défende, un bon fonds de misanthropie. Sa vie cependant fut de bonne heure au-dessus du besoin. Il ne connut guère cette pauvreté qui persécuta le père de Mozart et Mozart lui-même.

« Mes compositions, écrivait-il lui-même, me rapportent beaucoup, et je puis dire que

1 *Notice biographique sur Beethoven,* par le Dr Vegeler et F. Ries; traduite de l'allemand, par Legentil.

j'ai beaucoup plus de commandes que je n'en puis faire. J'ai six ou sept éditeurs pour chacune de mes œuvres, et j'en aurais beaucoup plus si je le voulais : on ne marchande plus avec moi. »

Mais, après une enfance attristée par les désordres de son père, Beethoven fut tourmenté par une santé débile. Une surdité précoce l'affligea. Ce mal fut le fléau, ou, comme il dit lui-même, « le spectre » de son existence. Voyez ses lettres : elles sont remplies des lamentations de ce grand homme infirme.

Un démon envieux, ma mauvaise santé, a jeté une méchante pierre dans mon jardin : le sens de l'ouïe s'affaiblit chez moi chaque jour depuis trois ans... J'ose dire que je passe ma vie bien misérablement. Depuis deux ans j'évite presque toutes les sociétés, parce qu'il est impossible de dire aux gens : *Je suis sourd*. Si mon art n'était pas la musique, cela irait encore ; mais dans mon art c'est un supplice atroce... Pour te donner une idée de cette surdité incroyable, je te dirai qu'au théâtre je suis obligé de me placer tout près de l'orchestre pour entendre ce que dit le chanteur... Chose étrange ! il y a des gens dans la conversation qui ne s'aperçoivent pas de mon infirmité : comme je suis distrait, on met tout sur le compte de la distraction... J'ai déjà souvent maudit mon existence, mais Plutarque m'a conduit à la résignation : je veux, s'il est possible, braver mon sort...

Résignation! quelle pitoyable ressource! et cependant c'est la seule[1].

Ce mot de résignation étonne sur les lèvres de Beethoven. Peu d'hommes ont moins pratiqué la chose. Violent, quinteux, irritable, il allait sans cesse aux extrémités. Il était la terreur du théâtre et des concerts. Les musiciens subalternes le détestaient, et son génie ne le protégeait pas toujours contre leur juste ressentiment. Un jour, l'orchestre de l'opéra de Vienne refusa d'exécuter sa musique, et il fallut que le hautain compositeur s'humiliât et fît des excuses. Chez la comtesse de Browne il se leva un jour et dit tout haut : « Je ne joue pas pour de pareils pourceaux! » Quelques personnes s'étaient permis de chuchoter pendant qu'il était au clavecin.

Que dire de la scène bouffonne que raconte Ries, son élève?

Nous dînions un jour à l'hôtel *du Cygne*. Le garçon lui apporte un plat qui ne lui était pas destiné. Beethoven se plaint, le garçon répond d'une manière peu convenable. Aussitôt Beethoven saisit un plat (c'était un rôti arrosé d'une sauce abondante), et le lance à la tête du garçon. Le pauvre diable avait sur les bras beau-

1 25 février 1800.

coup d'autres plats, il ne pouvait se défendre. La sauce lui coulait sur la figure. Beethoven et lui criaient et se répandaient en injures. Tout le monde riait aux éclats. Enfin Beethoven éclata lui-même en voyant la mine du garçon.

Ses meilleurs amis, ses plus dévouées créatures n'étaient pas à l'abri de ses explosions : témoin Ries et Vegeler, qu'il blessa plus d'une fois de ses propos amers. Mais il revenait alors, et la sincérité de son repentir faisait aimer et pardonner ce malade et cet enfant.

Mon ami, écrivait-il après une de ces scènes, je le reconnais, je ne mérite pas ton amitié... Restons-en là. Je viendrai moi-même chez toi me jeter dans tes bras, te redemander mon ami que j'ai perdu. Tu te rendras à moi, qui suis plein de repentir, qui t'aime, qui ne t'oublierai jamais.

Le croirait-on? avec cela, il fut capable de bonhomie. J'étonnerais fort le lecteur en lui citant une lettre à une aimable demoiselle pour la remercier d'un « gilet en poil de lapin » qu'elle avait façonné pour lui de ses blanches mains.

On a reproché à Beethoven d'avoir oublié sa patrie. Il est vrai qu'il passa les trois quarts de sa vie hors des murs de Bonn; mais les trois

lignes suivantes répondent au reproche d'indifférence.

Mon pays, la belle contrée dans laquelle je vis la lumière du jour, est toujours présente à mes yeux, aussi belle, aussi vivante que quand je vous ai quittés. L'heureux moment que celui où je pourrai vous voir, et saluer notre père le Rhin !

Bonn n'a pas davantage oublié son plus illustre enfant. Une statue de bronze s'élève sur une place de la ville, avec ces mots gravés sur le socle :

LUDWIG

VAN

BEETHOVEN

GEB. ZU BONN MDCCLXX

L'habile artiste qui modela cette statue a dû embellir considérablement son sujet. Une estampe du temps fait de Beethoven un portrait peu flatteur. J'y reconnais cette gaucherie dont parle une de ses biographies.

Beethoven était, dans tout son extérieur, très gauche et très maladroit : ses mouvements manquaient de grâce. Il était rare qu'il prît une chose sans la briser. Aucun meuble n'était en sûreté près de lui. Tout était renversé, sali, cassé.

Le Beethoven de bronze est noble, imposant, majestueux. Son regard a une profondeur, ses traits une ampleur, son geste une beauté expressives. C'est justice. Les statues des grands hommes ne doivent pas les représenter en robe de chambre. Leur génie occupe plus que la forme de leur corps, et c'est leur âme qu'on veut voir paraître sur leur visage. Si vous faites une statue d'Ésope, cachez sa bosse, et faites qu'on l'oublie pour ne se souvenir que de l'ingénieux conteur.

A égale distance environ entre Bonn et Cologne, s'élève la petite ville de Bruhl, ancienne résidence d'été des archevêques de Cologne, ornée par conséquent d'un grand château. Ce château, reconstruit au dernier siècle sur un plan assez médiocre, se voit de la station du chemin de fer, et ne donne guère envie de s'arrêter. Le lieu réveille pourtant de curieux souvenirs, curieux surtout pour un Français avide de retrouver sur sa route les traces de notre histoire. C'est là que Mazarin se retira lorsqu'il fut chassé de France par les frondeurs. Il y passa plusieurs mois de son exil dans une retraite laborieuse et diversement occupée. Toute la correspondance du ministre datée de Bruhl a été retrouvée, déchiffrée, publiée. C'est une

des plus piquantes révélations qu'ait vues notre siècle, si friand de ce genre de surprises. On sait quelle comédie se jouait entre la régente, mère de Louis XIV, et le cardinal Mazarin. L'éloignement du dernier n'était qu'une feinte, une satisfaction apparente donnée aux partis, un sacrifice passager auquel l'intérêt politique forçait de se plier. Le cœur et l'esprit d'Anne d'Autriche avaient suivi Mazarin dans sa retraite, et l'on vit, spectacle peut-être unique dans l'histoire, un proscrit, chassé de France comme étranger, comme ennemi du bien public et de l'État, diriger, du fond de sa retraite, la politique du royaume avec la même autorité que s'il habitait encore le Palais-Royal. Nuit et jour des courriers se croisaient entre Bruhl et Paris, chargés des messages du ministre, de ses instructions, quelquefois de ses ordres. Rien ne se décidait sans lui dans le conseil du roi. Il était l'âme, éloignée, mais non absente, de la régente et de la cour. Exposé à voir ses courriers interceptés par des partis ennemis, Mazarin enveloppait sa pensée d'obscurité. Des chiffres au lieu de noms propres, des signes bizarres, de grandes lettres dénuées de sens, faisaient de ses billets de véritables énigmes. L'érudition sagace de notre siècle a percé ces

mystères, et, à travers tous les déguisements de la forme, restitué le fond. On lit maintenant cette correspondance à livre ouvert. On sait par exemple que :

21 signifie *le roi.*

22 et son multiple **44**, *la reine.*

26 et **46**, *Mazarin.*

62, le ministre *Letellier.*

13, **23**, **33**, *le prince de Condé.*

89, *le parlement.*

93, *la Fronde.*

47, *la princesse palatine.*

33, *Paris.*

Θ et Δ désignent le président de Viole.

□, Mercœur.

+, Mme de Longueville.

H, la reine.

P, Mazarin.

Souvent, au lieu de chiffres ou de signes, des épithètes transparentes désignent les personnages par leur caractère, et il faut reconnaître que dans le choix du mot la verve maligne du ministre s'est donné assez plaisamment carrière.

Ainsi le prince de Condé est tour à tour *le Vaillant, le Crédule, l'Incertain.*

Le parlement, c'est *la Confusion.*

Le président Viole, ancien frondeur gagné au parti de la cour, s'appelle *le Converti.*

Turenne, c'est *l'Amitié,* ailleurs *le Gibet,* mot sinistre et peu justifié.

Servien est *la Momie.*

La princesse palatine, *l'Ange, Gabriel.*

Mme de Chevreuse, *l'Esprit.*

Sa fille, *le Plaisir.*

Le président Maisons, *le Postillon de Mons.*

Gaston, frère du roi, *la Force.*

La Rochefoucauld, *le Rocher.*

Chavigny, *le Misérable.*

Le roi s'appelle *le Confident, le Patron, la Barque, les Galères, les Vaisseaux.*

La reine, *Séraphin, Sabaoth, Votre Éminence.*

Mazarin, *l'Ami, le Ciel, la Mer, l'Homme du bois.*

Les citations suivantes donneront une idée de cette espèce d'algèbre diplomatique :

« **22** (la reine) doit parler de **P** (Mazarin) comme est marqué, et prendre garde que les méchants ne se servent du frère de **39** pour gagner **21** (le roi) contre *Sabaoth* (la reine). »

26 « (Mazarin) est persuadé que **68** (M. de Lyonnes) agit fort bien ; mais on l'a assuré

qu'il en doit l'obligation à *Sabaoth* (la reine) et à **23** (Condé). »

« J'ai toujours cru que vous seriez satisfait de *Gabriel* (la princesse palatine). J'espère qu'il viendra à bout de son ouvrage, et si **13** (Condé) l'empêche, je m'assure qu'il tâchera de le faire par d'autres moyens, et que **44** (la reine) se tiendra pour dit que les intentions de **13** (Condé) ne valent rien pour **21** (le roi, pour **46** (Mazarin) et pour *Séraphin* (la reine). Si *Gabriel* (la Palatine) vient à bout de son affaire, vous tomberez d'acord que la joie de **P** (Mazarin) et de **H** (la reine) ne sera pas petite. »

Voici qui est plus clair et ne réclame presque pas de commentaires. La politique de Mazarin s'y montre à plein.

« Je vous prie, dit-il à la reine, de caresser tout le monde, et principalement ceux qui se sont tenus fermes dans leur devoir, et dire au *Confident* (M. de Lyonnes) de le faire aussi... — Je vous prie, lorsque vous écrirez à *Gabriel* (la Palatine), de le cajoler... — Vous pourrez dire à Lyonnes, pour le faire revenir et l'échauffer à l'égard du cardinal, que le jour qu'il reviendra à la cour vous le ferez secrétaire d'État. »

Cette correspondance a son côté sentimental, qui n'est pas le moins piquant du recueil. On sait qu'une intime amitié unissait l'un à l'autre Mazarin et la reine. Dans les lettres écrites de Bruhl, des signes particuliers sont chargés d'exprimer des choses moins sérieuses que celles de la politique. L'exilé invoque les hiéroglyphes pour faire parler sa passion. « Ah! *! » signifie : « Ah! que Mazarin vous aime! » — « Soyez toujours ☰☰, car l'*Ami* sera jusqu'à la mort *! » veut dire : « Soyez toujours mon amie tendre, car Mazarin sera jusqu'à la mort votre tendre ami. » — « ** beaucoup plus que ☰☰ » équivaut à : « Mazarin vous aime plus que vous n'aimez Mazarin. »

Pauvre cardinal! il eut un rude déboire dans cette retraite de Bruhl. Déjà il se plaignait « d'y mourir de faim », et d'être « à la veille de la mendicité ». Ce n'était rien. Au mois de septembre 1651, la faction triomphante obligea Anne d'Autriche de signer l'édit de bannissement et de proscription de son ministre. Jusqu'alors son exil avait été volontaire; cet arrêt le rendait non seulement officiel, mais encore infamant. Sa douleur s'épanche dans une lettre à la reine, d'une énergie et d'une habileté peu communes. Elle porte la date du 26 sep-

tembre 1651. Nous terminerons par elle cette courte digression.

J'ai pris dix fois la plume pour vous écrire sans l'avoir pu, et je suis si hors de moi, du coup mortel que je viens de recevoir, que je ne sais pas si tout ce que je pourrai dire aura ni rime ni raison...

Le roi et la reine, par un acte authentique, m'ont déclaré un traître, un insuffisant, et l'ennemi du repos de la chrétienté, après les avoir servis avec tant de fidélité, sans aucun intérêt; tant de grands succès, et avoir pris tant de peine et avoir donné tant de marques de ma passion pour l'avancement de la paix. Cette déclaration court déjà l'Europe, et le plus zélé des ministres qui ait jamais été passe à présent pour un scélérat, pour un infâme! Lorsque ses plus fiers ennemis étaient venus à bout de leurs artifices et que les diligences qu'ils avaient faites pour le noircir de quelque crime n'avaient servi qu'à faire éclater son innocence, le roi et la reine, de qui il a mérité la bienveillance et l'approbation par ses grands et fidèles services, l'ont déclaré le plus criminel et abominable de tous les hommes...

Il n'est plus question ni de bien, ni de repos, ni de quoi que ce puisse être; je demande l'honneur qu'on m'a ôté, et qu'on me laisse en chemise; renonçant de très bon cœur au cardinalat et aux bénéfices, desquels j'enverrai la démission avec joie, consentant volontiers d'avoir donné à la France vingt-trois années du meilleur de ma vie, toutes mes peines et le peu de bien que j'avais, et me retirer seulement avec l'honneur que j'avais quand je commençai à la servir[1]. »

1 Correspondance de Mazarin.

CHAPITRE VI

COLOGNE ET AIX-LA-CHAPELLE

Cologne. — Sa naissance, ses destinées, sa chute. — Description du Dôme. — Une vilaine race. — Aix-la-Chapelle. — Une ville morte. — L'anneau magique. — Le Dôme d'Othon. — Le tombeau et le trône de Charlemagne. — Le trésor.

De Bonn à Cologne les rives du Rhin s'aplatissent, le pittoresque s'évanouit, le voisinage de la Hollande se fait déjà sentir; le Rhin entre dans une plaine qui s'étend jusqu'à la mer. Les impatients échappent par le chemin de fer aux longueurs d'une navigation monotone. Les fervents poursuivent leur route en bateau. Ils sont payés de leur peine par l'arrivée dans le port de Cologne, dont l'aspect est magnifique. La ville « à l'éternel Dôme », comme dit un poète, se presse tout entière sur

la rive, et se reflète dans les larges flots du Rhin, qui arrondit à ses pieds son immense bassin sillonné de mâts et de voiles.

La destinée des villes est singulière. Une colonie d'Ubiens, située sur la rive droite du Rhin, soutenait mal les incursions de ses voisins. Elle implore le secours de Rome. Marcus Agrippa l'invite à passer le fleuve, et lui ouvre l'asile fortifié de son camp. Ce changement fut décisif. La rive droite, en effet, plongée dans la barbarie, n'avait encore ni villes, ni commerce, ni sociétés établies; la gauche touchait par tous ses points à la Gaule romaine, alors en plein travail de civilisation; place excellente et tout à fait propice aux relations, au négoce, aux sûretés de la vie. Ouvrez la carte: aujourd'hui encore presque toutes les grandes villes des bords du Rhin occupent la rive gauche.

Peu d'années après, une fille de Germanicus, la trop fameuse Agrippine, naît, sous une tente de soldat, dans les murs des Ubiens. La cité ubienne adopte, par politique, le nom de la fille de son général : elle s'appelle *Colonia Agrippina*, termes qui se sont mieux conservés dans le vocable français *Cologne* que dans l'allemand *Kœln*.

Cologne conserva longtemps les traditions de

son berceau : ni la chute de l'empire, ni l'invasion barbare, ni le christianisme, ni la féodalité ne purent les en effacer. Pendant plusieurs siècles, elle appela ses nobles « patriciens », ses magistrats « sénateurs »; ses bourgmestres « consuls »; ses huissiers « licteurs ». Elle eut même son capitole. Les costumes restèrent aussi bien que les mœurs, et, sur les bannières municipales, on vit longtemps ces initiales empruntées aux usages romains : SPQC, *Senatus populusque Coloniensis*.

Sortie sans trop de dommage de la période sanglante et confuse des invasions normandes et des luttes carlovingiennes, Cologne fut placée par Othon le Grand sous l'administration des archevêques-électeurs.

Bruno, le frère même de l'Empereur, fut son premier prince. Deux siècles après, échappant au sceptre épiscopal, elle se fait déclarer ville libre et impériale. Sous ce titre, elle arrache à la faiblesse ou à la cupidité de ses maîtres d'incroyables privilèges. Au XIII[e] siècle, elle jouissait du droit exorbitant de faire décharger toutes les marchandises qui passaient par ses murs pour aller outre, et de les conduire à leur destination sur ses propres bateaux. Le Rhin étant presque l'unique voie de

communication dans une contrée privée de routes, on conçoit facilement quelle quantité d'or afflua dans les murs de Cologne. L'établissement de la Hanse allemande accrut encore sa fortune, en protégeant, étendant et renouvelant son commerce. La France, l'Angleterre, la Suède, la Russie, Brême, Hambourg et Lubeck furent ses associés ou ses tributaires. Elle joua sur le Rhin le même rôle que Ratisbonne sur le Danube, mais sur une échelle encore plus grande. Elle servit d'entrepôt entre deux mondes, transmettant au Midi les matières brutes du Nord, et renvoyant au Nord les denrées précieuses du Midi. L'Espagne, le Portugal, l'Italie surtout, y établirent des comptoirs. Les marchands italiens apportaient avec eux les semences des arts qui fleurissaient dans leur climat. Sous l'impulsion de ses évêques et grâce à ces communications lointaines, Cologne vit se former dans son sein une école de peinture, qui fut la première dont s'honora l'Allemagne. La statuaire et l'architecture n'étaient pas moins cultivées, et d'habiles artistes commencèrent à bâtir ces innombrables églises qui, au siècle dernier, atteignaient le chiffre de deux cents. La splendeur de ses fêtes, la fortune et la gaieté de ses

habitants étaient célèbres dans le monde entier.

Un voyageur, que sa qualité d'Italien ne prévenait pas en faveur des Allemands du Nord, Pétrarque, visitant Cologne en 1333, était émerveillé des beautés de cette ville. Qu'eût-il dit, s'il eût assisté au carnaval romain qui chaque année se célébrait avec pompe sur les bords du Rhin; s'il eût entendu les marionnettes italiennes lui rappeler les plaisanteries populaires de son pays natal? Ce qu'il vit suffit à l'enchanter.

J'arrivai justement, dit-il, la veille de la Saint-Jean-Baptiste, au coucher du soleil, et sur-le-champ, d'après le conseil de mes amis, je me rendis au bord du Rhin, où m'attendait un curieux spectacle. Une foule de dames étaient rassemblées sur la rive. Je m'étais placé sur une éminence pour mieux voir. Elles avaient la tête ceinte de branches odorantes, leurs manches étaient relevées jusqu'au coude; elles venaient à tour de rôle plonger leurs bras blancs dans le fleuve, en prononçant des paroles empreintes, dans leur langue, d'un charme étrange. Je m'informai et je demandai comme dans Virgile: « Que veut ce concours de monde au bord du fleuve[1]? — C'est, me répondit-on, une vieille coutume du pays; le peuple

1 Pétrarque cite les propres termes de Virgile:

Quid vult concursus ad amnem?
Quidve petunt animæ?

(*Æneid.*, lib. VI.)

et surtout les femmes sont persuadés qu'en se lavant ce jour-ci dans le fleuve, ils détournent tous les malheurs qui les menacent, et se préparent une heureuse année. » Cette réponse me fit sourire. « Heureux peuples du Rhin! m'écriai-je; si le fleuve emporte vos misères, que n'en font autant pour nous le Tibre et le Pô[1]! »

La prospérité de Cologne périt par les mêmes causes que celle de Ratisbonne. Les découvertes des Portugais et des Espagnols tracèrent une nouvelle route au commerce; il y eut de l'Europe occidentale vers l'Orient un mouvement d'expansion funeste à la capitale rhénane. La Hollande, ayant fermé les bouches du Rhin, lui porta un coup non moins terrible. Des discordes intestines et des fautes insensées achevèrent sa décadence. Les Juifs de Cologne eurent leur Saint-Barthélemy, les protestants en furent expulsés; une sédition ayant éclaté parmi les tisserands, on en fit pendre un bon nombre, et dix-sept cents métiers furent brûlés sur la place publique. Les survivants allèrent porter ailleurs les secrets de leur industrie. Cologne vit son port, ses ateliers, sa marine tomber dans la langueur. Les ouvriers, privés d'ouvrage, se firent mendiants, et, comme le

1 *Petrarchi Epistolæ familiares,* lib. I, epist. IV.

métier était productif, ils n'y renoncèrent plus. Ce fut une plaie : la moitié de la ville tendit la main à l'autre. Un contemporain montre avec dégoût ces dix mille mendiants, sortis de leur bouge à l'heure des offices pour assiéger les degrés des églises et les portes des monastères. Ils formaient une véritable corporation, ayant à leur tête un roi, des magistrats, des lois. Le titre était héréditaire, et des places respectives assignées aux titulaires. Ils dépecèrent, ils épuisèrent en peu de temps cette admirable cité, dont le bel ordre réjouissait Pétrarque.

De nos jours, sous le gouvernement réparateur de la France, et, depuis 1815, sous celui de la Prüsse, Cologne a vu s'ouvrir une ère de rénovation. La vapeur et l'industrie y ramènent cette source d'or qu'elle avait vu tarir au XVI[e] siècle. Elle est devenue le point d'intersection des voies ferrées qui, d'Allemagne, de Belgique et de Hollande, courent et se croisent dans tous les sens vers la mer du Nord, la Baltique, la Méditerranée, les Alpes. Sa population, descendue vers la fin du dernier siècle au chiffre de quarante mille âmes, est remontée à près de cent mille.

Dirai-je que c'est une belle ville? Non. Elle a du moyen âge tous les inconvénients, sans

en avoir la pittoresque beauté. Elle est boueuse, inégale, obscure, mal tracée, mal pavée. Celui qui se contente d'en raser la rive emporte une idée avantageuse, qui s'évanouit dès qu'on pénètre dans l'intérieur.

Mais elle a sa cathédrale, joyau sans prix, immortelle relique de l'art. L'édifice est resté longtemps découronné, il attendit longtemps ses flèches et ses tours. Sur la plate-forme abandonnée se dressait la silhouette noire d'une grue qui, de temps immémorial, attendait à cette place des matériaux qui ne venaient pas. Il y a cinquante ans, le dôme de Cologne était en ruines. La révolution en avait fait un grenier à fourrages. L'empire ne s'en souciait guère. Le croira-t-on ? on parlait de l'abattre pour épargner les frais d'une restauration. Une nuit, un coup de vent fit choir le corps de la grue, toute pourrie par le temps. Le lendemain, grande rumeur dans la ville. Les bourgeois de Cologne étaient habitués à voir cette machine immobile barrer d'un trait noir leur horizon. Absente, elle leur manquait. Le conseil se rassemble, et vote des fonds pour l'achat d'une grue neuve. Ce frivole accident eut des conséquences imprévues : il réveilla les espérances des admirateurs du dôme. Une société

se fonda pour sa reconstruction; elle eut des agents, une caisse, un journal. Les souscriptions affluèrent; l'édifice fut sauvé. Le travail ne s'est pas ralenti depuis cinquante ans; les travaux touchent à leur terme, et peut-être, au moment où paraîtront ces pages, seront-ils inaugurés. Ce sera une belle fête pour les amis de l'art religieux. Fribourg a sa flèche, Strasbourg sa façade, Reims et Amiens leurs sculptures, Notre-Dame de Paris son bel ensemble; je ne sais pas quelle basilique pourrait disputer la palme à Cologne pour la beauté du vaisseau intérieur, et surtout du chœur. Ce dernier paraît comme l'idéal accompli du tabernacle chrétien. Des colonnes, minces comme des fuseaux, montent jusqu'aux voûtes, où le chapiteau s'épanouit en fleurs. Tout le reste est une splendide verrière, dont les lancettes sont teintes, sur toute leur face, d'un riche coloris d'azur, de pourpre et d'or. L'artiste qui a construit cette magique muraille s'est souvenu de la parole du Psalmiste : « Mon Dieu! vous êtes vêtu de lumière; » et il lui a fait une demeure éclatante.

Les nefs latérales renferment une abondante collection de tombeaux d'archevêques. Comme ceux de Mayence, ils ont le tort d'avoir des

épitaphes beaucoup trop fastueuses. « Amas d'épithètes, mauvaises louanges, » disait la Bruyère. Si sa maxime est vraie, c'est surtout du style funéraire. La tombe de Conrad de Hochsteden est l'objet d'une vénération particulière. Il est le premier fondateur du dôme. « L'an de Notre-Seigneur 1248, l'évêque Conrad se trouvant surabondamment riche en or, en argent et en pierres précieuses, et croyant son trésor inépuisable, entreprit la construction du dôme, de cet édifice immense et coûteux, auquel on travaille encore en ce moment. » Ces lignes sont tirées de la Chronique de Cologne pour l'année 1499 [1].

Un autre évêque s'est fait sculpter un tombeau en forme de bastille, fortifiée et crénelée aux quatre angles. Il repose au pied de ces tours en costume moitié guerrier, moitié religieux. Chaque archevêque régnant a son caveau

1 La fondation du dôme est de 1248; l'achèvement du chœur, de 1320. Un moine à velléités poétiques exprima ces deux dates mémorables dans six vers latins gravés sur le portail, et qui sont un véritable rébus.

Anno milleno bis C quater X dabis octo,
Quùm colit assumptam clerus populusque Mariam,
Præsul Conradus ab Hochsteden generosus
Ampliat hoc templum, lapidem locat ipseque primum.
Anno milleno ter C vigenaque junge,
Tunc novus ille chorus cœpit resonare sonorus.

tout prêt à le recevoir. Un usage bizarre veut que chaque année de son pontificat soit marquée au moyen d'une baguette de bois blanc pendue à une tige de fer. Le nombre des baguettes figure celui des années, comme l'indiquent ces vers gravés sur une muraille voisine de la sacristie :

Quod pendere vides baculos, tot episcopus annos
Huic Agrippinæ præfuit Ecclesiæ.

La cathédrale de Cologne possède un riche trésor, qui attire de nombreux curieux ; je crains même que l'exposition de ses joyaux ne lui dérobe une partie de l'admiration qu'elle mérite elle-même : pour combien une pièce d'orfèvrerie éclipse-t-elle la beauté sévère d'un marbre ou d'un édifice ! La plus riche pièce du trésor est la châsse des rois mages. Un monument fort disgracieux la renferme. Il est hérissé de barreaux, de grilles, de verrous et de serrures, ni plus ni moins qu'un coffre-fort. C'en est un, en effet, et plus d'une fois pillé ; il renferme pour huit à neuf millions d'or et de pierreries. Trois lampes de cuivre toujours allumées brûlent en l'honneur des trois rois, dont elles portent les noms :

GASPAR. MELCHIOR. BALTHASAR.

Les mêmes noms, écrits en rubis, étincellent sur le reliquaire. La description, au point de vue de l'art, ne remplit pas moins d'un volume[1]. Le détail en est bientôt fastidieux, mais le coup d'œil d'ensemble est éblouissant. On imagine difficilement une pareille magnificence.

Deux choses gâtent un peu le dôme de Cologne. La première, c'est la façon dont on y rançonne le public. L'argent, il est vrai, profite à l'achèvement des travaux. Mais on a été par trop ingénieux à multiplier les dîmes : chaque porte ouverte, chaque tenture soulevée, chaque regard presque se taxe et se paye ; il faut marcher la bourse à la main. Les gardiens ne sont plus que des commis du fisc, et ils ont une manière de percevoir qui ne relève pas la fonction.

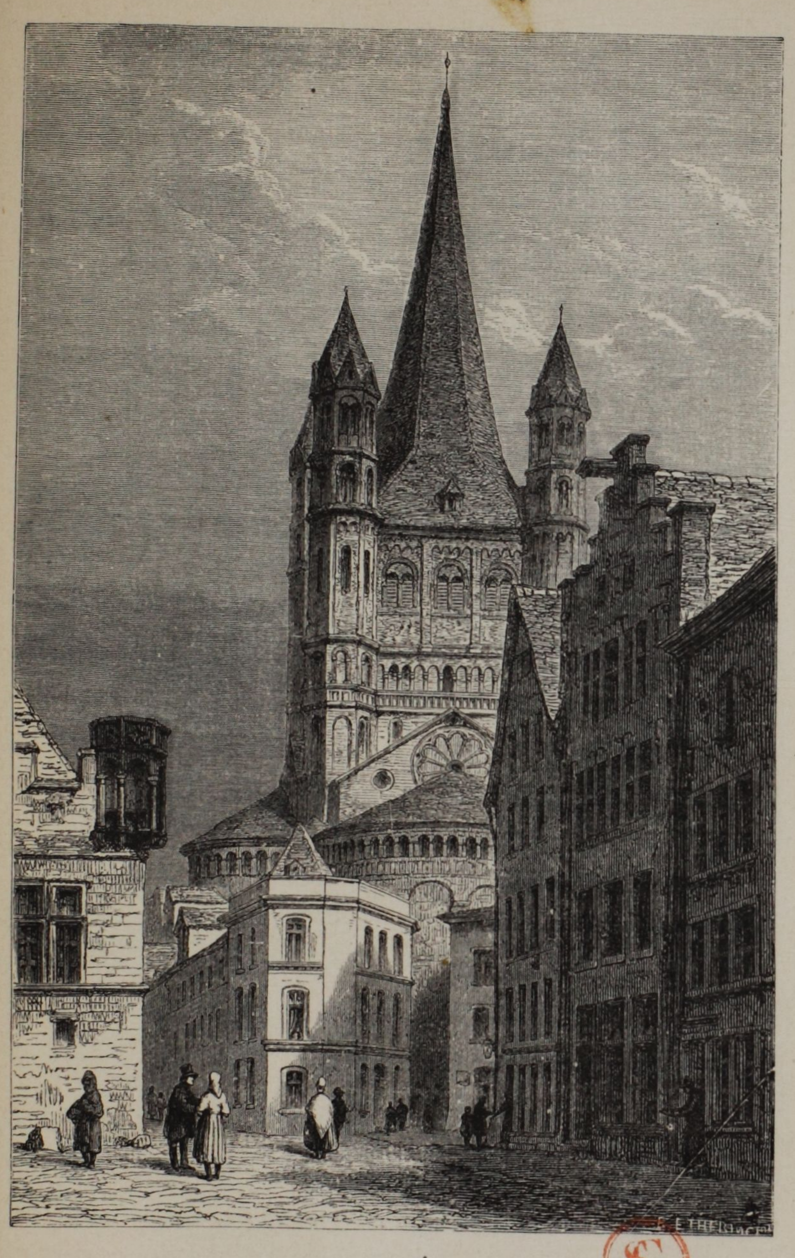
L'autre grief est contre les guides. Ces gens-là feraient haïr cette belle cathédrale : ils en font, par leur commerce et leur industrie, une sorte de lieu public, sans respect, sans mys-

1 Publié en 1781, à Bonn, par ordre de l'électeur, sous ce titre : *Collection des pierres antiques dont la châsse des trois saints rois mages est enrichie dans l'église métropolitaine de Cologne, gravées d'après leurs empreintes, avec un discours historique*, par I. P. N. M. N.

tère. D'ailleurs la cathédrale n'est pas le seul lieu qui souffre de leur présence. Toute la ville en est infestée. Ils ont hérité des mendiants de l'ancien temps. Je ne sais s'ils sont dix mille; mais ils font assurément, en fait d'importunité, la besogne de dix mille. Dès son premier pas hors du wagon ou du bateau, le voyageur en est assailli. Il en a pour un jour à traîner sur ses talons une légion de drôles qui fondent sur sa bourse le plus clair de leur revenu. Quelques-uns sont de vrais limiers, habiles à flairer le gibier; prompts, dès qu'ils sont sur la piste, à donner de la voix. Ils ont un art de vous mener, de vous lasser, de vous réduire, qui fait qu'entre deux maux choisissant le moindre, vous vous livrez à eux. Parvenu là, malheur à vous. Cet homme vous assiégeait, vous vous êtes rendu, donc vous lui appartenez. Cette logique est sans réplique : il vous mène où il veut, comme il veut, tant qu'il veut. Ne tournez pas la tête, ne hâtez point le pas, n'affectez pas l'air indifférent ou pressé. Vous ne serez point relâché avant d'avoir appris combien il y a de marches dans cet escalier, de pierres et de briques dans ces murs, de cuivre, de plomb et de bois dans cette charpente. Comptez, d'ailleurs, qu'au moment de

la délivrance, c'est-à-dire au moment de payer, vous deviendrez l'objet d'un mépris souverain et nullement déguisé, car vous donnerez deux fois moins que ce riche voyageur qui a payé d'un double écu la joie de s'ouïr réciter, dans une langue qu'il n'entend pas, la liste des princes électeurs et de leur chapitre.

Pour comprendre dans son entier Cologne religieuse, il faut, au sortir de la cathédrale, visiter la vieille église romane de Saint-Martin, où le plein cintre laisse pénétrer une lumière moins poétique et moins mystérieuse que celle de l'ogive, mais très grave déjà, très favorable au recueillement. Il faut y entrer un jour de marché, à l'heure où les paysannes des environs quittent leurs fruits et leurs légumes pour entendre une messe. Dans leur détachement des affaires d'ici-bas, ces figures rudes et anguleuses, avec un regard sérieux et fixe, et un air solennel, raide, un peu gauche, répandu sur toute la personne, semblent dérobées à quelque vieille boiserie ou à quelque vieille gravure allemande, à quelque vieux tableau de Martin Schœn. C'est bien là la métropole des bords du Rhin, la cité des apôtres et des princes de l'Église, et, dans un temps plus moderne, le boulevard du catholicisme allemand.



ÉGLISE SAINT-MARTIN A COLOGNE

De Cologne à Aix-la-Chapelle la distance est petite.

Quoique habitée par une grande ombre, il faut avouer qu'Aix-la-Chapelle est un triste séjour, et, comme dit l'autre, « plutôt que d'être enterré comme empereur dans ses murs, mieux vaudrait vivre tout petit poète sur les bords riants du Neckar. » De grandes rues tirées au cordeau, avec des trottoirs déserts et une chaussée herbue; des hôtels de fabrique moderne, rangés sur deux lignes, avec leur façade insignifiante et leur personnel de valets officieux, à qui je n'ai jamais vu faire autre chose que bâiller et regarder l'heure; un théâtre qui se croit grec, l'infortuné! et qui dédie ses vaudevilles et ses opéras-comiques à « Apollon Musagète et au chœur des Muses »,

MUSAGETÆ HELICONIADUMQUE CHORO;

une place carrée, où viennent deux fois le jour les languissantes victimes du rhumatisme, de la paralysie, de la sciatique et de bien d'autres pestes; une piscine d'eau thermale, qui dégage avec ses vapeurs la fétide odeur des œufs pourris; un air de tristesse et d'ennui répandu par toute la ville; je ne sais quoi dans l'air qui fait qu'on bâille et qu'on se sent dormir : voilà,

sans y rien ajouter, l'image de l'impériale cité d'Aix. Pétrarque, qui la traversa pour aller à Cologne, est très laconique à son endroit. « J'ai vu, dit-il, Aix, séjour de Charlemagne, et le tombeau de ce prince, vénérable aux barbares; » puis, en voyageur qui connaît son métier, il se jette dans le récit d'une légende. Frédéric le Grand l'appelait « la capitale de tous les hypocondres, où l'on boit les eaux du Styx; enfin le plus sot pays du monde ».

« A Aix-la-Chapelle, dit un autre, les chiens regardent l'étranger d'un air piteux qui semble dire : Donne-nous un coup de pied, cela nous désennuiera peut-être un peu [1]. »

La ville a pourtant d'agréables environs, de belles collines et de riches ombrages; mais à leur pied s'étendent des marais qui font de cette contrée un séjour peu salubre.

On est surpris de voir Charlemagne en faire son séjour de prédilection, quand les rives du Rhin offraient de si belles résidences. Interrogez le moyen âge, il vous répond par une légende.

Il y avait dans ce temps-là un anneau magique dont la propriété était d'attirer sur celui

[1] H. Heine, *Reisebilder*.

qui le portait l'amour le plus vif. Frastrada, l'ayant acquis, s'empara du cœur de Charlemagne, qui l'aima plus que toutes ses autres femmes. Sa mort rendit l'empereur inconsolable; on ne put le détacher de son cadavre, et pendant trois jours, enfermé avec elle, il ne put souffrir qu'on l'ensevelît. Les affaires languissaient, le soin de son royaume était abandonné; chacun gémissait sur cette étrange folie. Un saint homme, nommé Antistès, eut un songe qui lui en révéla la cause. Il s'introduit dans le palais, pénètre dans la chambre de la morte, ouvre ses lèvres contractées par la mort, et trouve sous sa langue le magique et fatal anneau. Charlemagne venait de succomber à la fatigue, et goûtait pour la première fois le sommeil. A son réveil, il était désenchanté. Ses yeux ne purent voir sans dégoût le corps livide de sa chère Frastrada; il fit presser les funérailles. Puis toute sa faveur se porta sur le nouveau possesseur de la bague. Antistès fut comblé de richesses et d'honneurs, admis aux secrets du prince, investi des plus grandes charges. Cet honnête homme en fut effrayé. Embarrassé du talisman qui lui valait une pareille fortune, craignant, s'il le donnait, de le voir passer entre des mains indignes, il le

jeta dans le marais d'Aix-la-Chapelle. Et voilà comment ce lieu inspira tant d'amour à Charlemagne[1].

Il revêtit la ville d'un titre officiel, y bâtit une basilique, un palais, et sur la porte principale fit graver cette inscription :

HIC SEDES REGNI
TRANS ALPES HABEATUR, CAPUT OMNIUM
PROVINCIARUM ET CIVITATUM
GALLIÆ

Que cette ville
soit regardée comme le siège de l'empire
au delà des Alpes,
et comme la capitale de toutes les provinces
et cités de la Gaule.

C'est dans ce palais que toutes les légendes le représentent entouré de sa cour, au milieu des splendeurs impériales. C'est là, dit l'une d'elles, que son neveu Roland se montra à lui pour la première fois.

L'enfant avait sept ans. Sa mère, sœur de l'empereur, s'était mariée sans l'aveu de son illustre frère. La mort

1 *Fr. Petrarchi epistolæ familiares,* lib. I, ep. 3.

de son époux, tué dans un combat, la plongea, elle et son fils, dans une détresse profonde. Affamée, couverte de haillons, elle vint comme une mendiante rôder avec Roland dans la cour du palais, où Charlemagne, assis à une table somptueuse, fêtait dans un banquet une glorieuse victoire. Tout à coup Roland lui échappe et fend la presse des courtisans.

Il entre dans la salle comme si c'était sa propre maison. Il enlève un plat, et l'emporte sans rien dire.

Qu'est-ce que cela? pense le roi. Voilà une singulière façon. Cependant il laisse aller l'enfant, et les autres font comme lui.

Au bout de quelques minutes, Roland revient, marche droit au roi et prend sa coupe d'or.

« Oh là! oh là! petit drôle, » s'écrie Charlemagne. Mais Roland, loin de lâcher la coupe, regarde le roi dans les yeux.

Le roi commence à froncer le sourcil; mais soudain il se met à rire : « Tu cours dans ma salle d'or comme si c'était une forêt verte. Tu prends les plats sur ma table royale comme on cueille les fruits d'un pommier.

— C'est pour ma mère, répond l'enfant.

— Ta mère est donc une bien noble dame? Elle a donc un beau château et une cour brillante? Dis-moi quel est son écuyer tranchant. Quel est, dis-moi, son échanson?

— Ma main droite est son écuyer tranchant; ma main gauche, son échanson.

— Dis-moi quels sont ses gardes fidèles.

— A toute heure ce sont mes yeux bleus.

— Dis-moi quel est son gai ménestrel.

— C'est ma bouche vermeille.

— Par ma foi, dit Charlemagne, la dame a de vaillants serviteurs. » Puis regardant l'habit de Roland, formé de pièces de quatre couleurs : « Mais elle aime les livrées bizarres et les couleurs mélangées comme un arc-en-ciel. Une si noble dame ne peut rester loin de ma cour. Allons, trois dames, trois seigneurs, amenez-la près de moi. »

Roland, la coupe à la main, traverse les pompeux portiques. Sur un signe du roi, trois dames et trois seigneurs le suivent.

Quelques minutes après, le roi voit revenir en hâte dames et seigneurs.

« Dieu du ciel! s'écrie-t-il, vois-je clair? Ceux que j'ai raillés dans ma cour, c'est mon propre sang! Dieu du ciel! ma sœur Bertha en habit de pèlerin, et, dans mon riche palais, un bâton de mendiante à la main! »

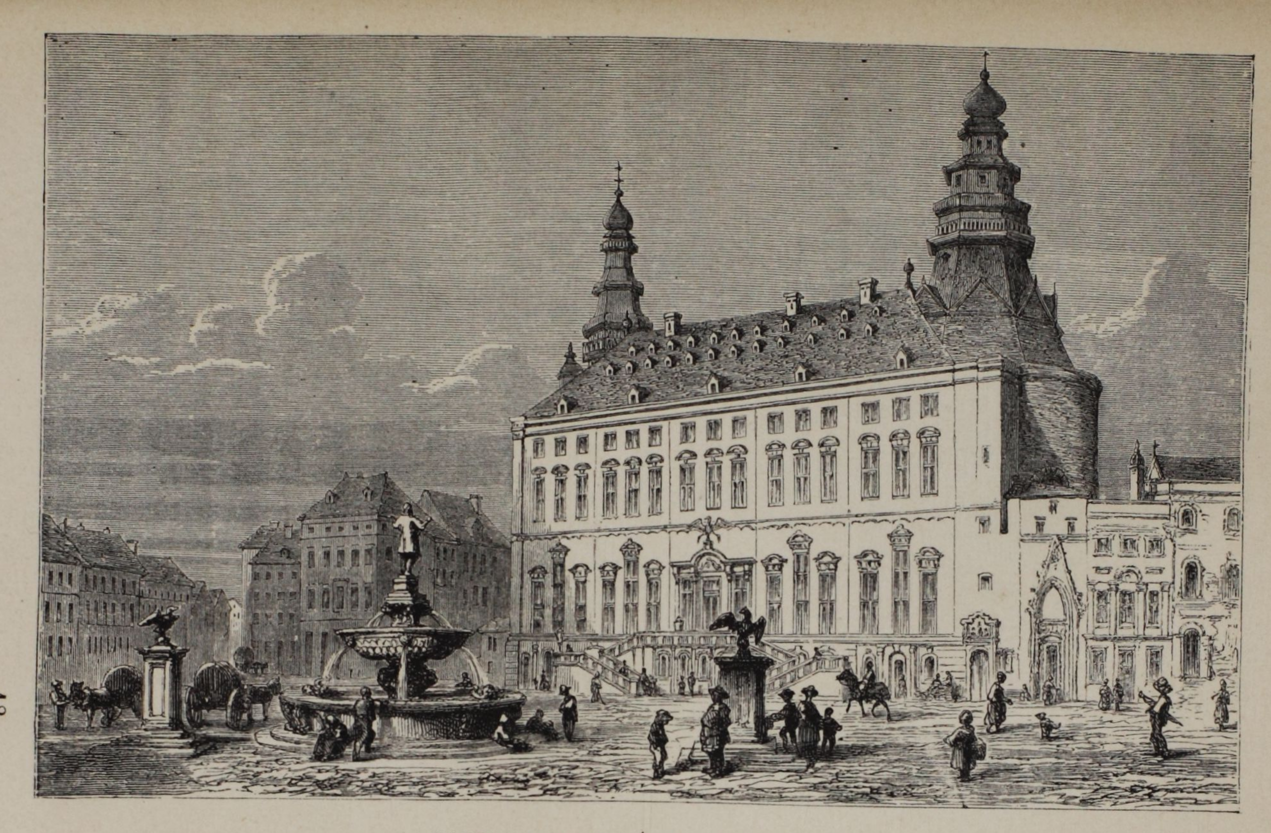
Bertha tombe à ses pieds, comme une pâle statue de marbre. Le vieux courroux du roi se réveille; il la regarde d'un air sombre.

Bertha baisse soudain les yeux : elle n'ose proférer une parole. Roland lève vivement les siens, et adresse à son oncle un joyeux bonjour.

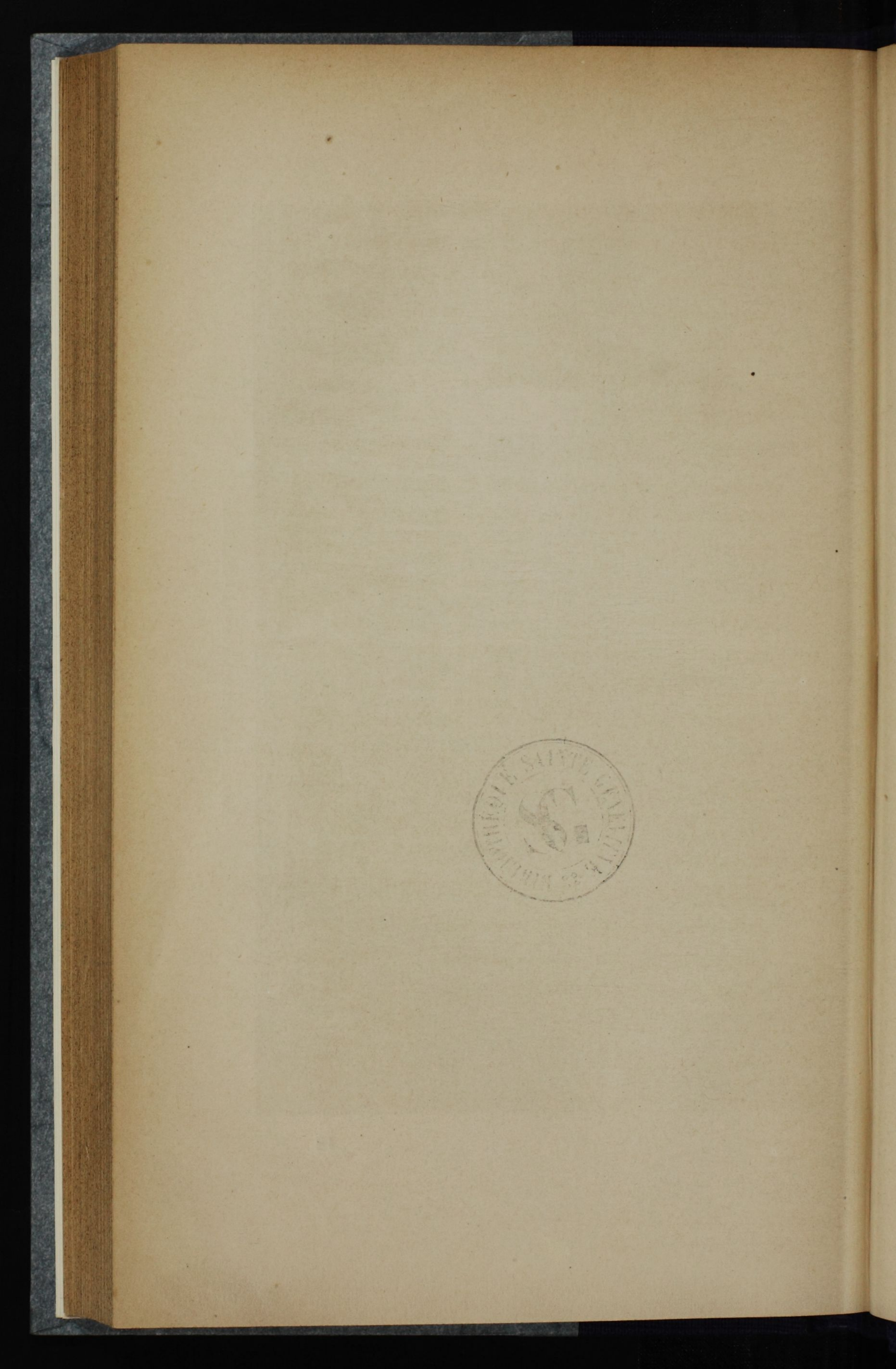
Alors le roi, d'un ton plus doux : « Lève-toi, ma sœur; à cause de cet enfant chéri, il faut te pardonner. »

Bertha se relève pleine d'allégresse : « Cher frère, merci! Roland te payera tout le bien que tu me fais. Il deviendra comme son roi, il portera sur sa bannière et sur son bouclier les couleurs de plusieurs royaumes. Sa main dépouillera la table de plusieurs rois. Il donnera gloire et honneur à sa ville natale [1]. »

[1] *Petit Roland,* ballade d'Uhland.



HOTEL DE VILLE D'AIX-LA-CHAPELLE



Charlemagne résidait à Aix lorsqu'il fut atteint de la maladie qui le mit au tombeau. La crédulité des contemporains releva mille prodiges annonçant sa mort. « Les trois dernières années de sa vie, dit Éginhard, furent signalées par des éclipses fréquentes. Un portique qu'il avait élevé entre la basilique d'Aix-la-Chapelle et le palais s'écroula le jour de l'Ascension. On vit pendant sept jours une tache noire couvrir la face du soleil. Le pont du Rhin à Mayence, dont la construction avait demandé dix années, fut dévoré en trois heures par l'incendie. Dans sa dernière expédition de Saxe, un météore enflammé tomba à sa gauche, et, son cheval s'étant abattu de terreur, l'empereur tomba par terre. La cathédrale d'Aix fut frappée de la foudre. La pomme dorée qui en ornait le sommet fut fondue par le tonnerre. » Mais ce qui frappa le plus les esprits, ce fut le fait suivant. Une inscription latine, gravée dans l'intérieur de la basilique, contenait ces mots : KAROLUS PRINCEPS. Peu de jours avant sa mort, on remarqua que ces deux mots étaient complètement effacés. Il mourut à l'âge de soixante-dix ans, le 28 janvier 814. Son corps, dit Éginhard, lavé et embaumé suivant l'usage, fut porté et inhumé dans l'église, au milieu d'un deuil uni-

versel. On hésita d'abord sur le lieu de la sépulture, lui-même, de son vivant, n'ayant rien prescrit sur ce point. Il parut qu'il ne pouvait être mieux enseveli que dans la basilique fondée par lui et à ses frais, par amour pour Dieu et Notre-Seigneur Jésus-Christ, en l'honneur de la sainte Vierge, Mère de Dieu. Il y fut donc enterré le jour même de sa mort. Au-dessus du tombeau on éleva une voûte dorée avec son image et cette inscription :

DANS CE CAVEAU
REPOSE LE CORPS DE CHARLES LE GRAND,
EMPEREUR ORTHODOXE,
QUI OCCUPA AVEC GLOIRE, AGRANDIT ET GOUVERNA
HEUREUSEMENT
PENDANT QUARANTE-SEPT ANS
L'EMPIRE DES FRANCS.
IL MOURUT A L'AGE DE SOIXANTE-DIX ANS,
L'AN DU SEIGNEUR 814.

Sub hoc conditorio situm est corpus Karoli Magni atque orthodoxi imperatoris, qui regnum Francorum nobiliter ampliavit, et per annos XLVII feliciter rexit. Decessit septuagenarius, anno Domini DCCCXIIII[1].

[1] Eginhardi Chronica, 31, 32. Ap. Pertz, *Monumenta germanicæ historiæ.*

Il ne reste rien de la basilique fondée par Charlemagne.

Au xe siècle, par la piété de l'empereur Othon III, une église byzantine s'éleva sur la place de l'ancienne. Elle était en forme de dôme, suspendu comme un dais impérissable au-dessus du sépulcre de Charlemagne. Des colonnes de porphyre, naguère rapportées de Ravenne par l'empereur carlovingien, en soutenaient la voûte. Il n'en reste plus que deux ou trois. Les trois siècles suivants ajoutèrent, chacun dans leur style, à la construction d'Othon III. L'ogive gothique s'allia, avec plus ou moins de bonheur, au plein cintre byzantin. Malgré plusieurs incendies, la chapelle d'Aix parvint à peu près intacte jusqu'en 1600. C'est du xviie et du xviiie siècle que datent tous ses malheurs. Livrés à des architectes sans goût, à des décorateurs imbéciles, ces vieux murs souffrirent tous les outrages imaginables. Des portiques grecs, des ornements du style le plus vulgaire, vinrent masquer les pures ogives du xiiie siècle. La sévère coupole d'Othon III devint une espèce de rotonde blanche et rose, tout empanachée, tout enguirlandée, avec des nuages de marbre où dansent des essaims d'Amours joufflus, qui se prennent pour des anges. Toute

la sainteté du lieu n'empêche qu'on ne pense involontairement au plafond d'une salle d'opéra : même style, mêmes agréments mondains, mêmes grâces importunes et fardées. On ne peut concevoir une pareille déception. Les lois de l'art, de la tradition, du goût, ainsi violées, la pensée d'une œuvre ainsi détruite, font souffrir comme une mauvaise action à laquelle on assiste sans pouvoir l'empêcher.

Le plafond s'élève droit au-dessus du caveau de Charlemagne. Une pierre noire, encadrée de cuivre, ferme l'entrée. Des lettres d'or, d'ailleurs modernes, dessinent pour toute inscription ce grand nom :

KAROLO MAGNO.

Au-dessus, une chaîne de fer toute rouillée et longue de quatre-vingt-dix pieds soutient une lampe en forme de couronne, vénérable relique des temps carlovingiens, dont les cinquante fleurons, jadis dorés, maintenant noircis, séparent autant de becs, qui, toujours allumés, devaient honorer jour et nuit la présence de cette grande mémoire. C'est un don de l'empereur Barberousse.

Pendant près de deux siècles, Charlemagne reposa paisiblement dans son caveau. En 997,

le fondateur du nouveau dôme en souleva pour la première fois la pierre, et l'empereur saxon se trouva face à face avec le carlovingien. Le corps de Charlemagne, admirablement conservé, semblait vivre encore. Il était assis dans une chaise de marbre revêtue de lames d'or. Il portait le manteau impérial par-dessus la robe franque semée d'étoiles. A sa ceinture pendait la panetière du pèlerin, qu'il avait coutume de porter en Italie, comme s'il ne visitait cette terre qu'en pèlerinage. Il avait la couronne sur la tête, une croix d'or sur sa poitrine. Ses mains n'avaient pu retenir le globe du monde ni le sceptre; mais son épée était le long de sa cuisse, un exemplaire des Évangiles était ouvert sur ses genoux. Ses pieds chaussés reposaient sur un bouclier[1].

Auguste, étant à Alexandrie, se fit ouvrir le sépulcre d'Alexandre. Il porta la main sur la face du mort, et le nez du héros macédonien tomba en poussière[2]. Othon, plus respectueux, s'inclina avec vénération devant le mort, et contempla longuement sa face. Mais, avant de faire de nouveau sceller le tombeau, il enleva

1 Dithmardi Chronica. Ap. Pertz, *Monumenta germanicæ historiæ*.

2 Dion Cassius, LI, 16.

la croix d'or, le sceptre, la couronne, l'épée et le trône de marbre. Ces objets, confiés à la garde du chapitre, servirent au sacre des empereurs, qui eut lieu pendant plusieurs siècles à Aix-la-Chapelle.

La cathédrale d'Aix renferme, comme celle de Cologne, un riche trésor. Il se divise en grandes et petites reliques, enfermées sous triples clefs dans la sacristie. Les grandes reliques ne sont exposées que tous les sept ans, et nulle exception n'est faite dans l'intervalle, si ce n'est en faveur des têtes couronnées. Cette exposition attirait jadis de toute la chrétienté des milliers de pèlerins. En 1494, un seul jour vit se succéder dans le dôme cent quarante mille personnes. Toute l'année 1839 n'en a envoyé que cinquante-quatre mille.

Les petites reliques sont montrées tous les jours moyennant une rétribution ; car, ici comme à Cologne, il faut payer beaucoup et payer souvent. Elles sont enfermées dans une châsse du XII[e] siècle, présent de l'empereur Barberousse et merveille d'orfèvrerie. Les battants présentent sur leur panneau intérieur des peintures d'une exquise délicatesse, qu'on peut, malgré l'absence de signature, attribuer à Albert Dürer. Chaque relique est enfermée

dans un reliquaire d'une richesse et d'un travail inouïs. L'or est ici ce qu'il y a de moins précieux, et c'est le cas de dire que le travail surpasse la matière. Les topazes, les rubis, les améthystes, les émeraudes, le cristal, les perles éblouissent et fatiguent le regard. On voit, enchâssés dans des émaux merveilleusement ciselés, des camées et des pierres antiques qui font pâmer les connaisseurs. J'ai vu, dans le nombre de mes compagnons de visite, des yeux s'allumer d'une admiration pleine de convoitise, et qui me faisaient trembler pour l'honnête gardien du trésor. « Mon Dieu ! qu'il y a des occasions où il est fâcheux d'être honnête homme ! » confessait le président de Brosses, à propos d'une petite toile qui était juste de la dimension de sa poche.

Quelques souvenirs de Charlemagne ont été mis à part : c'est son bras, dont les téguments desséchés portent cette inscription : *Brachium sancti .Caroli magni ;* son crâne énorme ; un *fac-simile* de sa couronne, qui coiffe jusqu'aux épaules les hommes d'à présent ; son cor de chasse, superbe dent d'éléphant curieusement sculptée, avec ces mots en langue basque : *A toi !* enfin son sceptre (ou du moins le modèle), surmonté d'une colombe d'or, symbole

de la paix. Ces objets sont enfermés dans une vulgaire armoire, sous la garde d'un bedeau. La vue en coûte un thaler.

Le sarcophage et le trône de Charlemagne sont déposés dans une tribune haute. Le sarcophage provient, dit-on, du tombeau d'Auguste. Il est en marbre d'une éblouissante blancheur, et porte sur sa face l'Enlèvement de Proserpine, sculpté avec grâce. Les restes de Charlemagne y furent recueillis, quand Frédéric Barberousse eut pour la seconde fois violé son tombeau[1].

Le trône est une chaise de marbre poli, sans

[1] Victor Hugo décrit ainsi les sculptures, dix fois séculaires : « Quatre chevaux frénétiques, à la fois infernaux et divins, conduits par Mercure, entraînent vers un gouffre entr'ouvert un chasseur, lequel crie, lutte et se tord avec désespoir. Proserpine saisie par Pluton. La main robuste du dieu presse la jeune fille, qui se renverse en arrière, et dont la tête échevelée rencontre la figure droite et impassible de Minerve casquée. Pluton emporte Proserpine, à laquelle Minerve, la conseillère, parle bas à l'oreille. L'Amour, souriant, est assis sur le char, entre les jambes colossales de Pluton. Derrière Proserpine se débat, selon les lignes les plus fières et les plus sculpturales, le groupe des Nymphes et des Faunes. Les compagnes de Proserpine s'efforcent d'arrêter un char attelé de deux dragons ailés et ignivomes, qui est là comme une voiture de suite. Une des jeunes déesses, qui a saisi hardiment un dragon par les ailes, lui fait pousser des cris de douleur. Ce bas-relief est un poème. »

ornement, sans sculpture, d'un grand caractère. Telle était, j'imagine, la forme de ces chaises curules sur lesquelles les Gaulois, nos pères, égorgèrent les vieux Romains. Les lames d'or qui l'enrichissaient ont été remplacées par des lames de fer. Quatre degrés de marbre y conduisent. C'est là que l'Empereur, à peine sacré, venait s'asseoir, la couronne en tête et le globe à la main. Vers 1806, Napoléon, accompagné de Joséphine, visitait le dôme. Il se fit conduire vers le trône de Charlemagne, et, tandis qu'il le contemplait en silence, l'impératrice s'y plaça. Les patriotes allemands s'en émurent plus tard comme d'une profanation, et le poète Rückert s'indigna contre « la femme du Corse et sa témérité[1] ». Aujourd'hui, pour quelque monnaie donnée au gardien, il n'est si petite bourgeoise qui ne se prélasse dans l'auguste fauteuil.

L'extérieur du dôme est dans un état assez misérable. On voit les pierres de l'édifice minées par le temps. Alentour, un réseau de ruelles infectes et de chétives masures composent un tableau peu digne de la majesté du lieu; pourtant les portes de bronze de l'entrée

[1] Rückert, *la Chaise de Charlemagne.*

principale sont fières et solennelles. Un loup en bronze est figuré d'un côté; une pomme de pin de même métal lui sert de pendant. Il y a là-dessus toute une histoire.

Les magistrats d'Aix-la-Chapelle gémissaient de voir leur cathédrale inachevée, faute d'argent. Ils délibéraient sur les moyens de s'en procurer : l'un proposait un impôt, l'autre une quête, un troisième une loterie. Un inconnu, entré dans la salle du conseil on ne sait comment (on sut plus tard que c'était par la cheminée), se mit à rire et offrit de bâtir l'église à ses frais, à condition qu'on lui livrât la première âme qui y entrerait. Les magistrats y consentirent. L'église s'acheva, mais nul n'osait y entrer. On ne se livre pas de cette façon-là au diable. Comme on délibérait de nouveau sur le parti à prendre, un garde des portes de la ville amena un loup qu'il venait de prendre au piège. Ce fut comme une inspiration du Ciel : le loup fut lancé dans l'église. Satan attendait mieux, mais il dut se contenter de cette maigre proie. De colère, il frappa du pied la porte d'airain, qui se fendit dans sa hauteur, et l'on peut voir encore cette fente. La pomme de pin représente, dit-on, l'âme du loup.

Aix-la-Chapelle compte encore un monu-

ment intéressant par son architecture : c'est l'hôtel de ville, célèbre par deux grands congrès qui s'y sont réunis.

L'aspect en est assez amusant. Ses deux beffrois, de date et de forme différentes, semblent deux frères ennemis, jaloux de la façon inégale dont les a traités la nature. L'un, svelte, élégant, léger, s'élance comme un peuplier, fier de ses proportions délicates; l'autre, bouffi, ventru, chargé de pesanteur et d'embonpoint, regarde d'un air grognon son rival, et se plaint de ne le pouvoir suivre. Le premier est du temps de Charles-Quint; il y a dans le second des pierres de la tour de Granus, général romain qui précéda Charlemagne à Aix-la-Chapelle.

La tour de Granus a passé quelque temps pour le berceau de Charlemagne. Nos découvertes modernes ont rendu cette gloire douteuse : sept villes se disputent le berceau du grand empereur. Qu'Aix-la-Chapelle se console : aucune ne peut lui disputer sa tombe.

FIN

TABLE

CHAPITRE IV

LE RHIN DE MAYENCE A COBLENTZ

CHAPITRE V

LE RHIN DE COBLENTZ A COLOGNE

CHAPITRE VI

COLOGNE ET AIX-LA-CHAPELLE



11524. — Tours, impr. Mame.

